26

REVUE QUART MONDE

DOSSIERS ET DOCUMENTS

Là où nous vivons

Wresinski, pauvreté et droits de l'homme en Amérique latine et Caraïbes

Prologue de Miguel Ángel Estrella

Là où nous vivons

Édition et coordination
Matt Davies, Beatriz Monje, Dimas Pérez et Rosalbina Pérez

ATD Cuarto Mundo
Région Amérique latine et Caraïbes
Av. Cuauhtémoc 180, int. 402
Colonia Doctores
Del. Cuauhtémoc
06720 Ciudad de México

Traduction
Juliette Deprez, Julie Galindo, Amélie Lemoine, Stephen Sánchez

Graphisme et impression
Couverture et maquette : Philippe Larminie
Crédits photographiques : © ATDQM
Imprimeur : XXX, France
Correction : Juliette Coutière, Hélène Vaveau

Remerciements
Nos remerciements les plus sincères à tous ceux qui ont offert leurs conseils et leur soutien pour la préparation de ce livre, en particulier Cristina Monje, Eliana Pasarán, María Julia Pino, María Quispe, Jimena Rey, Mario Rey, María Vicoria Spangenberg et, pour l'édition en français, Nathalie Barrois, Maria Luisa Rojas, Anne Carion, Ugo Couronneaud, Catherine de Sairigné, Juliette Coutière, Hélène Vaveau

Éditeur
Éditions Quart Monde
63, rue Beaumarchais
93100 Montreuil
France
www.editionsquartmonde.org

© Éditions Quart Monde
Commission paritaire : 09 15 G 87 118
Dépôt légal : juillet 2019
ISSN 0980-7764 • ISBN 979-10-91178-65-5
Prix : 10 €

LÀ OÙ NOUS VIVONS

Wresinski, pauvreté et droits de l'homme en Amérique latine et Caraïbes

Prologue de Miguel Ángel Estrella

ATD QUART MONDE

REVUE QUART MONDE

Dossiers et documents
nº 26

Table des matières

5 **Prologue**
Miguel Ángel Estrella

15 **Introduction**

19 **Wresinski, de la révolution à la fraternité : un chemin avec un peuple pauvre des Andes**
Marco Aurelio Ugarte Ochoa

31 **S'unir pour faire respecter les droits humains : une provocation de Joseph Wresinski**
Emma Poma Janco

35 **Joseph Wresinski : un apport révolutionnaire pour le Guatemala du XXIe siècle**
Carlos Aldana Mendoza

40 **Droits humains, devoir sacré**
Jocelyne Colas Noel

46 **Les droits humains, l'extrême pauvreté et la pensée de Joseph Wresinski au Pérou**
Silvio Campana Zegarra

50 **Du Trocadéro au monde. L'héritage de Joseph Wresinski aux Nations Unies**
Magdalena Sepúlveda Carmona

55 **Valoriser la dignité comme une lumière sur les droits de l'homme : un engagement nécessaire**
Texte collectif de l'atelier de lecture Wresinski à Tegucigalpa (Honduras)

59 **La culture, moteur du développement : la pensée du père Joseph Wresinski, une solution pour l'Amérique centrale dans le combat contre la grande pauvreté**
Max Araujo

65 **Les écrits de Joseph Wresinski vus de l'Amérique latine**
Jorge Cela, S.J.

78 **Pertinence de la proposition de Joseph Wresinski dans le contexte guatémaltèque**
Texte collectif de l'atelier de lecture Wresinski à Ciudad de Guatemala

85 **Construction d'utopies : l'héritage de Joseph Wresinski dans la lutte contre la misère**
Elí Evangelista Martínez 85

96 **Le croisement des savoirs : une épistémologie de la reconnaissance**
Sergio Lobos Balcarcel

102 **L'humanisme de Joseph Wresinski et ATD Quart Monde : un nouveau chemin dans la lutte contre la pauvreté dans notre Amérique**
Mario Rey

107 **Joseph Wresinski, sa conception de la pauvreté et le rôle du volontariat**
Claudia Dary Fuentes

112 **Sur l'amour, l'espoir et la fraternité**
Mariana Guerra

PROLOGUE

Miguel Ángel Estrella

Les indispensables

De l'univers chrétien du XXe siècle ont émergé des personnalités indispensables.

En Amérique latine, tant aimée de Joseph Wresinski, ce furent dom Helder Camara et de nombreux martyrs dont les parcours de vie, histoires de luttes ferventes et sans failles, représentaient l'énergie qui bouillonnait dans nos tripes de jeunes adultes des années 1960 : travail, justice et dignité pour les plus pauvres. En France, c'étaient l'abbé Pierre et Joseph Wresinski qui incarnaient ces espoirs. Par-delà leurs personnalités et styles propres, tous avaient un point commun : l'amour des plus pauvres, de ceux que les systèmes conservateurs ignoraient.

La chance m'a conduit à les connaître tous trois, et je sais aujourd'hui qu'ils m'ont aidé à définir une grande partie du chemin de ma vie, et à consolider, entre autres, les convictions « anti-marché » qui sont les miennes et qui imprègnent mon activité musicale dans le monde.

Des femmes ont également joué un grand rôle et perçu des chemins qui échappaient à la sensibilité masculine. Parmi elles, signalons deux personnalités formidables et habitées d'un besoin maternel de protéger les plus démunis : Mère Teresa de Calcutta et Sœur Emmanuelle ; toutes deux si différentes et complémentaires. Teresa, ascète dotée d'un courage surhumain, et Emmanuelle – qui riait à gorge déployée lorsque je lui disais, avec un clin d'œil : « Tu es une petite nonne bien coquette » – ont été parmi les premières à rejoindre, avec ferveur, l'ONG Musica Esperanza, née après ma libération du Plan Condor.

Au cours des années 1990, j'ai entendu parler d'Ostad Elahi (1895-1974), un humaniste, philosophe et musicien perse exceptionnel ; penseur mystique doté d'une aura presque sacrée, d'après ce qu'en disaient Yehudi Menuhin et Maurice Béjart. Elahi s'engageait pour un perfectionnisme spirituel de l'être humain dans l'univers, avec ses devoirs sur la terre et sa destinée finale. Gandhi et Mandela ont également marqué de façon importante ma génération. L'une des traces qu'ils ont laissées est la décision que nous avons prise de nous organiser socialement et politiquement avec efficacité et réalisme, sans fioritures romantiques ou idéalistes.

La route que je me suis choisie a été le péronisme. Au début avec des communautés pauvres qui souffraient, je le confesse, d'un certain paternalisme, et parallèlement en aidant des proches de prisonniers politiques avec le soutien d'avocats comme Rodolfo Ortega Peña, Mario Hernández, Eduardo Luis Duhalde… En 1970, j'ai totalement adopté le mot d'ordre *Perón vuelve* (Perón reviens). Pendant ma scolarité – j'avais alors dix ans –, j'étais amoureux d'Evita. À Tucumán, ma ville natale, Evita est venue inaugurer l'un de ses nombreux foyers-écoles destinés aux enfants de familles très pauvres : ici les enfants vivaient dans de très bonnes conditions, ils avaient de belles chambres, une saine alimentation, d'excellents enseignants… Nous avons été des milliers d'enfants à aller la recevoir… Evita est entrée pour procéder à l'inauguration, et trois d'entre nous, tels des Roméos amoureux, nous sommes empressés de la suivre. J'ai attrapé sa jupe, et elle, surprise, nous a regardés. Au milieu de câlins, de tirages de cheveux et de pincements aux joues, elle a vu que nous n'étions pas des « petits bourgeois ». Et alors qu'elle nous embrassait, une phrase est sortie de son âme que je n'oublierai jamais : « Mes enfants, je vais me tuer au travail pour que chacun de vous puisse choisir son destin. » Une affiche célèbre, signée de sa main, est toujours visible dans le local du foyer-école : « Je serai avec eux, avec Perón et avec mon peuple, pour lutter contre l'oligarchie perfide qui vend notre pays, contre la race maudite des exploiteurs et des trafiquants des peuples ». Evita manifestait une passion fiévreuse pour le peuple pauvre ; elle le répétait dans chaque discours. Je me souviens de l'une de ses formules : « Dans la nouvelle Argentine, les seuls privilégiés sont les enfants et les personnes âgées. »

Pour parachever ce souvenir des femmes et des hommes indispensables, je veux aussi avoir une pensée pour deux martyrs argentins dont j'ai été proche : le père Carlos Mugica et Monseigneur

Angelelli, tous deux assassinés. Issus d'une Église très souvent conservatrice et proche du pouvoir économique, ils étaient ceux qui, d'une voix claire, simple et forte, disaient ce qu'était l'essence de l'économie capitaliste, son obsession de la rentabilité sans limites. Leurs homologues salvadoriens ont connu le même sort : le père Rutilio Grande et Monseigneur Romero né, comme Joseph Wresinski, en 1917. Grande et Romero défendaient haut et fort les plus pauvres, un choix que le marché, et par conséquent l'impérialisme, ne pardonnent pas.

Grâce à Dieu, les indispensables ont de nombreux adeptes ; parmi ceux qui militent dans le Quart Monde de Joseph Wresinski, le pape François – exemplaire et tellement nécessaire avec sa synthèse « Toit. Terre. Travail », et Frei Betto – ce Brésilien lucide qui encourage, aujourd'hui, à « organiser l'espoir en Amérique latine » face à des pays qui reviennent à un néolibéralisme égoïste et cruel et qui, comme l'a dit récemment le pape François, « ont une relation érotique avec l'argent ».

Lorsque je fus séquestré dans le cadre du criminel Plan Condor à Montevideo, en 1977, il y eut, dans de nombreux pays et particulièrement en France, un puissant mouvement mené par l'UNESCO, Amnesty International, Yves Haguenauer, Stéphane Hessel, Simone Signoret, la reine d'Angleterre, Yehudi Menuhin, Henri Dutilleux, Olivier Messiaen, Nadia Boulanger, l'abbé Pierre, Joseph Wresinski et bien d'autres personnalités pour exiger ma libération. Tous savaient que ce sinistre plan était né aux États-Unis et dans les dictatures sud-américaines et que les enlèvements étaient suivis de tortures et se terminaient par la mort. En Argentine, il y eut 30 000 disparus.

Libéré en 1980, je me suis installé à Paris avec mes enfants. Je ressentais l'urgence de manifester ma gratitude et de retrouver bon nombre de ceux qui avaient lutté pour ma libération, dont Joseph Wresinski. Chaque rencontre avec lui fut bénie. Joseph me questionnait inlassablement. Passionné par les relations humaines, il voulait connaître toutes mes réponses en détail. Sa délicatesse, son regard empreint de bonté, sa sérénité suscitaient chez moi une confiance similaire à celle qui régnait lors des discussions que j'avais avec mes parents, mon frère Jorge ou Nadia Boulanger. L'affection et le respect que j'ai pour ce grand homme m'amènent à célébrer la publication actuelle de ce livre en hommage à son centième anniversaire. L'admiration que je lui voue guide l'écriture de ce prologue, mais l'immensité des sujets abordés nécessiterait un livre entier.

L'une des nombreuses questions de Joseph touchait à la foi, à la musique et à l'espoir : je lui ai raconté que ma toute jeune enfance s'est déroulée dans une ferme extrêmement pauvre du nom de Vinará, où était née ma mère, un lieu qui ressemble au Macondo de Garcia Marquez.

Je lui ai parlé de ma grand-mère Pepa qui nous avait introduits à la foi en priant un rosaire entier chaque jour. Elle me disait que je lui faisais penser à un pasteur et qu'elle rêvait qu'un jour, je sois prêtre. Je lui avais demandé si les prêtres dansaient et chantaient – des divertissements qui étaient, avec le football, mes préférés. Elle m'avait répondu : « Quand je te vois chanter à pleine gorge au sommet d'un eucalyptus, je me dis que mon petit-fils a beaucoup de chance parce que Dieu lui a donné cette voix. Tu dois savoir, mon petit Miguel, que le chant atteint le Créateur bien plus vite que la prière. Tu seras sûrement musicien. » J'avais alors cinq ans !

Joseph voulut savoir comment j'avais résisté à la torture et quelle était cette prison militaire dirigée par des psychiatres experts en destruction psychologique. Je lui racontai que pendant les séances de torture, je priais à grands cris jusqu'à voir, intérieurement, le visage de Jésus. Nous étions pendus par les poignets, nus, les yeux couverts d'un épais bandage, les pieds attachés. Mon seul contact avec cette « geôle » étaient mes oreilles. Grâce à la pression internationale, je n'ai été torturé que durant six jours, mais certains de mes camarades, hommes et femmes, ont été anéantis par trois mois de supplice. Celui qui était alors le colonel Gavazzo, aujourd'hui emprisonné, parlait ainsi : « Fils de pute, nous savons que tu n'es pas un guérillero, mais tu es pire parce que ton sourire et ton piano font croire à ces gens de couleur qu'ils ont le droit d'écouter Mozart. Comme cela fait six jours que nous sommes en train de te détruire et que tu ne donnes pas la moindre information qui nous intéresse, nous allons t'infliger ce que nous avons fait à ce gaucher de Victor Jara au Chili, nous allons te couper les mains, et après, nous te tuerons. » Lorsque j'ai entendu la tronçonneuse s'allumer, j'ai frissonné. Bizaremment, mes lèvres ont murmuré : « Que Dieu vous pardonne pour ce que vous allez faire. Je vais essayer de vous pardonner. » Le vrombissement de la machine s'est tu et Gavazzo a dit : « Nous ne pouvons pas te tuer, mais nous allons te détruire. Ici, en Uruguay, nous avons des techniques très sophistiquées et nous allons faire de toi un tas de merde. Tu seras un déchet. Tu ne seras plus le père de tes enfants, tu ne connaîtras

plus l'amour d'une femme, et tu ne pourras plus jamais jouer du piano. Tu seras une chose. Tu comprends ? Une loque inutile. »

Joseph, ému, attrapa mes mains et j'embrassai les siennes en disant : « Tu sais, le sixième jour, grâce à tout ce que vous avez fait si rapidement, deux ambassadeurs brésiliens envoyés par l'UNESCO sont arrivés, deux hommes qui connaissaient la perversité du Plan Condor, et ils ont négocié la fin de la torture. Ils ont cependant refusé que les ambassadeurs me voient. Je devais être dans un état monstrueux. Mais au cours de ces six jours pendant lesquels je chuchotais à Jésus ce que serait ma vie à l'avenir, Il m'a donné l'inspiration de créer Musica Esperanza, une ONG liée au mouvement ATD Quart Monde. »

Après un long silence, Joseph me dit : « Tu es béni d'être musicien. Ici, à Paris, nous savons que tu es entre les mains d'excellents médecins. Tu nous disais n'avoir plus eu aucune sensibilité dans les mains et dans les bras pendant les neuf mois qui ont suivi la torture, mais je retiens de ton histoire que le 29 septembre 1978, sur un clavier muet que t'avait envoyé la reine d'Angleterre, tu as ressenti pour la première fois la sensibilité qui revenait, et que ton camarade de cellule a vu dans tes larmes que quelque chose de fondamental ressurgissait dans tes mains. À ce camarade qui alors prépara rapidement un maté pour fêter ça, tu as lancé : «Aujourd'hui, c'est San Miguel ! » et El Gato Ember, trotskiste invétéré, t'a répondu : «Eh bien, vive San Miguel, lui et tes mains ! » Comme tu peux le voir, Miguel, tu n'as jamais été seul dans cet enfer qui a été le tien. Parle-moi encore de musique. »

Ma femme Martha et moi étions réfractaires à la forme traditionnelle et bureaucratique du conservatoire de musique dont la devise mesquine était : « soyez riches, brillants et célèbres ». Musicalement, nous étions surtout les fils de grands maîtres issus de l'immense diaspora juive ayant amené en Argentine des personnalités d'une profonde culture et d'un grand talent. Une impulsion viscérale nous conduisit à jouer de la musique dans des communautés indigènes et dans des quartiers ouvriers. Ces villages écoutaient pour la première fois Mozart, Bach, des negro-spirituals, Malher… C'était merveilleux de les voir se passionner pour ces musiques qui leur étaient encore inconnues. Ils pouvaient nous demander de rejouer jusqu'à vingt-six fois la musique de Mozart – qu'ils appelaient « la musique toute propre », ou un negro-spiritual. Nous, nous ne parlions pas des compositeurs ni du nom de ce que nous interprétions, mais lorsque Martha chanta pour la première fois et dans une

langue qu'ils ne connaissaient pas le spiritual intitulé *Crucifixion,* ils se signèrent en disant que dans cette musique, ils voyaient le Christ crucifié. Nous captâmes alors la dimension universelle de la musique et la sensibilité de ces villageois qui la définissaient de leurs mots simples et justes. Martha chanta un jour *Après un rêve* de Fauré. Ils lui demandèrent de le reprendre cinq fois encore, et de façon étonnante, ils le décrivirent sans comprendre le français : « Ce doit être quelqu'un qui a perdu un grand amour. » Ils ne comprenaient certes pas le français, mais avaient saisi la chanson « avec le cœur », comme aurait dit le père Wresinski.

Nous avons connu pareille anecdote avec le talentueux cinéaste de Tucumán Gerardo Vallejo. Nous mettions dans une camionnette plusieurs films, un piano droit et de nombreux livres. Nous traversions des villages perdus de la région, nous mangions dans les maisons extrêmement modestes des villageois, faites d'adobe, nous parlions de tous les sujets qu'ils abordaient, du travail, de leurs humiliations et de leurs espérances. Nous regardions ensuite des films puis profitions des incroyables commentaires qu'ils faisaient et je jouais du piano. Nombre d'entre eux disaient : « C'est comme un joli vice, venez vivre avec nous, amenez vos femmes et vos enfants, et comme ça, on pourra avoir des moments de cinéma et de musique chaque jour. Nous vous construirons une petite maison simple pour que vous viviez avec nous, parce que ce que vous nous amenez est beau, et nous en aurions besoin chaque jour. » Et de ce fait, Gerardo et moi devînmes artistes volontaires de la Fédération ouvrière de travailleurs de l'industrie du sucre, qui représentait tous ces ouvriers. Ce furent de grands pas en avant d'un point de vue social et politique, en opposition à la misérable proposition du marché qui, depuis notre jeunesse, nous incitait à vouloir être riches et célèbres.

À cette époque, je pris connaissance de la pensée de Joseph Wresinski. Lorsque j'ai été libéré du terrible Plan Condor, en 1980, j'avais hâte de rencontrer ce grand constructeur. Lui, avec des mots différents de ceux d'Evita, savait que cette femme disait vrai.

Pendant douze ans, de 2003 à 2015, j'ai mis en place vingt-neuf programmes de Musica Esperanza. *La Voix des sans voix*, un programme consacré aux peuples originaires d'Amérique latine et des Caraïbes, à la négritude de cette région, ses musiques, ses cultures, ses rituels, la place de la Pachamama… a été reconnu comme une étoile par la plupart des pays du monde. Cependant, rien de tout cela n'intéresse ceux qui méprisent simplement le secteur social et – comme Wresinski avait l'habitude de le dire – ceux qui feront tout pour le rendre invisible.

Aujourd'hui, 8 avril, en semaine pascale, je me trouve à Garenne, une ville proche de Marseille, en France. Nous sommes venus avec le Quartet de la Paix, pour travailler avec un orchestre d'enfants de six à onze ans. Ce n'est pas chose nouvelle que de travailler avec des enfants, mais ces jeunes et leurs professeurs sont particulièrement passionnés. C'est une région d'immigration où les gens sont arrivés voici plusieurs décennies, d'Afrique, d'Italie, d'Europe de l'Est, d'Arménie, d'Espagne, du Portugal… pour travailler dans les mines. La ville a un maire communiste, grand défenseur de l'éducation, du travail pour un salaire digne, de l'art, de la culture et du sport pour tous. Dans l'orchestre de l'école, les enfants des immigrés dont j'ai cité les origines jouent avec certains de leurs professeurs de musique, de leurs voisins, parents, oncles, grands-parents de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans… La concentration de toutes ces personnes et la discipline sont remarquables, et elles permettent d'obtenir des atmosphères musicales particulièrement émouvantes. Ils nous couvrent de baisers, de dessins et de commentaires sur notre façon de jouer, nous les musiciens invités. Pendant la pause, ils jouent au football avec le même entrain qu'ils jouent de leurs hautbois, flûtes, trompettes et instruments à cordes.

Un miracle ? Non. C'est une mairie qui fournit le nécessaire sur le plan matériel et sur le plan spirituel, c'est un directeur, François Le Gall, talentueux et enthousiaste, qui enseigne la discipline et la ferveur avec une autorité affectueuse, des images bien choisies et teintées de poésie et d'humour, sur la nature de chaque passage. François est adoré par ses musiciens, et, ô hasard, lui et sa femme, la psychologue Véronique Le Gall, ont été volontaires permanents du mouvement ATD Quart Monde de Wresinski, et par conséquent, porteurs du virus que nous Argentins décrivons ainsi : « Ensemble, nous sommes meilleurs. »

INTRODUCTION

Je respire le parfum des fleurs,
une à une je les cueille,
là où nous vivons
NETZAHUALCÓYOTL
(Mexico, 1402-1472)

Là où nous vivons, Wresinski, pauvreté et droits de l'homme en Amérique latine et Caraïbes est né à l'occasion du centenaire de la naissance de Joseph Wresinski, fondateur du Mouvement international ATD Quart Monde, le 12 février 1917 à Angers, en France ; cette même année 2017, nous célébrons également le soixantième anniversaire de la création d'ATD Quart Monde, mouvement qui réunit des personnes du monde entier pour un combat global contre la misère et la promotion des droits de l'homme et de la paix.

Cette conjoncture ne nous invite pas seulement à célébrer le passé : c'est l'occasion privilégiée d'approfondir l'originalité de la pensée de Joseph Wresinski et de son appel à transformer le monde en nous unissant à ceux qui vivent en situation de pauvreté, l'opportunité de renouveler notre engagement à l'action et inviter d'autres personnes, plus spécialement les jeunes, à se mobiliser pour un monde libéré de la misère.

« L'extrême pauvreté est une violence. Elle provoque jugements et humiliations, enferme dans le silence, détruit des vies. Mais elle n'est pas une fatalité. Comme l'esclavage et l'apartheid, elle peut être refusée. Ceux qui la subissent résistent et notre monde a besoin de leur intelligence pour relever les défis auxquels il fait face. Partout dans le monde, des personnes exclues se font entendre et agissent. D'autres se joignent à elles pour construire ensemble un monde de paix qui ne laisse personne de côté. » Par cet appel à l'action, ATD Quart Monde mobilise et célèbre son anniversaire : « Stop Pauvreté, Agir Tous pour la Dignité. »

Tout au long de l'histoire, en Amérique latine et dans les Caraïbes, génération après génération, des personnes, familles, communautés et peuples ont résisté à l'humiliation et à l'injustice.

Là où nous vivons réunit quinze textes de promoteurs des droits de l'homme de la région. Leurs réflexions nous arrivent de dix pays différents et d'expériences de vie très diverses : universitaires, militants, professionnels des secteurs public et privé, volontaires et personnes en situation de pauvreté ; les auteurs, individuellement ou à travers un travail collectif, ont essayé d'approfondir la vision de Joseph Wresinski pour les pays latino-américains et caribéens et d'en exposer la pertinence. Les différents contextes permettront au lecteur de sentir tant la diversité que, par-delà les frontières, l'universalité de l'expérience de la pauvreté.

Joseph Wresinski, lui-même issu d'une famille pauvre, a parlé tout au long de sa vie de la violence de la misère, et n'a cessé de proclamer qu'il n'y aurait de véritable changement pour le monde que construit avec les plus pauvres. En 1957, il a fondé avec les familles très pauvres du bidonville de Noisy-le-Grand (France) un mouvement qui, dès ses débuts, a souhaité engager à partir de l'intelligence et de la lutte quotidienne de ceux qui vivent la pauvreté, un mouvement global pour la libération du peuple du Quart Monde.

En 1974, Wresinski a voyagé pour la première fois en Amérique latine. Durant plusieurs semaines, il y a rencontré de nombreuses personnes et communautés en situation de pauvreté, ainsi que des combattants pour les droits sociaux, au Guatemala, à Panama, au Brésil. Dans sa correspondance, Wresinski décrit ce qu'il y a découvert : la force de la vie communautaire et la solidarité au quotidien.

« Dans ces pays, écrit-il, les droits de l'homme sont des droits communautaires et non des droits individuels comme ils le sont chez nous. C'est pourquoi il nous faut absolument apprendre à nous taire, à écouter, à écrire l'histoire des populations, comme nous l'avons appris des pauvres eux-mêmes, ceci afin de les comprendre et de devenir capables d'agir ensuite avec intelligence et cœur. Toujours regarder le visage et les mains des personnes devrait être une de nos consignes, car ceux-ci nous apprennent beaucoup plus que les paroles. »

En 1979 a démarré la première implantation d'ATD Quart Monde dans un village du Guatemala : San Jacinto (Chiquimula, Guatemala). Aujourd'hui, en Amérique latine et aux Caraïbes, ATD Quart Monde développe des projets en Bolivie, au Brésil, au Guatemala, en Haïti, au Honduras, au Mexique et au Pérou. Dans de nombreux pays du continent, des défenseurs des droits de l'homme s'inspirent de la pensée et de l'œuvre de Wresinski et s'allient à ATD Quart Monde.

Au Pérou, l'anthropologue Marco Aurelio Ugarte Ochoa a initié l'exercice d'un dialogue entre la pensée de Wresinski et la culture et la manière de résister au fléau de la misère des peuples de la région andine. Ses textes et conférences sur ce thème servent d'inspiration pour ce livre qui explore, au-delà des Andes, ce que peut apporter aujourd'hui la proposition de Wresinski au débat sur l'éradication de la pauvreté et la construction d'une véritable paix en Amérique latine et aux Caraïbes.

Là où nous vivons, Wresinski, pauvreté et droits de l'homme en Amérique latine et Caraïbes est le fruit d'une vie partagée et d'une lutte qui s'étend au long de toutes ces années de présence d'ATD Quart Monde sur le continent ; mais par-dessus tout, c'est un livre pour construire l'avenir : il témoigne de la manière dont la pensée de Joseph Wresinski s'est enracinée dans la terre et l'histoire de tant d'hommes et de femmes défenseurs de la dignité de l'être humain, mais est également un bouquet de fleurs – comme l'écrit Netzahualcóyotl, poète de l'antique Mexique – que nous cueillons aujourd'hui, là où nous vivons, fleurs surgies des intelligences et des cœurs, qui s'unissent là où nous trouvons les mille et une histoires de résistance, là où nous construisons inlassablement la fraternité et la paix pour nos peuples et le monde.

Wresinski, de la révolution à la fraternité : un chemin avec un peuple pauvre des Andes

Marco Aurelio Ugarte Ochoa
(Quillabamba, 1944-Lima, 2014)

Anthropologue péruvien, formé à l'Université nationale autonome de Mexico (Mexique). A été pendant trente ans professeur et chercheur à l'Université de San Antonio Abad de Cusco (Pérou). À partir de 1992, il fut volontaire permanent d'ATD Quart Monde et précurseur de son implantation au Pérou et au Mexique.

Une des préoccupations constantes qui ont orienté ma vie et mon travail a été d'essayer de trouver des explications et des solutions aux inégalités économiques, politiques et sociales existant dans mon pays. Mes origines modestes ont fait naître en moi un engagement profond et renforcé ce choix de labeur et de service en faveur des plus pauvres dans la région andine au sud du Pérou. Mes expériences d'enfance et de jeunesse m'ont fait percevoir le côté intolérable de la misère : dès ma petite enfance, j'ai vécu et constaté l'injustice qu'elle génère. Aujourd'hui encore, je garde ce souvenir de familles d'ouvriers pauvres qui venaient dans mon village pour la moisson. Les mères, pour pouvoir terminer leur journée de travail, attachaient leurs bébés enveloppés dans des couvertures sur des petits arbustes à côté de la parcelle où elles récoltaient des feuilles de coca ; elles devaient accomplir cette tâche quotidienne et si elles ne cueillaient pas les quarante livres exigées, la journée de travail n'était pas reconnue. Absorbées par leur travail, les mères n'avaient pas le temps de s'occuper de leurs bébés et devaient supporter leurs pleurs déchirants pendant des heures. Cette injustice dont ma famille souffrait également m'a révolté : dès lors, l'effort pour la combattre a guidé ma vie et mon action.

C'est dans le marxisme que j'ai trouvé les outils théoriques qui m'ont permis de comprendre ma réalité et qui ont guidé mon action politique, ma participation à la lutte pour la récupération des terres qui fut la principale revendication des paysans pauvres de mon pays avant les années 1980. C'est ainsi que j'ai participé à la prise des terres, à la mise en place des syndicats dans les Andes du Pérou et à l'organisation politique des étudiants à l'université.

De ces années de lutte politique, notre plus grande réussite a certainement été notre contribution à la démocratisation de la propriété dans le pays. Un processus de démocratisation s'est mis en place dans toute la société, ce qui a permis l'organisation des groupes exclus comme les mouvements ouvriers, de quartiers, syndicaux, etc. Un grand nombre d'entre eux s'exprimaient dans les organisations marxistes et participaient légalement à la vie politique du Pérou. Depuis les années 1980, plusieurs de ces organisations ont fini par jouer un rôle primordial dans la vie politique du pays. Nous avons gagné par des élections de nombreuses municipalités et régions ; et même l'APRA, le parti politique qui représentait les classes moyennes, a remporté les élections présidentielles de 1985.

Cette expérience m'a également permis de comprendre que lutter pour le changement ou le pouvoir ne suffisait pas pour en finir avec la pauvreté. J'ai vu comment les plus exploités hier pouvaient devenir les exploiteurs d'aujourd'hui. Dès lors, et dans l'impact de cette frustration, la situation de mon pays n'a cessé de se dégrader, notamment avec la guerre civile dont nous avons souffert pendant plus de douze ans. Dans ce contexte de guerre, nombre des victoires que nous avions obtenues au prix de tels efforts – des droits reconnus des organisations de base, etc. – ont été détruites, avec un douloureux bilan de soixante-dix mille morts.

En juin 1987, j'ai été invité à Paris pour participer au séminaire *Famille, extrême pauvreté et développement* organisé par l'UNESCO et le Mouvement international ATD Quart Monde, où j'ai fait la connaissance de Joseph Wresinski.

La vie de ce prêtre né dans la misère, l'originalité de son message, la sincérité de son choix pour les plus pauvres, sa conviction que le changement ne sera possible qu'en faisant des plus pauvres les principaux protagonistes de ce changement, ses attitudes et sa grande expérience du terrain m'ont fortement influencé et m'ont fait réévaluer ma conception du monde.

« Les plus pauvres ont vu tant de révolutions et de réformes qui ne leur ont rien apporté. Les unes et les autres sont toujours des

manières de redistribuer les cartes entre ceux qui jouaient déjà. Il faut changer les règles du jeu. Au Mouvement, on reproche souvent de ne pas jouer le jeu. Il n'entrerait pas dans celui des partenaires reconnus. C'est exact ; il amène un nouveau joueur à la table. C'est également gênant pour tous. Comment choisir notre camp dans le débat entre réformistes et révolutionnaires ? En cela, le Mouvement se fait veilleur dans la nuit. En posant, à tous, la question des plus pauvres, il dit sa conviction que tous ont à contribuer à l'invention de règles nouvelles. » J. Wresisnki[1]

Qui est cet homme apportant une nouvelle façon de questionner le monde, en plaçant les plus pauvres au cœur de son action et de sa préoccupation, en affirmant qu'il est impossible de construire le futur de l'humanité si les plus exclus ne sont pas associés à ce défi ?

En 1956, Joseph Wresinski est arrivé à Noisy-le-Grand, un bidonville situé en banlieue parisienne, où vivaient deux cent cinquante-deux familles dans des conditions d'extrême pauvreté. Il y a compris que s'il voulait agir pour sortir ces familles de la misère, il ne devait pas distribuer des vêtements ou de la nourriture ni réaliser d'autres actions de charité. Wresinski savait par sa propre expérience à quel point il est dégradant pour un homme de recevoir l'aumône ; mais il savait surtout que le plus humiliant est que personne ne s'adresse aux plus pauvres pour connaître leurs opinions, que personne ne reconnaisse leurs valeurs, leurs expériences, que l'on ne leur permette pas d'exprimer leurs espoirs. Il a dès lors initié le chemin qu'il allait désormais parcourir : il ferait tout d'abord en sorte que ces personnes, ces familles, qui apparaissaient à la société comme sans identité ou comme des cas isolés, se présentent comme un peuple, avec un nom qui leur permettrait d'être reconnues : le Quart Monde, et avec des droits et des responsabilités respectés de tous ; il exigerait ensuite de la société et des organismes internationaux qu'ils acceptent l'existence de la situation inhumaine de l'extrême pauvreté, et qu'ils assument leur responsabilité dans le combat pour son éradication.

Pour cela, il devait constituer un mouvement, un mouvement qui soit né au sein des familles les plus pauvres, un mouvement qui vienne d'en bas, du fond de l'échelle sociale, un mouvement qui mette à l'épreuve les énergies, le courage et les espoirs des familles du Quart Monde, de façon à prouver que malgré leur situation dégradante, elles n'étaient pas des cas désespérés et irrécupérables.

1. ANOUIL, Gilles. *Les Pauvres sont l'Église, entretiens du Père Joseph Wresinski avec Gilles Anouil*, Éditions le Centurion, Paris, 1983, p. 207

Ayant pris connaissance de la philosophie du Mouvement ATD Quart Monde, mon épouse et moi, nos enfants et un groupe d'amis, avons estimé que le traitement des problèmes sociaux devait partir d'une présence constante aux côtés des familles les plus pauvres ; éradiquer la misère et construire une société basée sur l'amour, la solidarité et plus particulièrement sur la fraternité passe par une connaissance de la misère.

Nous avons ainsi décidé de combiner notre travail avec cette philosophie et, en 1991, nous avons constitué la Asociación Peruana ATD Cuarto Mundo, qui réalise depuis, accompagnée par des familles de notre pays, des volontaires, des alliés et des amis, des travaux sur le terrain dans des zones rurales et urbaines.

Quels sont les aspects fondamentaux de la philosophie de Joseph Wresinski ?

1. La dimension humaine de la pauvreté

L'ampleur de la pauvreté dans nos sociétés rend nécessaire une nouvelle conceptualisation qui mette en évidence sa dimension humaine. Il s'agit de voir les pauvres non comme des chiffres ou des données statistiques, mais comme des êtres humains possédant une histoire à raconter et une dignité à respecter. Les histoires de vie ou les témoignages nous permettent d'apprécier cette dimension oubliée par beaucoup.

« Je vis seul avec ma mère, je n'ai pas connu mon père, ma mère travaille beaucoup pour nous entretenir et pouvoir m'envoyer à l'école ; on garde une maison en construction où il n'y a ni eau ni électricité. À l'école et au collège, j'ai toujours eu des problèmes, j'ai redoublé plusieurs fois, mes profs me disaient que j'étais un mauvais élève parce que je ne faisais presque jamais mes devoirs et quand je les faisais, c'était presque toujours mal ; j'avais de plus beaucoup de difficultés à apprendre et à faire mes devoirs, parce que je n'ai pas de livres et que personne ne veut m'en prêter ; ma mère ne peut pas m'aider parce qu'elle ne sait ni lire ni écrire et elle travaille toute la journée en lavant du linge. » *Diario, jeune de la province de Cuzco (Pérou)*

« J'aime ma famille. Tous les jours je sortais tôt pour trouver du travail et rapporter quelque chose à manger à ma femme et mes enfants, mais je ne trouvais rien. Quand je rentrais le soir, je ne sais pas comment eux avaient réussi à trouver. La nourriture me bloquait. Je me sentais inutile et, en plus, je prenais une partie de la nourriture qu'ils avaient obtenue. J'étais un poids pour eux, c'est pour cela que je suis parti. » *Un père de famille, Cuzco (Pérou)*

Ces témoignages, comme tant d'autres, prouvent que l'extrême pauvreté implique un manque de considération, un déracinement et une résistance à la misère, caractéristiques constantes chez les familles du Quart Monde. Cependant nous ne pouvons pas voir les pauvres comme des chiffres ou des données statistiques. La dimension humaine nous permet d'aborder la pauvreté depuis la perspective des capacités, en dépassant les approches qui la réduisent à un problème matériel menant à l'assistanat et au paternalisme. La dimension des capacités nous permet de nous interroger : sait-on vraiment ce que font les plus pauvres au quotidien pour sortir de la misère, et quel est leur combat pour l'éradiquer ? Comment pouvons-nous contribuer à leurs côtés à défendre l'indivisibilité des droits de l'homme ?

Collecter les histoires de vie et les témoignages des familles prisonnières de l'extrême pauvreté, de manière quotidienne et au fil des ans, en vérifiant constamment l'authenticité de l'information avec eux, nous permet de construire peu à peu l'histoire du Quart Monde. En leur rendant leur histoire dans un langage écrit, les plus pauvres cessent d'être invisibles et recouvrent leur droit citoyen de participer à la vie politique, culturelle, économique et sociale.

« La famille ne se réduit pas seulement à un homme, une femme et des enfants. La famille appartient à un milieu, à une société, avec lesquels elle est en lien constant : lien d'idées, de sentiments, de projets. » *J. Wresinski*[2]

2. La pauvreté n'est pas une fatalité

La dimension humaine de la pauvreté montre que la misère n'est pas une fatalité ; elle ne constitue pas un accident dans la vie des personnes : comme le signale Wresinski, les familles extrêmement pauvres ont en général une ascendance de grande pauvreté. Il faut beaucoup de temps pour créer une population très pauvre, puisque les hommes ne se laissent pas facilement entraîner vers le bas. La misère est générationnelle, elle se transmet de parents à enfants à travers leurs expériences communes.

« La misère ne nous a pas séparés, parce que ma mère n'a jamais voulu nous confier au propriétaire de la maison malgré les nombreux avantages qu'il lui offrait en échange. Notre seule protection était notre travail : d'abord celui de mes grands-parents dans des haciendas vers Puno, puis celui de mes parents qui nous emmena d'Ilave jusqu'à Santa Rosa, de Taquile à l'Estrecho de Tiquin, de Yunguyo à la Moya de Ayaviri et de là à Cuzco. C'est

2. BEYELER, Jeanpierre. *Album de famille*, Paris, Éditions Quart Monde, 1994.

ici que mon père a travaillé comme ouvrier à la canalisation de la rivière Huatanay, à la construction de l'hôpital régional, comme employé à la gare, comme maçon et ferblantier. Ma mère vendait de la nourriture, elle vendait tout ce qu'elle pouvait ; elle aussi a été ferblantière comme moi et mes frères, et comme maintenant mes fils. » *Madame Sebastiana (Pérou)*

La misère générationnelle engendre un cercle vicieux auquel il est très difficile d'échapper. N'étant pas une fatalité, il s'explique par l'injustice des systèmes économiques, politiques et sociaux qui sanctionnent une situation de privilège et de richesse pour certains et d'exclusion et de pauvreté pour une grande majorité, et démontre que c'est la société qui laisse la misère se reproduire.

« Si le Quart Monde transmet une situation de père en fils, c'est parce que le monde environnant recrée, à chaque nouvelle génération, la même incompréhension et le même rejet. »[3]

Faire cesser la souffrance des familles prisonnières de l'extrême pauvreté, abolir misère et exclusion, serait, selon Wresinski, possible s'il existait une réelle volonté d'y parvenir . Il affirme :

« La misère n'est pas fatale […] La misère est l'œuvre des hommes, seuls les hommes peuvent la détruire ! »[4]

3. Un peuple et non des cas isolés

Les plus pauvres ne sont pas des cas isolés ; ils sont un peuple dispersé, caché mais uni par le lien de la misère.

Wresinski leur a donné un statut en les nommant *Quart Monde*, afin qu'ils constituent un peuple identifié par un nom et bénéficiant de droits et responsabilités devant être respectés.

Les plus pauvres, sachant qu'ils constituent un peuple, comprennent que leur situation n'est pas une fatalité personnelle, mais une situation partagée par des millions de personnes dans le monde. À son retour du congrès de famille du Quart Monde (New York et Washington, octobre 1994), le délégué péruvien des familles disait :

« Ce que j'ai appris et observé, je l'ai transmis à ma communauté, pour qu'ils sachent que dans d'autres pays la pauvreté existe, qu'il y a des personnes dans les rues, des alcooliques faisant la manche, des gens vendant des babioles ou chantant dans le métro. Je leur ai aussi fait savoir que les plus pauvres sont sur les cinq continents et que, malgré la différence de races et de langues, nous sommes un peuple, nous possédons des choses importantes

3. ANOUIL, Gilles. *op. cit.*, p. 83-84.

4. Joseph Wresinski (1977), *Les trois refus du Mouvement ATD Quart Monde*. Extraits de l'intervention du père Joseph Wresinski le 17 novembre 1977, à la Mutualité de Paris.

comme une histoire et la solidarité qui, dans les grandes sociétés, se perd à cause de l'individualisme. » *Gabino Yucra (Pérou)*

4. De nouvelles voies pour nous rapprocher des plus pauvres

On ne peut envisager de nouvelle conceptualisation sans prendre en compte ce que pensent, sentent et désirent les plus pauvres. Il faut se défaire de l'idée commune selon laquelle ils seraient des sujets passifs, sans initiatives, incapables de penser et de sortir de leur situation et encore moins de contribuer au développement de leur pays et de la communauté internationale.

Continuer sur ce chemin est le défi de notre temps. Les institutions culturelles du plus haut niveau ont la responsabilité historique de reconnaître et d'accepter l'expérience, la pensée, le savoir et les connaissances des familles prisonnières de l'extrême pauvreté, non pas comme une banque d'informations mais comme une base pour éliminer la misère. La culture doit être au service de l'humanité tout entière.

Jean Diene, reçu par le pape Jean-Paul II comme membre de la délégation des familles du Quart Monde, le 27 juin 1989, s'exprima en ces termes :

« Notre première préoccupation, ce sont nos enfants, nos jeunes et leur avenir. Nos enfants sont privés de leur enfance. Ils ont la tête et le cœur remplis d'inquiétudes. Nous voulons qu'ils aient un vrai métier qui leur ouvre les portes de l'avenir. Sinon demain, comme nous, ils ne seront pas respectés. Nous ne restons pas les bras croisés, mais nos efforts restent souvent ignorés. Nous sacrifions tout ce que nous pouvons pour l'avenir de nos enfants. D'autres doivent venir pour partager le plus beau, le meilleur de leur savoir, ils doivent aller dans les coins les plus isolés de nos quartiers, pour que tout le monde puisse apprendre dans le respect et l'amitié. »[5]

5. La famille et son rôle comme facteur de cohésion sociale dans la pauvreté

Tout être humain a besoin de la protection et de la sécurité procurées par la famille. Or indéniablement, la misère dégrade, voire détruit le lien familial, qui devrait au contraire constituer ce facteur de cohésion sociale et de résistance.

5. ATD Quart Monde. *Revue Quart Monde*, année 1990-1991, Paris, Éditions Quart Monde, 1991.

« La famille est le seul refuge pour l'homme quand tout manque ; là seulement, il y a encore quelqu'un pour l'accueillir, là seulement, il est encore quelqu'un. Dans la famille, il trouve son identité. Les siens, ses enfants, son épouse, sa compagne… constituent pour lui son ultime aire de liberté. » J. Wresinski[6]

C'est pourquoi Wresinski et son Mouvement placent concrètement les familles les plus exclues au centre de chacune de leurs actions.

6. Proposition d'une définition globale

À la fin de sa vie et à l'issue de son cheminement durant plus de vingt ans aux côtés des familles du Quart Monde, Wresinski a proposé une définition de la pauvreté et de l'extrême pauvreté qui en permet une approche globale et non pas réactionnaire, et conduit à l'exercice des droits et des responsabilités. En 1987, cette définition figure dans le rapport *Grande Pauvreté et précarité économique et sociale* approuvé par le Conseil économique et social de France, et elle est suggérée dans la rédaction du rapport final sur les droits de l'homme et l'extrême pauvreté de la Commission des droits de l'homme de l'ONU.

« La précarité est l'absence d'une ou plusieurs des sécurités permettant aux personnes et aux familles d'assumer leurs responsabilités élémentaires et de jouir de leurs droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte peut être plus ou moins étendue et avoir des conséquences plus ou moins graves et définitives. Elle conduit le plus souvent à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, qu'elle tend à se prolonger dans le temps et devient persistante, qu'elle compromet gravement les chances de reconquérir ses droits et d'assumer à nouveau ses responsabilités par soi-même dans un avenir prévisible. »[7]

Le mérite de cette définition est d'avoir été élaborée avec les familles du Quart Monde et avec des volontaires permanents d'ATD Quart Monde qui travaillent sur le terrain. Elle permet d'aborder le problème de la pauvreté et de l'extrême pauvreté avec ce qui les rapproche et ce qui les différencie.

Un autre aspect fondamental de cette définition est qu'elle établit pour la première fois que la pauvreté et l'extrême pauvreté touchent fondamentalement aux droits de l'homme, en d'autres termes au droit à la vie, à l'éducation, à la santé, au logement, etc. Elle affirme de plus que la restitution isolée d'un

6. ANOUIL, Gilles. *op. cit.,* p. 16.

7. ONU, Conseil économique et social. *La réalisation des droits économiques, sociaux et culturels : rapport final sur les droits de l'homme et l'extrême pauvreté, présenté par le rapporteur, M. Leandro Despouy.*

droit ne suffit pas au rétablissement des autres : les droits de l'homme sont indivisibles et interdépendants.

Cette conceptualisation nous permet de situer les plus pauvres – recherche qui, plus qu'une fin en soi, est un processus constant – et d'atteindre au sein d'une population appauvrie les plus pauvres et les plus exclus. Ainsi, « partir à la recherche des plus pauvres » est l'expression d'un engagement pour éradiquer la misère. La misère ne peut être limitée à certains pays, villes, villages ou quartiers, et réduite au dessin de cartes de la pauvreté.

« Un pauvre cache toujours un autre pauvre. Derrière les cités de France se cachaient celles d'Allemagne fédérale, d'Angleterre ; derrière celles-ci se cachent les campements les plus affamés et les plus mal famés de l'Afrique de l'Ouest. » J. Wresinski[8]

7. La pauvreté comme négation des droits de l'homme

Ce qui précède nous mène à une redéfinition des études sur la pauvreté et l'extrême pauvreté, qui lie la problématique au thème des droits de l'homme.

Cette voie a d'abord été empruntée par Joseph Wresinski et son peuple, le Quart Monde, lorsqu'ils ont affirmé l'indivisibilité et l'interdépendance des droits de l'homme ; en montrant à la lumière de l'expérience des plus pauvres que la misère est la négation des droits de l'homme ; en affirmant que le thème de l'extrême pauvreté doit être une préoccupation centrale du début de ce nouveau millénaire.

La tendance à réduire les droits de l'homme au champ des libertés politiques, sociales et civiles s'est généralisée dans nos pays ; cela, sans tenir compte que dans sa formulation, l'objectif est de garantir et de défendre la *dignité humaine* dans sa globalité ; en oubliant que dans la déclaration des droits de l'homme, leur indivisibilité et leur interdépendance sont mises en évidence. En ce sens, la misère est celle qui dénigre, exclue, mutile et assassine, et devient la plus grande violeuse de ces droits.

Les droits de l'homme perdent leur sens et leur force si on les sépare les uns des autres. Les témoignages de vie des plus pauvres mettent en évidence le fait qu'on ne peut éradiquer efficacement la misère qu'en luttant pour le respect des droits humains d'une façon globale.

Nous avons vu jusqu'ici certains aspects fondamentaux de la pensée et de l'action du père Joseph Wresinski. Voyons

8. ANOUIL, Gilles. *op. cit.*, p. 192

maintenant qu'il y a quelque chose dans ma culture et dans la pensée de Wresinski qui permet une rencontre. La pensée de Wresinski, telle qu'abordée ci-dessus, est en phase avec la culture qui est la mienne. J'ai en effet été surpris, lorsque j'ai commencé à évoquer ses idées devant mes étudiants à l'université, de la rapidité avec laquelle ils assimilaient son message. De nombreux jeunes se joignent aujourd'hui à la construction du Mouvement tandis que d'autres se retrouvent sur le chemin du volontariat permanent international, animé par des hommes et des femmes de nationalités et conditions sociales, économiques, culturelles et idéologiques diverses, qui ont décidé de dédier leur vie à avancer aux côtés des familles prisonnières de la misère et de l'exclusion.

Dans mon pays, cette rencontre a été facilitée par une particularité historique et culturelle : le Pérou est un pays multiethnique et multiculturel qui a vécu, au cours des dernières décennies, d'importants processus de modernisation. C'est aujourd'hui le fruit d'un grand syncrétisme où cohabitent des éléments culturels originels et occidentaux. Depuis toujours, la culture andine est fondée sur la valeur centrale de réciprocité. On ne peut comprendre le monde andin sans saisir l'importance socio-culturelle de cette réciprocité : tout est lié, les hommes sont en corrélation avec le monde qui les entoure. C'est pourquoi une famille qui bâtit sa maison ou ensemence une parcelle de terre fait une offrande à la *Pachamama*, la Terre mère, et à ses dieux. Au quotidien, la réciprocité est toujours présente et aide à la subsistance dans ce milieu hostile et difficile des Andes.

Quand une personne, une communauté ou un peuple ne peuvent pas rendre ce qu'ils ont reçu, alors la vie et le monde entrent en crise. En cela, la vie en communauté est indispensable aux autochtones, car la réciprocité, *ayni* – donner et recevoir – ne peut exister sans elle. Au sein d'une famille de la communauté paysanne de Cuyo Grande, située à 50 km au nord-est de la ville de Cuzco, où la pauvreté matérielle est généralisée, celui qui n'a rien pour manger ou pour envoyer ses enfants à l'école n'est pas pauvre ; le pauvre est celui qui ne peut pas recevoir l'*ayni*, celui qui ne peut pas vivre dans la réciprocité.

Sur cette valeur, les autochtones tissent des relations leur permettant d'étendre par-delà les frontières de leur territoire ce lien de réciprocité avec des personnes extérieures à leur propre communauté. En établissant le Mouvement et enracinant la pensée de Wresinski, nous avons donc articulé notre relation avec les familles et communautés andines autour de cette notion

fondamentale de réciprocité. Cette idée transcende d'ailleurs tout le travail de Wresinski, lequel, ayant connu dès l'enfance la misère, a appris comme l'homme andin l'importance des relations de réciprocité :

« C'était le curé de la paroisse respectant ma mère comme ne le faisaient pas les voisins. Toute pauvre qu'elle était, il venait lui demander le denier du culte et il recevait avec énormément de respect la pièce que ma mère lui tendait. »[9]

C'est grâce à la réciprocité que le message de Wresinski a été compris et accepté. Si, au début de notre action, les familles paysannes s'attendaient à ce que l'on leur offre une assistance matérielle, comme le faisaient les autres organisations, elles ont vite compris que nous souhaitions créer avec elles une relation dépassant l'assistanat et le paternalisme. Cela nous permettait de nous retrouver sur un pied d'égalité, dans une relation où celui qui apportait les solutions et les réponses n'était pas seul : elles émanaient de l'échange et du partage mutuel.

Nous avons avancé de cette façon. Durant tout ce temps, nous avons réussi à ouvrir la porte du dialogue, en invitant la société dans son ensemble autour des plus pauvres. En diffusant ce message, nous avons construit des relations avec des personnes et des institutions qui acceptent la pensée de Wresinski et s'engagent à lutter contre la pauvreté.

Découvrir que leur savoir quotidien dans la lutte contre la pauvreté est important et nécessaire pour fonder une société juste pour l'humanité donne des forces aux plus pauvres de mon pays pour aller de l'avant et renouveler leurs espoirs pour un futur meilleur pour tous.

Joseph Wresinski est le messager du savoir et de l'expérience que possèdent les plus pauvres ; il exprime la conviction que si ce savoir et cette expérience ne sont pas reconnus et intégrés dans les efforts pour fonder une société sans misère et sans exclusion, celle-ci sera impossible.

Dans cet effort, la Journée mondiale du refus de la misère (17 octobre), a été pour nous un des instruments qui nous a permis de mobiliser la société autour du message de Joseph Wresinski.

Chaque année à cette date, nous organisons des activités diverses dans le but de toucher un public hétérogène. Par le biais de cette célébration, nous nous associons à des institutions comme l'université de Cuzco, plusieurs municipalités et ONG, pour organiser des événements académiques et culturels, avec l'objectif de connaître et comprendre le problème de la misère

9. ANOUIL, Gilles. *op. cit.*, p. 28.

et de l'exclusion. Ces activités sont le pont que nous tendons pour tenter de construire une rencontre avec les plus pauvres ; elles se nourrissent de notre partage quotidien avec les familles du Quart Monde à travers les bibliothèques de rue, les ateliers de formation, les rencontres parmi les familles, les festivals des savoirs, etc. Nous ouvrons des espaces pour l'expression et la participation des plus pauvres. Ainsi, je peux affirmer que nous contribuons au Pérou, où la pauvreté est généralisée, à la prise de conscience de l'existence d'une population encore plus pauvre, en agissant selon la conviction du père Joseph Wresinski.

S'unir pour faire respecter les droits humains : une provocation de Joseph Wresinski

Emma Poma Janco
(La Paz, 1983)

A travaillé depuis son jeune âge comme servante et nourrice. Membre militante d'ATD Quart Monde depuis 2007, a fait partie de très nombreux projets de recherche et de développement. A obtenu un diplôme de travailleuse sociale à l'Université publique de El Alto (Bolivie) en 2016. Est actuellement membre permanente de l'équipe d'ATD Quart Monde en Bolivie.

C'est dans une paroisse de la ville de El Alto que j'ai lu, pour la première fois, une copie du texte de Joseph Wresinski gravé sur la place du Trocadéro à Paris. À cette époque, mon travail consistait à faire le ménage dans l'église et dans les autres pièces ; je lavais les tuniques des prêtres et les nappes et faisais le repassage. Alors que j'étais en train de nettoyer, j'ai vu un rideau rouge sur le mur sur lequel était écrit :

« Le 17 octobre 1987, des défenseurs des droits de l'homme et du citoyen de tous pays se sont rassemblés sur ce parvis. Ils ont rendu hommage aux victimes de la faim, de l'ignorance et de la violence. Ils ont affirmé leur conviction que la misère n'est pas fatale. Ils ont proclamé leur solidarité avec ceux qui luttent à travers le monde pour la détruire. »

« *Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré.* » Joseph Wresinski.[1]

C'est ceci qui m'a le plus touchée : « *Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré.* » J'étais alors dans une situation très compliquée : c'était de la survie, et mes droits étaient constamment violés. Je travaillais pour une religieuse qui ne savait pas traiter les personnes comme il se doit. Embauchée pour le seul nettoyage, j'avais finalement hérité

1. Texte gravé sur la dalle du parvis des Libertés et des droits de l'homme du Trocadéro, Paris.

d'autres obligations… Elle n'était de plus jamais satisfaite : si j'arrivais avec cinq minutes de retard, elle me les décomptait de mon salaire ; et elle désapprouvait que je passe du temps avec ma fille, qui ne marchait pas encore mais que je ne pouvais faire garder. Elle cherchait toujours une raison de déprécier mon travail, et ne me payait que 80 bolivianos par mois (10 €).

Quand une personne a des besoins et vit dans l'extrême pauvreté, elle accepte les pires humiliations et mauvais traitements, car il lui faut gagner de quoi survivre. On me traitait toujours de la pire manière, et je m'habituais à ce type de traitement… On me faisait comprendre que j'étais là pour servir les autres.

Quand je nettoyais, je m'arrêtais un moment pour lire la phrase de Joseph Wresinski. Je l'ai lue encore et encore… elle me faisait beaucoup réfléchir, et je la mettais en lien avec ma vie personnelle. Je ne savais pas avec qui je pouvais m'unir pour faire respecter mes droits. Je sentais que cette phrase était là pour une raison, sans savoir avec qui m'associer pour ne plus être seule. Là était mon inquiétude. J'étais seule, je ne connaissais personne, et de ce fait me renfermais sur moi-même. Je n'avais pas d'amis dans mon travail et je ne recevais que des critiques. Je vivais dans une location, mais toujours toute seule. Si j'avais des problèmes, je les gardais pour moi, je ne pouvais les raconter à personne. Et je ne pouvais pas avancer.

Quand on est seul, on passe par beaucoup de problèmes et de situations difficiles. On n'a personne pour nous soutenir ni écouter le récit de ce qu'on vit. Je peux désormais aller trouver une amie et lui dire ce qui m'arrive. En général, les amies sont là pour nous soutenir en nous prenant dans leurs bras ou en nous donnant un conseil ; mais, quand on ne connait personne et que on est seul, on doit faire face à tous les problèmes. Quand on vit dans la pauvreté, nos problèmes sont si forts qu'on ne peut pas les partager, ni créer une relation d'amitié sincère, ni faire confiance facilement.

La phrase dit « s'unir pour faire respecter les droits ». Même si je ne savais pas très bien quels étaient ces droits, ce qui attirait mon attention était que nous devions nous unir pour les faire respecter. Je voulais comprendre cela.

Un an plus tard, j'ai connu à El Alto la *Casa de la Amistad (Maison de l'Amitié)* d'ATD Quart Monde. La première personne que j'y ai rencontrée était le volontaire permanent Alain Genin, un homme merveilleux qui m'a fait me sentir bien et m'a accueillie avec beaucoup de chaleur.

Initialement, j'y allais pour travailler et gagner quelques centimes, mais petit à petit je me suis intégrée au groupe de la *Casa de la Amistad*. Ce n'était au départ pas facile pour moi, j'étais très timide. Mais je me suis progressivement habituée à aller aux ateliers de céramique et de travail du bois, et j'ai rencontré beaucoup d'autres familles. Au début, c'étaient les autres mères qui parlaient, elles étaient beaucoup plus sociables… ça a été tout un processus pour moi : petit à petit, j'ai appris à les connaître et je me suis fait des amies.

Avant de connaître la *Casa de la Amistad*, je n'accordais pas beaucoup d'importance à ma vie. Je voulais souvent mettre fin à mes jours, n'y trouvant pas de sens. Parfois l'extrême pauvreté ne vous laisse pas vivre ; mais là-bas j'ai appris que ma vie avait de la valeur. Christophe Géroudet, un autre volontaire permanent d'ATD Quart Monde, me soutenait en me disant que mon histoire était très importante, et que d'autres devaient la connaître pour que cela cesse. Je crois que les personnes qui sont arrivées avant nous à ATD Quart Monde nous apportent de la confiance et de la force pour continuer. Je me suis sentie importante et j'ai compris qu'on avait besoin de moi pour faire changer les choses.

Des années plus tard, j'ai participé aux Universités populaires Quart Monde, où l'on réfléchissait à partir des expériences vécues par chacun de nous. J'y ai appris que l'histoire de notre vie est importante pour changer les choses, j'ai appris à me connaître moi-même et à appréhender la réalité vécue par d'autres personnes. Nous n'arrivions pas tous à exprimer ce que nous pensions ou ressentions, mais dans cet espace nous avons pu rompre le silence, échanger et exprimer les souffrances qui sont en chacun de nous. Là je ne me sentais plus seule ; nous avions tous vécu des situations similaires. Nous avons appris qu'il était important de nous soutenir les uns les autres. J'ai ensuite également participé à des séminaires internationaux organisés par ATD Quart Monde.

J'en arrive à la conclusion que la pauvreté existe dans tous les pays du monde, et que les personnes qui vivent dans l'extrême pauvreté ne sont pas mises en valeur ; au contraire, elles souffrent de beaucoup de discriminations et sont exclues et jugées du fait de leur situation.

Quand on s'unit, on apprend à faire attention aux autres, et on commence à chercher ensemble une vie digne pour tout le monde. Maintenant que je suis membre d'ATD Quart Monde depuis plusieurs années, je me souviens de l'époque où j'étais

seule et je vais rendre visite aux personnes qui sont dans le besoin pour les soutenir ; je ne les laisse pas seules. Ce qui est selon moi primordial est la tendresse et l'attention que l'on apporte, en ne laissant personne dans l'isolement. Je me remémore systématiquement avoir moi aussi vécu cette situation.

Je comprends désormais très bien cette phrase que j'avais lue dans la paroisse et qui m'est si importante. Joseph Wresinski était lui aussi une personne pauvre et n'acceptait pas sa situation quand il était jeune. Il voulait changer les choses à partir des plus pauvres, en incluant les plus vulnérables, qui vivent cette situation si compliquée. J'aime bien le fait que Wresinski ait donné autant de lui-même pour chercher la paix et faire respecter ses droits. J'aimerais que l'on puisse tous s'unir, parce que nous avons besoin de trouver plus de gens pour s'engager et apprendre des plus pauvres. Nombreux sont ceux qui doivent apprendre, grâce au Mouvement, à respecter les autres, à ne pas juger, et à continuer de se battre ; surtout à s'engager auprès de ces familles qui ont tant besoin de nous.

Il est nécessaire que nous nous unissions, afin qu'ensemble nous puissions construire une vie digne pour chacun, sans violer les droits d'autrui. Seuls, nous n'y parviendrons pas.

Joseph Wresinski : un apport révolutionnaire pour le Guatemala du XXIe siècle

Docteur en Éducation, professeur à la faculté des Sciences humaines de l'Université de San Carlos de Guatemala (Guatemala). Directeur de l'Institut de Pédagogie alternative de Guatemala, IPEA.

Carlos Aldana Mendoza
(Ciudad Tecún Umán, 1960)

Nous qui avons connu le Mouvement ATD Quart Monde, nous avons découvert, de manière profonde, son impact dans la vie réelle et quotidienne. Nous avons appris comment le droit à l'éducation, si important pour une vie digne, peut trouver son accomplissement dans un climat serein d'effort, de lutte, de relations harmonieuses et pleines. Les femmes, les hommes et les familles du Quart Monde nous ont toujours montré ce chemin de dignité clair, humble, mais ferme, qu'il est urgent d'assumer et d'intérioriser dans nos sociétés.

Ceci résulte de l'immense héritage que nous a laissé le père Joseph Wresinski et que le livre *Les Pauvres sont l'Eglise*, écrit par Gilles Anouil à partir d'un entretien avec lui, nous aide à découvrir. Sa pensée, sa façon d'être et ses efforts transparaissent dans cette conversation et nous permettent de l'appréhender dans la réalité guatémaltèque.

S'il y a quelque chose qui est d'une grande force à vivre avec ATD Quart Monde, c'est la dignité rendue aux familles des zones les plus exclues et pauvres, qui portent ces histoires que les pouvoirs essaient de rendre invisibles. C'est d'ailleurs la pensée de Joseph Wresinski, qui, lorsque Gilles Anouil lui demande la raison de la publication de ce livre, évoque ainsi ce qui a marqué sa vie : « Ces familles les plus défavorisées m'ont tant appris ; je n'ai pas le droit de le garder pour moi. J'ai le devoir de le transmettre à la société pour qu'elle en profite. »[1]

Cette position affirmée de respect et de valorisation des familles les plus pauvres est évidente dans tout le livre, en particulier dans

1. ANOUIL, Gilles. *Les Pauvres sont l'Église, entretiens du Père Joseph Wresinski avec Gilles Anouil*, Éditions le Centurion, Paris, 1983, p. 21.

la vie du fondateur d'ATD Quart Monde, et elle fait preuve d'un réalisme qui ne nie rien de la violence du quotidien, puisque pour Joseph Wresinski, il est indéniable que les « très pauvres sont des êtres cassés, minés, usés… Et ils souffrent profondément d'être méprisés. Ils savent qu'ils sont rejetés et pourtant, ils le refusent »[2].

Nous pouvons éventuellement prendre ce point de vue comme étant le reflet d'une réalité, toujours respectueuse et tendre, afin que le choix d'aider les pauvres soit fait en pleine et totale connaissance ; afin que ceux qui les côtoient ou essaient de mettre en place des solutions de tout type en leur faveur, sous couvert d'un romantisme superficiel, n'abandonnent pas soudain la tâche, effrayés ou repoussés par leurs réactions, comportements ou manières de voir le monde ; il faut que l'engagement et l'action avec, pour et à l'initiative des familles partent d'un cœur empli d'amour, d'une passion qui réveille, d'une tendresse qui rassemble, tout cela de manière constante et permanente ; « car l'amour fait barrage à ce qui entrave, bloque ou fait obstacle à l'essentiel[3] », a dit Wresinski. Nous avons donc besoin que ces projets et actions soient considérés comme un projet personnel de vie, comme un type d'engagement si profond et réel qu'il ne puisse se terminer quand disparaît le romantisme.

Il faut que l'amour pour les plus pauvres fasse de nous des compagnons soudés dans l'adversité, qui portent et incarnent la voix des pauvres. Nous devons abandonner ce faux leadership qui nous pousse à nous mettre en avant, bien visibles et monologuant « sur les pauvres » ; dans le quotidien des jeunes, des peuples autochtones, des femmes victimes de grande violence patriarcale, des chômeurs, des abandonnés, la vision fondée sur la pensée de Joseph Wresinski implique un effort plus grand et exemplaire que celui de simplement donner. « Il ne suffit pas de se dépouiller, de se reconnaître en eux, de les considérer en égaux, il faut qu'ils deviennent les compagnons privilégiés de tous les jours ».

N'est-ce pas là une demande de Wresinski qui induit un sens de la vie totalement différent ? N'est-ce pas un postulat révolutionnaire qui va au-delà de toute révolution déjà vécue ?…[4] Parce que donner dans beaucoup de situations se réduit à l'acte d'offrir quelque chose, de participer à une campagne, de célébrer un jour déterminé et de faire des cadeaux à cette occasion. Ou pire encore, donner se traduit par l'aumône qui calme les consciences et qu'on trouve à des centaines de coins de rue et aux feux rouges de nos villes. Combien de ces attitudes nous

2. *Ibid.*, p. 25.
3. *Ibid.*, p. 26.
4. *Ibid.*, p. 36.

conduisent à des changements structurels, institutionnels et concrets qui transforment la vie de ceux qui souffrent de l'exclusion ? Donner ces aides minimales pourrait avoir un autre sens si elles étaient accompagnées de démarches pour le changement des lois, pour la transformation des institutions, pour la conquête de droits, pour la force de la vérité et de la justice, pour des changements dans les systèmes. Tant que le don restera un acte isolé et intime, sans efforts soutenus et organisés aux côtés des exclus et de ceux qui sont niés dans leurs droits, nous ne pouvons pas espérer de changement. Quand nous donnons un cadeau occasionnel ou participons à une collecte de jouets par exemple, nous ne sommes pas compagnons de celui ou celle qui est en souffrance, comme le dit Joseph Wresinski, parce que nous ne traçons pas de chemins avec lui ou elle.

Nous pourrions commencer à apprendre et à sentir que notre force en tant que personnes et institutions ne se trouve pas dans l'accès au pouvoir comme nous l'enseigne la culture politique dominante. Toute institution, publique ou privée, peut promouvoir la vision de Joseph Wresinski, c'est-à-dire chercher et développer sa force dans d'autres domaines que ceux du pouvoir, de la domination et des formes patriarcales de nos sociétés. Les institutions qui mettent en avant l'humilité et la tendresse comme valeur et pratique quotidienne peuvent devenir comme ce modèle d'Église qu'il a proposé, « *pauvre et servante* ».

Par conséquent, nous pouvons affirmer qu'une nouvelle manière d'être et de faire, en tant que personnes et institutions, peut aussi être une source pour révolutionner la manière de faire de la politique. Non parce que nous allons changer les lois électorales ou les partis politiques ; il s'agit d'aller au-delà, au cœur même de la société. Il s'agit d'un changement plus profond et nécessaire dans la pratique de la politique. C'est là où Joseph Wresinski nous pousse à nous sentir « hommes politiques », mais avec une autre identité, avec un autre sceau : celui du véritable amour. Il nous dit, par exemple : « Devoir faire revivre sans cesse l'amour des exclus rend les chrétiens incapables d'adopter la méchanceté qui règne, souvent, dans le monde politique. »[5] Et il complète avec une autre expression que nous ne pouvons pas oublier au moment de comprendre sa pensée sociale :

« Le chrétien est tenu de faire une véritable entorse à la justice prônée dans le monde. Il ne propose pas un peu plus de justice, un pas de plus vers la justice. Il propose une autre justice, un véritable renversement des priorités. »[6]

5. *Ibid.*, p. 57.
6. *Ibid.*, p. 57 et 58.

Cela ne peut pas être plus clair ! L'amour chrétien doit avoir pour horizon une autre politique et une autre justice.

Ainsi, pour le Guatemala, se manifeste l'apport révolutionnaire du père Joseph Wresinski et d'ATD Quart Monde : on ne peut abandonner l'objectif de justice, de dignité et de droits de l'homme, où les plus pauvres seraient au centre de toute démarche et non pas laissés dehors.

Une conséquence de cette demande est le fait que les droits de l'homme ne soient plus réduits aux droits individuels et politiques, et que l'accent soit mis sur les droits économiques, sociaux et culturels. Tout volontaire doit alors être un défenseur authentique des droits de l'homme parce qu'il lutte au côté des exclus.

Écoutons encore les mots de Joseph Wresinski : « Les choses sont plus simples quand vous prenez le point de vue des plus pauvres et des hommes en général. Voir se bâtir un volontariat de toutes confessions et idéologies est un besoin fondamental des hommes. Un besoin et un droit, d'ailleurs. Le droit des plus défavorisés d'être au centre de toutes les croyances et idéologies et le droit des hommes d'être unis malgré les différences. »[7]

Bien entendu, ce n'est pas facile. Surtout dans une société comme la société guatémaltèque, qui rejette, de manière permanente, la voix venue des zones les plus exclues et historiquement silencieuses. Ni les plus pauvres, ni les enfants, ni les jeunes, ni les personnes handicapées, ni les personnes homosexuelles, ni les peuples autochtones, entre autres, ne sont écoutés sérieusement et avec une attention légitime. C'est pourquoi, dans cette demande de Wresinski, se trouve un de ses postulats les plus révolutionnaires pour le Guatemala : la nécessité que la vision, la voix, la proposition et l'action des populations les plus exclues se transforment en une esquisse pour une autre société.

Cette proposition devient une « révolution culturelle » où les actions pour le changement ne sont pas seulement celles de la politique partisane, à laquelle participent toujours les mêmes, ceux qui excluent les pauvres ; un postulat qui nous invite à un type de révolution qui ne pense pas en armes ou violence, parce que, comme il l'affirme, « la révolution culturelle du christianisme s'attaque aux idées reçues et non pas aux hommes. Je dirais qu'elle n'a pas besoin de leur faire violence. »[8]

Il est urgent de comprendre tout ce qui précède en considérant une réalité comme celle du Guatemala où la voix des plus pauvres a impliqué la mort, la disqualification, le mépris et la violence dans toutes ses formes. Depuis l'acte le plus simple,

7. *Ibid.*, p. 168.
8. *Ibid.*, p. 233.

jusqu'aux grandes demandes politiques, il arrive au Guatemala ce que Wresinski exprime comme « *une attaque des personnes* ». On ne combat pas les idées, mais les personnes qui les construisent. Cette révolution culturelle qui se trouve impliquée dans tout ce que nous exprimons dans cet article n'est pas seulement urgente et nécessaire, c'est un défi pour ceux qui cherchent à jeter les bases d'une nouvelle réalité politique, sociale et culturelle. En effet, nous avons besoin d'apprentissages fondamentaux et éloignés du discours dominant qui réduit tout au pouvoir politique ; au Guatemala, il est indispensable de comprendre les principes, toujours vivants, de Joseph Wresinski.

ATD Quart Monde au Guatemala est une communauté chaleureuse de propositions, de dignité à partir et pour les plus pauvres de notre société. Si nous lions son exemple avec la parole de son fondateur, nous constatons que cela constitue aussi une révolution silencieuse et profonde, une révolution qui est en marche sans être dans la lumière ou sous l'œil des caméras, une révolutions source de sens et d'inspiration pour qui souhaite bâtir une autre société.

Droits humains, devoir sacré

Jocelyne Colas Noel
(Pétion-Ville, 1972)

Anthropologue et militante des droits de l'homme. Directrice de la Commission épiscopale nationale Justice et Paix (Haïti) depuis 2012.

J'interviens en qualité de militante des droits de l'homme et je me suis surtout attachée à souligner des aspects de la pensée du père Joseph Wresinski qui, selon moi, apportent un souffle profond au combat pour les droits et devoirs de tous.

La reconnaissance de la force de résistance de tout homme face à la misère et à l'oppression

Nos ancêtres, les pères fondateurs de la patrie haïtienne, ayant combattu pour la liberté, ont été les premiers défenseurs des droits humains sur cette terre d'Haïti, et ont posé un acte fondamental dans l'histoire de l'humanité.

Nous ne pouvons pas parler des droits humains et de la réalité haïtienne sans penser à l'extraordinaire action que les fondateurs de notre pays ont réalisée lorsqu'ils ont décidé de s'unir pour briser les chaînes de l'esclavage. C'est ainsi qu'ils ont créé un état indépendant que l'on appelle Haïti. Cette action mémorable fut un refus de la misère et de tout ce qu'elle induit : l'exploitation, les humiliations, l'exclusion. L'esclavage signifie : « tu n'es pas considéré comme un homme, une femme, un être humain. » C'est le déni de l'essence de la personne humaine. Lorsque les esclaves ont pris conscience qu'ils n'étaient pas reconnus comme des êtres humains à part entière, ils ont mis en œuvre une série d'actions pour échapper à leur condition d'esclave : suicide collectif, infanticide pour ne pas laisser leur enfant grandir avec des chaînes, marronnage, révolte violente, tentative d'empoisonnement du Maître… jusqu'à parvenir à s'unir pour se libérer totalement. La révolte pour la libération réalisée par des héros illustres – citons en exemple Jean-Jacques Dessalines, Alexandre Pétion, Henri Christophe, Pierre Boyer, après la mort de Toussaint Louverture le jour de sa déportation

en France, et d'autres restés anonymes – avait pour but de faire valoir l'humanité de tout homme.

La reconnaissance de l'égale dignité

« Chaque personne a une valeur fondamentale et inaliénable qui fait sa dignité d'homme », déclare Wresinski.

C'est cette valeur inaliénable qui pousse des femmes et des hommes à se libérer tôt ou tard de toute oppression, de tout déni de leur dignité. Les esclaves, malgré l'extrême oppression, la misère matérielle, ou à cause de cela, ont choisi de s'extraire de ce joug. Ils ont cru qu'ils étaient capables de créer d'autres conditions de vie. Ils ont cru en leur capacité à prendre leurs responsabilités pour survivre autrement. Comme êtres humains, ils ont participé à la construction du monde, en acteurs qui pensent et aiment, en acteurs qui réfléchissent à leur situation. À partir de leur connaissance du monde, ils ont imaginé le changement possible et l'ont réalisé.

J'ai été très impressionnée de lire un passage du père Joseph Wresinski qui affirme que les plus pauvres ont une force intérieure. C'est cette même force intérieure qui a servi de levier à la libération des esclaves. Ils portent en eux la conviction que personne ne peut accepter de vivre dans des conditions inhumaines. Le père Joseph Wresinski nous rappelle que tout être humain, dans une situation d'extrême pauvreté et d'oppression, doit chercher à se libérer en réfléchissant à sa situation, en tentant de comprendre ce qu'il vit, et doit agir avec un objectif de changement.

Le père Joseph Wresinski ajoute : « Quelle que soit la faiblesse des moyens de pensée logique et des moyens d'analyse qu'il a reçus, tout être humain, tout groupe, se fait chercheur, à la recherche de son indépendance, à la recherche de la compréhension de lui-même et de sa situation, lui permettant d'écarter les insécurités et les craintes, de maîtriser son destin, plutôt que de le subir et d'en avoir peur. »

Le fondement des droits humains est la reconnaissance non seulement de la dignité humaine, mais aussi de l'égalité de chacun dans cette dignité. Il en découle le choix de la primauté de la personne humaine dans toute action entendant respecter la dignité humaine. Une société qui cherche à assurer la paix et la sécurité à tous ses membres doit se fonder sur cette primauté de la personne, et par déduction et pour n'en exclure aucun, partir du plus faible, du plus isolé, de celui qui n'est pas en mesure de faire valoir par sa seule action, son égale dignité.

Droits et devoirs sont les deux faces d'une seule pièce

- **La réalité de la pauvreté : l'exclusion**

Dans notre pays, aujourd'hui, nombreux sont ceux qui sont condamnés à vivre dans des conditions de misère, ce qui constitue une non-reconnaissance de leur humanité, une violation de leur droit de vivre dignement et de pouvoir participer à leur propre développement et à la construction de leur société. Ces personnes sont ignorées, mises de côté. Certaines n'ont même pas d'acte de naissance. Elles ne sont pas intégrées dans les différents projets d'une façon qui prendrait en compte la réalité qu'elles vivent et leurs aspirations au changement. Du fait de leur vie difficile, elles ne sont pas considérées comme des penseurs et des acteurs de changement. Elles n'ont pas voix au chapitre lorsqu'on discute de projets les concernant. Pourtant, dans leur vie et pour leur survie, elles posent, jour après jour, des actes qui vont au-delà de la survie, comme en témoignent les efforts sans limite que les parents et souvent la communauté entière font pour l'éducation de leurs enfants. On ne peut mesurer la qualité et l'étendue de ces efforts aux seuls résultats en rapport avec les normes définies hors de cette réalité de pauvreté, mais bien à partir d'elle. Nous découvrons alors que ces résultats doivent être pris en considération.

- **Une définition de la grande pauvreté**

Celle de Joseph Wresinski unifie les notions de « droits » et de « devoirs ». Il dit : « La précarité est l'absence d'une ou plusieurs des sécurités, notamment celle de l'emploi, permettant aux personnes et familles d'assurer leurs obligations professionnelles, familiales et sociales, et de jouir de leurs droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte peut être plus ou moins étendue et avoir des conséquences plus ou moins graves et définitives. Elle conduit à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, qu'elle devient persistante, qu'elle compromet les chances de réassumer ses responsabilités et de reconquérir ses droits par soi-même dans un avenir prévisible. »[1]

Il part d'un constat : l'absence de sécurité crée l'impossibilité d'assurer ses obligations… Il reconnaît donc en premier que l'adulte a des obligations. Il rappelle que les plus pauvres doivent avoir la possibilité de réassumer leurs responsabilités, et c'est cela l'objectif de la lutte contre la pauvreté.

1. Conseil économique et social France, Avis du rapport *Grande pauvreté et précarité économique et sociale*, février 1987.

Nous parlons de droits humains, mais comme le souligne Simone Weil, philosophe française (1909-1943), il serait plus pertinent de parler de devoirs et d'obligations avant de parler de droits, puisqu'un droit n'est effectif que s'il peut être opposable à un tiers. Le père Joseph Wresinski prolonge la réflexion en désignant notre devoir : nous unir contre la misère afin que chacun puisse jouir de sa dignité et être capable d'assumer ses responsabilités dans la société. Il qualifie ce devoir de *devoir sacré*.

- **Notre devoir : une solidarité qui respecte la dignité de la personne humaine**

Le père Joseph Wresinski nous invite à une défense des droits humains qui conduit à considérer la personne la plus fatiguée, la plus détruite par la misère comme actrice, et à chercher les moyens de la rencontre, du dialogue et de la formation mutuelle afin de construire ensemble les chemins de sa réinsertion dans notre société. « Ceux qui pensent que les hommes totalement paupérisés sont apathiques et que, par conséquent, ils ne réfléchissent pas, qu'ils s'installent dans la dépendance ou dans le seul effort de survivre au jour le jour, ceux-là se trompent lourdement. Ils ignorent les inventions d'autodéfense dont les plus pauvres sont capables pour échapper à l'influence de ceux dont ils dépendent, pour sauvegarder une existence propre, soigneusement cachée derrière la vie qu'ils étalent en guise de rideau, derrière la vie qu'ils jouent pour faire illusion au regard extérieur. Ils ignorent l'effort désespéré de réflexion et d'explication de cet homme qui ne cesse de se demander : "Mais qui suis-je donc ?" Qui ne cesse de dire : "Pourquoi me traite-t-on comme cela, comme une lavette, comme un chien, comme un vaurien ? Suis-je donc une lavette ?" Et qui, au prix d'un effort de pensée douloureux, ne cesse de resurgir d'en dessous de ces fausses accusations qui sont autant de fausses identités qu'on lui donne, en se répétant : "Non, je ne suis pas un chien, je ne suis pas l'imbécile qu'on a fait de moi, je sais des choses, moi aussi, des choses qu'eux ne comprendront jamais". »[2]

Notre solidarité doit offrir une sécurité à la personne très pauvre afin qu'elle puisse avancer sans peur et sans souffrance ; cela nous demande à nous, non pauvres, une transformation aussi de nous-mêmes : reconnaître le savoir profond de l'autre sur le monde, un savoir et une vision du monde qui sont autres que les nôtres, accepter de se laisser transformer par la rencontre avec l'autre et de repenser le monde à partir de cette rencontre.

2. Cf. Joseph Wresinski, *Refuser la misère*, p. 58-59.

Il est important que toute initiative ou tout projet mené par une personne ou une institution en faveur des plus pauvres soient réalisés avec eux. Ceux-ci doivent en être les premiers acteurs. Ils ont besoin qu'on leur donne la parole, afin de dire ce qu'ils pensent, ce qui leur convient et ce qui ne leur convient pas. Ils doivent pouvoir nous dire ce dont ils ont besoin, et de quelle façon nous pouvons collaborer pour changer leur vie.

Ce dernier point est fondamental si l'on croit, comme Joseph Wresinski, que les plus pauvres sont détenteurs d'un savoir qui n'est accessible que dans des conditions de confiance, de partage et de réciprocité. Il souligne en effet avec force que la création d'une nouvelle connaissance utile à la lutte contre la pauvreté nécessite de considérer en premier les plus concernés, ceux qui vivent l'extrême pauvreté, comme des détenteurs de savoir, des acteurs dans la construction d'une connaissance motrice de changement, et non comme des objets de recherche. Ils ont besoin de sentir que les autres personnes donnent de la valeur à ce qu'ils disent. Les plus pauvres doivent pouvoir participer à tous les niveaux d'un projet d'action les concernant : sa conception, son élaboration, son évaluation.

Les personnes pauvres doivent avoir accès à des formations pour assurer la gestion, le contrôle et le suivi des actions les concernant, en partenariat avec ceux qui les rejoignent pour changer leur vie. Les actions en leur faveur ne sauraient être réalisées par le seul travail de quelques individus ni même d'une organisation de bonne volonté. Il est nécessaire que le gouvernement fasse montre d'une volonté politique réelle d'en finir avec la grande pauvreté, laquelle ne disparaîtra pas sans l'adoption de dispositions cohérentes permettant aux plus pauvres l'expression, l'acquisition de connaissances, l'accès à la sécurité économique ; ce qui constitue une base essentielle leur permettant de recouvrer la jouissance de leurs droits. Le père Joseph Wresinski invite à se mettre à l'école du plus pauvre, dans un engagement dans la durée.

Simone Weil pense que les révolutionnaires de 1789 en France ont instauré, sans le vouloir, une confusion en ce qui concerne les droits humains, en faisant silence sur les devoirs. Pourquoi l'abolition des privilèges n'a-t-elle pas conduit immédiatement à la reconnaissance de l'égale dignité ? Il a fallu encore de nombreuses luttes aux plus pauvres des faubourgs et des campagnes pour arriver à une société plus juste et le combat est toujours d'actualité en France, pays des droits de l'homme.

Ici, le glorieux sursaut de nos ancêtres fut un point de départ mais le combat n'est pas fini. Dans le contexte de la mondialisation, il est encore plus important de méditer sur l'exhortation du père Joseph Wresinski, pour qui aucun changement ne sera possible tant que nous ne prenons pas la pensée des plus pauvres « comme repère de toutes nos politiques, leur espérance comme repère de toute action »[3] afin de rompre avec l'exclusion, la violence existant sur de multiples formes et la misère matérielle.

Le Quart Monde, ce peuple des sans voix, de ceux qui suscitent les révolutions sans jamais pouvoir les porter jusqu'au bout et qui n'en reçoivent que les miettes, attend de nous, défenseurs des droits humains, que nous les incluions au cœur du combat. Le père Joseph Wresinski nous demande de bien mesurer que l'unique création de richesse, en visant la croissance économique, ne peut éradiquer l'extrême pauvreté. Nous savons tous que le monde produit assez de biens et de services pour que tout le monde vive dignement, et pourtant des millions d'enfants, de jeunes, de femmes et d'hommes sont condamnés à souffrir l'enfer de la misère.

Notre thème faisait le lien entre droits humains et grande pauvreté. On pourrait dire très radicalement que la pauvreté est le déni total, la caducité sans nuance des droits humains, et s'il y a un lien entre droits et devoirs, la grande pauvreté exige que nous assumions nos responsabilités collectives et individuelles face au plus pauvre.

Joseph Wresinski disait : « La misère est l'œuvre des hommes, seuls les hommes pourront la détruire. »[4] Cela est toujours d'actualité.

3. WRESINSKI Joseph, *Les pauvres sont l'Eglise*. Éditions Le Centurion, 1983, p. 209.

4. Joseph Wresinski, *Refuser la misère*, p. 282.

Les droits humains, l'extrême pauvreté et la pensée de Joseph Wresinski au Pérou

Silvio Campana Zegarra
(Lima, 1961)

Avocat, titulaire d'un master en droits de l'homme, professeur à la Faculté de droit et science politique de l'Université andine de Cusco et collaborateur du Centre d'analyse et de résolution de conflits de l'Université pontificale catholique du Pérou. A été ombudsman (défenseur du peuple) dans les régions de Cusco, Puno, Madre de Dios et Apurímac (Pérou, 1998-2015). Actuellement membre du directoire du centre Bartolomé de Las Casas et du conseil d'administration du Mouvement International ATD Quart Monde.

La pauvreté et la misère marquent l'humain au plus profond de son être, et génèrent un rejet fort de l'injustice et de l'absence de droits, de la même façon qu'elles affectent ce qui est le plus intrinsèque à la personne, sa dignité. C'est cette même expérience qui a amené l'anthropologue péruvien de Cusco, Marco Ugarte Ochoa (mort en 2014) – dont on publie un texte dans ce même livre –, à reconsidérer son apprentissage scientifique et son expérience politique, et à se fixer comme but celui de développer le mouvement ATD Quart Monde au Pérou.

En faisant inscrire sur la place du Trocadéro la proclamation pour l'élimination de la misère et en lançant un plaidoyer pour le respect des droits de l'homme, Joseph Wresinski a clamé que les plus pauvres, les oubliés de la Terre, crient dans l'indifférence générale que leurs droits sont violés et leur dignité affectée.

Je ne suis pas moi-même issu d'un milieu pauvre, bien au contraire ; j'ai pourtant connu plus tard la pauvreté, lorsque mon père a arrêté de travailler et a souffert d'une maladie handicapante. Ma mère s'est mise en quatre pour s'occuper de toute la famille, elle-même, qui était malade, nous, ses trois plus jeunes fils et son époux – mon père – sans travail et affaibli. Elle a courageusement affronté notre chute sociale et la discrimination

qui en résultait ; et elle a cherché à nous en protéger. Je n'avais que douze ans lorsque j'ai commencé à travailler pour aider à subvenir aux besoins de notre maisonnée ; j'ai maintes fois connu la violence faite à notre dignité.

J'ai vu mon meilleur ami mourir assassiné et ce pratiquement dans mes bras ; un autre décéder de la tuberculose à deux pas de chez moi, sans avoir pu recevoir de soins médicaux ; des voisins sombrer dans la drogue et la délinquance et finir en prison ; d'autres encore se voir couper les services de base, l'électricité, l'eau, le tout-à-l'égout, et ne plus avoir accès au système de santé. Tout cela a fait naître en moi le sentiment que Marco Ugarte avait reconnu dans le message de Wresinski : le rejet total de la misère, car elle est une forme profonde de violation des droits et d'*invisibilisation* des personnes qui en souffrent. On ne recherche pas la pauvreté et la misère, ce sont elles qui trouvent les personnes et les soumettent à leur manière capricieuse d'affronter la vie, avec l'invisibilité, le silence imposé et l'absence de droits.

Wresinski décrit cette réalité à partir de la connaissance du pauvre, et avec lui. Quand les personnes qui vivent dans la misère voient leurs droits niés, qu'on ne leur permet pas d'habiter un lieu décent, d'avoir une alimentation, des soins, de l'éducation, une famille, on leur refuse le droit de cohabiter ensemble dans le monde et on les condamne socialement à vivre l'incertitude du lendemain, étant relégués à une autre forme de vie, indigne, par le silence et l'inexistence de droits[1].

Les droits de l'homme sont universellement reconnus dans la déclaration des Nations Unies et sont compris comme l'ensemble des facultés et des institutions qui, à un moment donné de l'histoire, ont répondu à des exigences de liberté, d'égalité et de dignité. Ils ont été réaffirmés par des décrets nationaux et internationaux.

Si les droits humains sont universels, autrement dit, destinés à tous les hommes et toutes les femmes sans distinction, pourquoi Wresinski nous signale-t-il que, lorsque la misère existe, les droits humains sont violés ? La réponse se trouve dans son document intitulé : *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme*[2]. Il y explique pourquoi les plus pauvres n'ont pas le droit d'habiter la Terre, qu'ils sont malgré tout des êtres humains qui luttent pour la reconnaissance de leur dignité, et que leurs droits, qui sont ceux de tout être humain, doivent leur être restitués.

1. PÉREZ LUÑO, Antonio. *Derechos Humanos, Estado de Derecho y Constitución*. Madrid, Tecnos, 2010.

2. Contribution du père Joseph Wresinski à la réflexion fondamentale de la Commission nationale consultative des droits de l'homme, publiée dans *Commission nationale consultative des droits de l'homme*, Paris - La Documentation Française, 1989, p. 221-237.

En Amérique latine et particulièrement au Pérou, la négation du droit à habiter la Terre touche les peuples indigènes à deux niveaux : par l'expulsion de leurs terres ancestrales due à l'activité minière, qui les oblige à migrer dans des conditions de grande pauvreté voire de misère ; et par l'inexistence d'actions de l'État – lequel est absent, déficient, complaisant voire complice - pour protéger leur culture, leurs traditions et leur langue.

Méprisés, ils le sont ainsi lorsqu'ils se voient obligés de vivre dans des conditions indignes, dans des taudis de carton, sur des nattes, dans les bois, entassés les uns sur les autres, sans accès à l'eau ni à l'égout, sans électricité, sans une éducation digne et de qualité pour leurs enfants, sans services de santé décents, sans transport public correct ; obligés de travailler par intermittence, et exploités.

La discrimination, la stigmatisation, l'exclusion des services les privent de toute relation avec les autres occupants du territoire, lesquels préfèrent ne pas les voir, les *invisibiliser*, arguant de l'idée qu'ils aimeraient leur vie ainsi et rechigneraient à travailler. Mais personne n'aime vivre ainsi ! Ont-ils seulement les conditions qui leur permettraient de trouver un emploi digne ? Ont-ils jamais eu l'opportunité de toucher au développement social, éducatif, culturel et économique ?

Le quotidien de la majorité des personnes qui vivent en situation de pauvreté et de marginalisation est de devoir se lever à l'aube pour aller travailler en dehors de son lieu de vie – le ghetto –, de mal s'alimenter, de se déplacer deux, trois heures ou plus dans des services de transports indignes pour travailler en étant sous-employés, de recevoir un maigre salaire et de rentrer très tard chez soi après avoir été maltraité pour le fait de vivre dans la favela ou le bidonville.

« L'extrême pauvreté humilie les hommes, détruit leur identité et fait de leur existence un déchirement sans répit » : voilà le constat quotidien pour des millions de personnes vivant en situation d'extrême pauvreté en Amérique latine. Par conséquent, c'est un appel adressé à tous les défenseurs et activistes des droits humains à faire tout leur possible pour réussir à sortir les personnes de l'extrême pauvreté ; pour que les habitants du Quart Monde retrouvent leur dignité, qu'ils prennent conscience, de nouveau, qu'ils ont des droits, qu'ils ne sont pas invisibles, qu'ils ont une identité et que leur silence contenu, leur courage à supporter la discrimination, l'exclusion, la disqualification sociale, à être considérés comme des sous-hommes, aura sa récompense quand leurs droits humains, en tant que droits universels, seront pleinement reconnus.

Les réponses ne sont pas venues rapidement, et le processus a pris beaucoup de temps ; mais l'approbation des principes directeurs sur l'extrême pauvreté et les droits de l'homme, et des principes directeurs relatifs aux entreprises et aux droits de l'homme, indique que la réflexion entamée par Wresinski est en train de porter ses fruits.

En montrant la nécessité de repenser la conception même de l'être humain et de son importance pour la défense des droits de l'homme, Wresinski nous rappelle que ces droits sont indivisibles et interdépendants. En d'autres termes, l'individu n'est une personne que si, en sus de ses droits civils liés à sa naissance, son nom, et sa liberté, elle a accès aux autres droits que sont par exemple l'éducation, la santé, le logement, le travail, la justice, l'usage de ses coutumes, la reconnaissance de sa culture et de son ancrage territorial.

L'approbation de ces deux documents directeurs par les Nations Unies initie ainsi un nouveau combat : celui pour l'adoption d'une convention internationale inaliénable et exigible de tous les États signataires, où la pauvreté extrême et la misère seraient reconnues comme une violation des droits humains.

Une telle convention permettra de sommer chaque État de mettre en place les conditions de protection, de garantie et de réalisation nécessaires à l'éradication de la misère, comprise comme étant l'absence de l'exercice et de la jouissance de droits. Absence qui laisse les plus pauvres marginalisés dans l'opprobre et le silence, l'invisibilité, la marge, l'exclusion et la discrimination, en les privant de l'égalité et de l'équité qui leur permettraient de vivre dignement au même titre que tous les êtres humains.

Du Trocadéro au monde. L'héritage de Joseph Wresinski aux Nations Unies

Magdalena Sepúlveda Carmona

Avocate chilienne, docteur en droit international, diplômée de l'Université d'Utrecht (Pays Bas). Actuellement chercheur principal de l'Institut de recherche des Nations Unies pour le développement social, et membre du Comité Exécutif du groupe d'experts de haut niveau sur la sécurité alimentaire et nutrition du Comité de la sécurité alimentaire mondiale. Rapporteur spécial des Nations Unies sur l'extrême pauvreté et les droits de l'homme de 2008 à 2014.

« Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré. »[1]

En 1992, l'Assemblée générale des Nations Unies déclarait le 17 octobre Journée mondiale du refus de la misère (résolution 47/196 du 22 décembre 1992). Cette commémoration est intimement liée au travail d'ATD Quart Monde et particulièrement à celui de son fondateur, Joseph Wresinski. Ainsi, depuis maintenant vingt-six ans, cette date marque la reconnaissance de l'effort de tous ceux qui vivent dans la pauvreté, et la volonté de sensibiliser la société à ce fléau. L'impact de cette journée symbolique sur la vie des personnes concernées ne doit pas être sous-estimé.

Mais l'influence de Joseph Wresinski aux Nations Unies n'est pas cantonnée à cette commémoration du 17 octobre : c'est la notion même de pauvreté, en lien avec les droits de l'homme, que l'ONU appréhende différemment désormais.

Cela apparaît dans les différentes définitions de « pauvreté » et d'« extrême pauvreté » qui ont été établies par les organes de supervision des droits de l'homme. Ainsi en 2001, l'instance de supervision du Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels – Comité des droits économiques, sociaux et culturels des Nations Unies – a défini la pauvreté

1. Joseph Wresinski. (1987) *Dalle en l'honneur des victimes de la misère*, Parvis des libertés et des droits de l'homme, Trocadéro, Paris.

comme « une condition humaine qui se caractérise par la privation continue ou chronique des ressources, de la capacité, des choix, de la sécurité et du pouvoir nécessaires pour pouvoir jouir d'un niveau de vie adéquat et d'autres droits civils, culturels, économiques, politiques et sociaux »[2].

En 2008, Arjun Sengupta, alors expert indépendant en charge de la question des droits humains et de l'extrême pauvreté, a formulé une bien utile définition de travail de l'extrême pauvreté, à savoir : « une combinaison de manque de revenus, de carence de développement humain et d'exclusion sociale »[3]. Cette définition tient compte de son caractère multidimensionnel, en matière de causes, manifestations et conséquences, mais elle reflète également l'indivisibilité, l'interdépendance et l'interrelation de tous les droits humains. Bien qu'elle reconnaisse le manque de revenus comme étant l'une de ses principales caractéristiques, elle établit également que, du point de vue des droits de l'homme, la pauvreté n'est pas circonscrite à la privation économique, mais qu'elle implique également d'importantes carences sociales, culturelles et politiques.[4]

L'influence de Joseph Wresinski et du travail d'ATD Quart Monde transparaît également dans le consensus général selon lequel la pauvreté est une négation de la dignité humaine[5].

Ainsi, le lien empirique entre droits humains et extrême pauvreté est désormais mieux mis en évidence. C'est le secrétaire général des Nations Unies en personne qui a indiqué que « la pauvreté ne se mesure pas uniquement à l'aune de revenus inadaptés. Elle se manifeste à travers les difficultés d'accès à la santé, à l'éducation et d'autres services fondamentaux, et, bien trop souvent, par la négation ou l'abus d'autres droits humains fondamentaux […]. Écoutons et entendons les voix des personnes qui vivent dans la pauvreté. Engageons-nous à respecter et à défendre les droits humains de toutes les personnes et à mettre fin à l'humiliation et à l'exclusion sociale que les personnes qui vivent dans la pauvreté doivent affronter chaque jour, en encourageant leur participation aux efforts mondiaux afin d'en finir avec l'extrême pauvreté une bonne fois pour toutes ».[6]

2. Nations Unies, Conseil économique et social, *Questions de fond concernant la mise en œuvre du pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels : la pauvreté et le pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels*, E/C.12/2001/10 paragraphe 8 (10 mai 2001) disponible sur https://documents-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/G01/420/14/PDF/G0142014.pdf

3. Nations Unies, Assemblée générale, *Promotion et protection de tous les droits de l'homme, civils, politiques, économiques, sociaux et culturels, y compris le droit au développement*, A/HRC/7/15, paragraphe 6 (2 février 2008) disponible sur www.ohchr.org/EN/Issues/Poverty/Pages/AnnualReports.aspx

4. Voir la Déclaration et le programme d'action de Vienne, approuvés par la Conférence mondiale des droits humains le 25 juin 1993 (A/CONF.157/23), en particulier les paragraphes 14 et 25 ; la Déclaration de Copenhague approuvée par le Sommet mondial sur le développement social du 12 mars 1995 ; la Déclaration de Johannesburg approuvée par le Sommet mondial sur le développement durable en 2002 (publication des Nations Unies, numéro de vente : S.03.II.A.I et correction), ch. 1, résolution 1, annexe paragraphes 3, 7, 11 et 21, et la Déclaration et programme d'action de Durban approuvés par la Conférence mondiale contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et l'intolérance qui lui est associée en 2001 (A/CONF.189/12) et correction 1, ch. 1, paragraphe 18.

5. Voir, par exemple la Déclaration et programme d'action de Vienne, article I-25 (A/CONF.157/23), la Déclaration du millénaire des Nations Unies (résolution 55/2), paragraphe 11 ; et diverses résolutions de l'Assemblée générale, par exemple, les résolutions 47/196 et 61/157.

6. « Message du Secrétaire général 2016 ». Jour international pour l'éradication de la pauvreté, 17octobre 2016, www.un.org/en/events/povertyday/messages.shtml

En ce sens, nous pouvons souligner que les droits de l'homme et l'extrême pauvreté sont liés de trois façons au moins :

a) la pauvreté peut être une cause, mais également une conséquence, de la négation de ces droits. En d'autres termes, si les violations des droits de l'homme créent généralement de la pauvreté, c'est bien souvent à l'inverse la pauvreté qui génère leur violation[7] ;

b) la défense de tous les droits humains et les efforts réalisés pour éliminer l'extrême pauvreté se renforcent mutuellement ; leur protection est un facteur décisif pour la réduction de la pauvreté. Toutes les activités destinées à éliminer la pauvreté doivent être fondées sur le respect des droits de l'homme ;

c) leurs règles et principes offrent un cadre utile et nécessaire pour la réduction et/ou l'éradication de la pauvreté. Le cadre fourni par les droits de l'homme impose des obligations juridiques inaliénables (principalement aux États) qui sont autant de lignes directrices à suivre dans les politiques et les interventions réalisées en ce sens.

Nous pourrions avancer que ce lien entre la pauvreté et les droits de l'homme est précisément l'un des grands héritages transmis par Joseph Wresinski. La focalisation sur le respect des droits humains par les instances des Nations Unies, compétentes en la matière, impose aux États membres de respecter un certain nombre de règles dans leurs politiques et initiatives visant à éliminer la pauvreté. Ces obligations renvoient en effet non seulement aux résultats desdites actions, mais également à leur contenu.

Selon ces normes internationales, et eu égard au respect des droits de l'homme, les États signataires doivent protéger et promouvoir les droits des personnes pauvres, et leur donner visibilité et autonomie.

Ces liens entre les droits de l'homme et l'extrême pauvreté ont été consolidés en 2012, à travers les *Principes directeurs extrême pauvreté et droits de l'homme* (A/HRC/21/39).[8] Ces *Principes,* adoptés par le Conseil des droits de l'homme, tracent les premières lignes directrices des obligations pesant sur les États en matière de prise en compte des droits humains dans leurs politiques de lutte contre la pauvreté.

L'histoire et le développement des *Principes directeurs sur l'extrême pauvreté et les droits de l'homme* sont fortement liés au travail de Joseph Wresinski et d'ATD Quart Monde. J'ai personnellement travaillé en étroite collaboration avec ATD Quart Monde pour faire de cette initiative un succès. L'idée d'avoir un document international sur la pauvreté et les

7. Voir, par exemple, les résolutions de l'Assemblée générale 60/209 et 61/157. Ainsi, à l'occasion du Jour des droits humains, en 2006, trente-sept titulaires de mandats de procédures spéciales ont reconnu dans une déclaration publique que la pauvreté était généralement autant la cause que la conséquence de la négation des droits humains, dans le cadre de laquelle les violations des droits civils, culturels, économiques, politiques et sociaux interagissent et se renforcent mutuellement, avec des effets dévastateurs (voir "States Must Address Poverty with Utmost Urgency, says United Nations Independent Experts on the Occasion of Human Rights Day", 8 décembre 2006).

8. Nations Unies, Assemblée générale, Version finale du projet de *Principes directeurs sur l'extrême pauvreté et les droits de l'homme*, présentée par la Rapporteuse spéciale sur l'extrême pauvreté et les droits de l'homme, Magdalena Sepúlveda Carmona, A/HRC/21/39 (18 juillet 2012), disponible sur https://documents-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/G12/154/61/pdf/G1215461.pdf/

droits de l'homme est née sous le regard bienveillant de feue la Commission des Nations Unies sur les droits de l'homme, en 2001 ; cependant, le processus rencontrait des obstacles politiques au sein du nouveau Conseil des droits de l'homme. Pour pouvoir surmonter ces difficultés, le Conseil m'a invitée à faciliter le progrès du projet préliminaire des *Principes directeurs* en 2009. ATD Quart Monde et mon équipe avons ainsi noué une étroite collaboration pour améliorer la version existante et parvenir à l'adoption de ce projet par les membres du Conseil des droits de l'homme et l'Assemblée générale des Nations Unies.

Les défis étaient importants. Nous devions d'une part convaincre les représentants gouvernementaux du besoin fondamental de cet instrument international, alors que nombre d'entre eux doutaient de sa nécessité ; ils arguaient en effet que les personnes vivant dans la pauvreté étaient de fait inclues dans les documents sur les droits humains déjà existants et de portée universelle. Il nous fallait d'autre part obtenir un texte progressiste reflétant les obstacles auxquels sont confrontées ces personnes pauvres, un document propre à guider les États et autres acteurs dans leur lutte pour leur protection et la sauvegarde de leurs droits. Nous souhaitions enfin obtenir le consensus général des États membres, et ce dans un contexte de grande réticence vis-à-vis de l'adoption de nouveaux standards en matière de droits de l'homme.

En travaillant en collaboration, et inspirés par l'œuvre de Joseph Wresinski, nous avons réussi à mettre en avant l'idée que si les droits humains sont applicables directement à toutes les personnes, y compris à celles qui vivent en situation d'extrême pauvreté, les obstacles importants que ces dernières doivent affronter pour jouir de leurs droits - stigmatisation, discrimination, difficultés économiques, structures sociales… -, il était nécessaire d'adopter un instrument international qui puisse éclaircir les implications et les obligations des États par rapport à l'extrême pauvreté. Nous devions prouver que les personnes pauvres voient leurs droits bien plus fréquemment violés que ne le sont ceux des hommes en général ; que leur discrimination est généralisée et largement tolérée, et que la pauvreté est la première cause de vulnérabilité ; que cette discrimination est multiple (origine ethnique, genre, handicap…) et d'autant plus nuisible qu'elle est cumulative. Nous avons donc soutenu l'idée qu'il fallait aux États un document directeur pour la mise en pratique de leur obligation de protéger,

respecter et faire respecter les droits des plus pauvres, afin que ces derniers soient couverts par toute décision et aient voix au chapitre de la vie publique, étant eux aussi membres à part entière et respectés de la société.

Cette collaboration a porté des fruits inespérés en un temps record. Après trois années de travail intense, les *Principes directeurs* ont été approuvés et leur adoption a permis de donner une visibilité et une impulsion politique à la lutte contre l'extrême pauvreté. À travers l'adoption des *Principes*, l'un des piliers de la vision de Joseph Wresinski se voyait consolidé dans un texte international des Nations Unies, et les États acceptaient explicitement que la pauvreté pouvait être cause ou conséquence de violations des droits de l'homme. L'on consacrait ainsi, clairement, les mots inscrits sur la dalle que Wresinski avait fait sceller, voici près de trente ans, dans son pays.

Valoriser la dignité comme une lumière sur les droits de l'homme : un engagement nécessaire

Participants : *William Alonso, Allison Archeaga, Wendy Archeaga, Francisca Arias, Carmen Banegas, Consuelo Banegas, Ana Barahona, Sobeida Barahona, Carlos Bonilla, Noé Cabrera, Ivan Calix, Emérita Carlos, Ana Castro, Ángel Chandia, Lorena Díaz, Marlon García, William Guandique, Indira Lanza, Tereza Martínez, Estela Mejía, Xiomara Mejía, Yaneth Meraz, Dimas Pérez, Rosalbina Pérez, Darwin Quiroz, Edgardo Rodríguez, Alicia Romero, Alex Sánchez*

Texte collectif de l'atelier de lecture Wresinski à Tegucigalpa (Honduras)

Le fléau de la pauvreté a d'importantes répercussions sur la famille, en particulier au sein des groupes les plus vulnérables de tant de communautés du Honduras que sont les enfants, les adolescents et les femmes.

Motivés par ce fléau sans fin, nous, les membres du Mouvement ATD Quart Monde de Tegucigalpa, avons organisé un club de lecture autour de nos propres expériences de vie et de quelques textes de Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde. La plupart d'entre nous avons vécu les épreuves de la pauvreté de manière directe ou indirecte.

Ces moments de réflexion nous ont permis d'approfondir les mots que Joseph Wresinski avait prononcés afin de transmettre sa vision du monde, son enthousiasme et son espoir de changer nos vies avides d'un monde meilleur. Les concepts fondamentaux que nous avons abordés lors de ces échanges sont la dignité, les droits de l'homme et l'engagement.

Voici nos pistes de réflexion et notre engagement :

• « Nous voudrions qu'il y ait de nombreux Joseph dans cette communauté ! Vivre dans la pauvreté ce n'est pas seulement ne rien avoir à manger, la misère c'est quand quelqu'un vous regarde de travers ou avec indifférence. »[1] Notre dignité et nos droits humains sont violés. « La réalité dont parle Joseph Wresinski

1. Xiomara Mejía.

dure depuis toujours comme une chaîne sans fin. Des personnes continuent d'être marginalisées, hommes, femmes et enfants. Il y a des enfants qui ne vont pas à l'école, il y a même des gamins de dix ans qui n'y sont jamais allés parce que c'est trop loin. La pauvreté se voit chez les adultes comme chez les enfants. Comment peuvent-ils apporter le pain quotidien s'il n'y a pas de travail ? Par manque de travail, certaines personnes se lancent dans des petites affaires qui ne mènent à rien de bon à part à la violence et au meurtre. »[2] « Malgré cela beaucoup continuent de lutter contre le système… ils n'ont ni l'électricité ni l'eau potable, leurs droits fondamentaux sont violés, mais ils gardent espoir. »[3]

• À travers ses actions, le Mouvement ATD Quart Monde se rapproche des plus pauvres, nous permettant de vivre aux côtés des personnes qui souffrent de cette difficile vie d'exclusion : connaître cette réalité nous permet de valoriser la dignité de chacun. « La première chose qui m'a frappée, c'est de voir des hommes détruits. J'étais désorientée, j'avais envie de pleurer. Je ne comprenais rien à ce que je voyais dans le quartier de la rivière, je ne l'avais vu qu'à la télévision. »[4]

• « Comment faire face à la violence qui mutile notre jeunesse, nos enfants et les adultes ? Nous sommes tous impuissants face à la violence physique qui continue de détruire de nombreux foyers, surtout dans les quartiers les plus défavorisés,[5] mais nous vivons un engagement à leurs côtés. »

• « Je voyais les enfants venir aux activités du Mouvement, des gamins qui devaient aller vendre des tortillas avant de venir à la bibliothèque ; ces petits sont très courageux et j'ai beaucoup appris avec eux. Les visites aux familles m'ont également touchée, les uns qui vivent sous les ponts, d'autres qui vivent avec tant d'humiliations. Ces personnes font partie de ma vie. On est une famille. »[6] « Oui, c'est cela : on fait partie de la même famille humaine. Le Mouvement cherche à restituer la dignité à celui qui pense ne plus en avoir. Moi, je refuse que l'on m'enlève ma dignité, je vais de l'avant ! »[7]

• Retrouver sa dignité est le point de départ pour que toute personne puisse aller de l'avant en dépassant l'humiliation et en reprenant confiance. « Il y a vingt-cinq ans, Wendy était une enfant et elle aidait ses parents à la maison. Aujourd'hui c'est une militante d'ATD Quart Monde, elle anime les bibliothèques de rue et encourage sa fille à participer à l'animation de la bibliothèque. Toute personne possède une dignité ; cependant,

2. Francisca Arias.
3. Ángel Chandia.
4. Lorena Díaz.
5. Rosa Pérez.
6. Edgardo Rodríguez.
7. Edgardo Rodríguez.

celle des plus pauvres est bafouée et non reconnue. »[8] Il est important de percevoir la dignité comme une lumière sur les droits de l'homme.

• « Les choses ont changé dans beaucoup de domaines, par exemple dans la technologie ; mais en ce qui concerne les droits de l'homme il n'y a pas de changements : ils sont violés depuis des siècles. Je n'aurais donc pas de droits en tant que personne ? Pourquoi la technologie avance alors que la vie des personnes ne change pas ? On naîtrait donc condamnés à vie ? »[9]

• Il faut que nous soyons responsables de nous-mêmes mais aussi du bien-être de toute la communauté et au-delà. « Il est important de formuler sa pensée pour qu'elle continue d'évoluer, pour qu'elle ne soit pas toujours la même ; ce n'est pas parce qu'on naît dans une famille riche que l'on doit rester riche ou parce que l'on naît dans une famille pauvre que l'on doit rester pauvre. Il faut briser littéralement cette idée, effacer cette idée que celui qui naît pauvre reste pauvre et sans espoir. Joseph Wresinski a accompagné des familles parmi les plus pauvres de France et nous a montré qu'il est possible de construire des rêves, et ainsi nous l'avons fait connaître ici au Honduras. »[10]

• « Les pères sont à la tête des familles, mais lorsque ceux qui gouvernent n'agissent pas, cela confirme ce que Joseph Wresinski disait il y a quelques années : la misère englobe un pays et laisse les personnes face à leur destin.[11] En plein XXIe siècle, il ne devrait pas y avoir de classification des catégories sociales : haute, moyenne, pauvre… parce que comme le dit la Déclaration des droits de l'homme, nous sommes tous des êtres humains. »[12] Il faut que les États et la société prennent leur responsabilité pour en finir avec cette brèche abyssale entre la misère et l'opulence, et pour en finir avec le viol de nos droits. « Nous devons nous battre pour nos idéaux, pour une société plus juste, pour le droit à l'éducation, au travail et à ne pas être montré du doigt parce que l'on vit dans un quartier marginal. »[13]

• « Il existe tellement d'institutions de lutte contre la misère, qui se réunissent ou organisent des conférences dans des grands hôtels, mais les plus pauvres ne sont jamais là pour donner leur opinion et leur façon de penser. Les familles les plus pauvres nous demandent que leurs droits soient respectés, mais regardons ce qu'il en est, par exemple dans le quartier de la rivière où les familles sont obligées de se relier à l'électricité et à l'eau potable de manière illégale… leurs droits humains sont donc violés. »[14]

8. Dimas Pérez.
9. William Guandique.
10. Ángel Chandia.
11. Marlon García.
12. Ángel Chandia.
13. Ángel Chandia.
14. Carlos Bonilla.

• Les plus appauvris sont exclus des droits fondamentaux et le pire est qu'on les tient pour responsables. Les plus pauvres devraient participer aux réunions de ces institutions pour sensibiliser ceux qui prennent les décisions sur l'accès aux droits de l'homme, et favoriser un engagement qui parte des acteurs de la pauvreté et atteigne ceux qui créent les politiques mondiales.

• « Car ce sont, dans notre expérience, en tout premier lieu, les plus pauvres eux-mêmes qui forment, les uns pour les autres, un dernier rempart, en refusant de voir sombrer l'autre dans le désespoir. »[15] Ces mots de Joseph Wresinski donnent de la force aux familles qui vivent dans la pauvreté, ils rassurent les mères et les pères pour qu'ils puissent se battre et affronter leur vie avec plus d'espoir. On se dit : « Si nous ne faisons rien pour notre entourage, personne d'autre ne le fera,[16] il y a différentes façons d'être utile, d'aider. Nous pouvons faire quelque chose depuis notre pauvreté… il faut juste faire les choses bien et avec notre cœur.[17] Ce qu'on a fait pour moi, je peux l'offrir aux autres. »[18]

• « L'important, c'est de donner du temps de qualité, ce n'est pas de donner une chose matérielle aux personnes mais de les écouter » [19], c'est de contribuer au développement et à l'avancée personnelle de chacun. « Pour cela, Joseph Wresinski a pensé au savoir, à sortir les personnes de l'ignorance afin qu'elles puissent se défendre, qu'elles puissent apporter la joie et pas seulement au niveau économique, qu'elles diffusent le message "se rassembler et parler" car c'est comme ça que l'on sort de la situation dans laquelle on se trouve. »[20] Les vraies réussites des sociétés naissent du travail commun. Joseph Wresinski « recherchait chaque individu, toute personne quelle que soit son origine, pour que l'on s'unisse afin de partager avec les plus pauvres.[21] À ATD Quart Monde, on forme tous quelque chose d'important, personne n'est plus important que les autres, chacun a ses propres capacités. »[22]

• « Nous pouvons faire la différence, c'est pour cela que nous sommes là. »[23] Nous devons tous nous impliquer depuis l'endroit où nous nous trouvons, afin de nous battre chaque jour pour le changement. Valoriser la dignité de chacun, c'est reconnaître les droits de l'homme, et c'est un engagement nécessaire pour atteindre un monde plus juste et solidaire.

15. Wresinski, Joseph. *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme*. Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme, Paris, 1989, pp. 221-237, www.joseph-wresinski.org/wp-content/uploads/sites/2/2016/07/Les_plus_pauvres_revelateurs_de_l_indivisibilite_des_droits_de_l_homme_1989.pdf.

16. Wendy Archeaga.

17. Indira Herrera.

18. Wendy Archeaga.

19. Sobeida Barahona.

20. Teresa Martínez.

21. Carlos Bonilla.

22. Wendy Archeaga.

23. Yaneth Meraz.

La culture, moteur du développement : la pensée du père Joseph Wresinski, une solution pour l'Amérique centrale dans le combat contre la grande pauvreté

Écrivain, avocat et notaire, responsable culturel et membre allié d'ATD Quart Monde au Guatemala. Vice-ministre de la Culture du Guatemala (2016-2018).

Max Araujo
(San Raymundo, 1950)

L'Amérique centrale est une portion de territoire qui sert de pont entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Elle compte sept états : le Guatemala, le Belize, le Honduras, le Salvador, le Nicaragua, le Costa Rica et Panama, pour une population totale d'environ quarante-cinq millions d'habitants. On y parle environ trente langues différentes, dont vingt-deux d'origine maya au Guatemala, le kuna au Panama, le miskito au Nicaragua, le garifuna dans une partie du Belize, au Guatemala et au Honduras, l'anglais au Belize et l'espagnol, la langue commune et officielle dans tous les pays, à l'exception du Belize. C'est une région semi-tropicale soumise à différents climats, bordée de deux océans, et qui est riche de nombreux volcans et massifs montagneux et d'une flore et d'une faune abondantes.

Lorsque les conquistadors espagnols sont arrivés au XVIe siècle, la grande civilisation maya occupait une large partie du territoire ; quoiqu'ayant alors été soumise militairement et idéologiquement, elle conserve encore de nos jours de nombreux éléments de son identité d'origine. Les habitants y sont majoritairement métis, la population noire étant minoritaire. Depuis leur indépendance politique, ces États sont gouvernés selon un modèle néo-colonial qui est cependant démocratique et régi par des élections libres. Mais le système politique et social y est monoculturel et imprégné de racisme et d'exclusion. Au cours des trente dernières années du siècle dernier, des pays comme le Guatemala, le Salvador, le Nicaragua ont souffert de conflits armés, mais aujourd'hui des processus de paix sont à l'œuvre.

À l'exception du Costa Rica, les États d'Amérique centrale ont un développement humain aussi bas que la violation des droits de l'homme y est élevée. Mais les structures socio-économiques dominantes, inéquitables, s'y maintiennent malheureusement en l'état. C'est pourquoi, selon de nombreux experts en politique, le sang versé au cours des nombreux conflits armés qui ont émaillé la seconde moitié du XXe siècle l'a été en vain. Cependant, les accords de paix signés entre 1991 et 1996 ont induit des changements, relatifs notamment à l'identité et aux droits des populations indigènes.

Nombreuses sont les définitions du concept de culture : la plus élémentaire la définit comme l'ensemble des actions réalisées par l'humain, tandis que de plus sophistiquées y voient l'accumulation de connaissances à travers l'éducation théorique, ou encore la manière de se comporter selon les usages sociaux de chaque communauté.

Mais arrêtons-nous sur celle de la Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle (2001), qui est heureusement la plus répandue aujourd'hui : « La culture doit être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs spirituels et matériels, intellectuels et affectifs qui caractérisent une société ou un groupe social et qu'elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les façons de vivre ensemble, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances.[1] » Cette définition est valable pour l'Amérique centrale et en particulier pour le Guatemala, où nous nous identifions en tant que société multiculturelle, multiethnique et multilingue.

Afin de compléter cette définition, j'en ajoute une autre que nous avons reçue de la Convention pour le patrimoine culturel immatériel (UNESCO, 2003) : « On entend par *patrimoine culturel immatériel* les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire – ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés – que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. Ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine. »[2]

1. Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle (2001).

2. Convention pour le patrimoine culturel immatériel (UNESCO, 2003).

Bien avant que l'UNESCO ne décide d'inciter ses États membres à adopter des politiques culturelles pour le développement (Stockholm, 2008), et que la Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles ne soit approuvée (UNESCO, 1992) – base de la mise en place de conventions et création de politiques et de lois protectrices et divulgatrices du patrimoine culturel –, Joseph Wresinski avait affirmé au moment de la naissance du mouvement ATD Quart Monde à Noisy-le-Grand, en France, la valeur de la culture comme moteur du développement, solution pour le combat contre la grande pauvreté et outil pour l'inclusion sociale. Il argumentera ainsi lors d'une conférence qu'il donnera plus tard, *le Partage culturel qui libère* :

« Entre la situation de dépendance d'un assistanat et celle d'une maîtrise des droits de l'homme, la culture doit faire la différence. Elle a un rôle clé pour aider à transformer une société de l'assistanat en société des droits fondamentaux pour tous. Pour atteindre ce but, une double démarche est proposée aux Français qui participent à l'héritage culturel du pays. Il s'agit tout d'abord de reconnaître la part de culture dont vivent les familles qui, en raison de leur trop grande pauvreté, sont exclues de la vie de la nation. Il s'agit de vouloir connaître les attentes d'un changement que cette culture porte en elle. Car vouloir que des hommes sortent de l'exclusion avant de leur offrir les moyens d'une culture libératrice est un non-sens. Ce serait demander à une population de prendre en main ses lendemains, en lui interdisant son passé et son présent. »[3]

En Amérique centrale cohabitent trois grands groupes de population : les indigènes, descendants des cultures qui vivaient dans la région à l'arrivée des conquistadors et colons espagnols au XVIe siècle ; la population noire, issue des traites négrières passées ; et les métis, qui disent descendre des Européens arrivés sur le continent depuis le XVIe siècle, mais qui sont en fait issus de mélanges des différents peuples. Ces groupes ont des traits culturels propres, mais également communs.

Au Guatemala, près de la moitié de la population est indigène et se dit maya. Mais elle a malheureusement été marginalisée, presque exclue du développement – et racisme et exclusion perdurent encore aujourd'hui. Fort heureusement, un mouvement de revendication sociale, économique et politique s'est fait jour ces dernières années : soutenu par les métis progressistes, il est porteur de changements bénéfiques. Paradoxalement, c'est cette population qui, avec ses expressions culturelles, attire les touristes et représente le mieux le Guatemala. Les vestiges préhispaniques

3. Joseph Wresinski. *Culture et pauvreté*, soirée-débat au centre Georges Pompidou à Paris, le 16 mars 1987.

de l'art et de la culture maya illuminent des milliers de sites archéologiques, particulièrement dans les villes de Tikal, Yaxha, Ixmche, Mixco Viejo ; sans oublier la poterie et tant d'objets. Ainsi, aujourd'hui, on parle d'une culture maya vivante et attractive. Cette population est connue pour la grande richesse de ses textiles, et il est important que nous, les Guatémaltèques, soyons fiers de ces expressions culturelles, bien que le groupe métis *ladino* pratique toujours l'exclusion et le racisme, au Guatemala comme dans d'autres pays de la région.

Pour nous qui nous identifions comme non-indigènes, le monde des Mayas reste cependant inconnu. Les métis guatémaltèques ont accueilli avec la même surprise que les étrangers la parution du livre *Moi, Rigoberta Menchú* sur la lauréate du Prix Nobel de la paix. Dans son livre et pour la première fois, on en apprend davantage sur la vie intime de ces peuples et de ces cultures qui ont cohabité avec la culture dominante, qui exerce le pouvoir social, économique et politique ; on y découvre également qu'ils vivaient avec beaucoup de dignité. Mais qu'arrive-t-il à ceux qui s'installent dans la ville de Guatemala et dans d'autres centres urbains ? Chacun sait que la plupart d'entre eux vivent dans les quartiers les plus pauvres, ne parlent pas bien espagnol, et ignorent comment se comporter en ville : la violence qui règne dans notre pays et la marginalisation les condamnent à être considérés comme ni rien ni personne. Ainsi, dépossédés de leur cohésion sociale et de leurs éléments identitaires, ils souffrent de grande pauvreté et, même dans les quartiers les plus pauvres, de discrimination raciale.

Au Guatemala, les indigènes vivent pratiquement tous dans la pauvreté. Nombreux sont les métis dans le même dénuement, principalement en périphérie des villes.

Qu'arrive-t-il aux personnes qui vivent dans la grande pauvreté ? Aux personnes du Quart Monde ? Aux personnes avec qui le mouvement ATD Quart Monde travaille ? Joseph Wresinski enrichit considérablement le débat sur la culture et la pauvreté avec ses observations et son approche :

« De fait, en tout temps, les hommes se sont forgé des modes de pensée et de vie communs, dès lors qu'ils partageaient un territoire, une histoire, une situation immédiate commune. Les hommes et les femmes qui séjournent dans les zones de grande pauvreté ne sont pas, en cela, d'une autre espèce que leurs concitoyens. Ils ne sont pas imperméables aux convictions et croyances, aux savoirs et aux événements du monde qui les environne.

Certes, ils ne reçoivent de lui qu'une part tronquée de culture, et pire encore, ils n'obtiennent pas les moyens de la rendre cohérente, constructive, libératrice. Cependant, ignorer, ou même nier qu'il existe une part de culture dans nos immeubles, dans nos quartiers et cités les plus défavorisés, serait une erreur sur l'homme même […] »

ATD Quart Monde, depuis trente ans, affirme le droit de la population la plus pauvre à valoriser son identité pour pouvoir prendre en main son destin. Ce droit requiert les moyens de l'expression culturelle collective, les moyens de la vie associative. Ce droit nécessite aussi ce que le CES, dans son rapport *Grande pauvreté et précarité économique et sociale,* a appelé un accompagnement qui soit avant tout culturel. Cet accompagnement suppose l'investissement d'hommes et de femmes désireux d'épouser la réalité sociale et culturelle d'une population et de s'engager avec elle.

Développer une culture à partir d'une autre, nous en sommes tous d'accord, est une affaire de réciprocité. Les familles nous prendront au sérieux, si nous-mêmes les prenons d'abord au sérieux. C'est ce qu'a voulu faire le Mouvement en créant ses pivots culturels, ses bibliothèques de rue, ses universités populaires dans les zones de grande pauvreté. Ceux-ci témoignent de l'attente des populations les plus pauvres, de leur soif d'apprendre et de partager. Ils témoignent aussi de tout ce que ces populations peuvent nous apporter elles-mêmes pour leur libération. En effet, ces programmes révèlent l'investissement dont sont capables les plus pauvres. Je pourrais témoigner longuement, et d'autres ici peuvent le faire comme moi, du sens inné, chez les enfants les plus pauvres, de l'expression, par la couleur et le dessin, des réalités de leur vie ; de la sûreté de jugement, de la clairvoyance des jeunes, de l'authenticité de leur expression théâtrale, que ce soit dans les caves, les greniers, les entrées de nos HLM, dans les taudis à East New York, ou dans les taudis des capitales du Tiers Monde.

Nous pourrions débattre de la valeur artistique de ces créations et, à juste titre, défendre cette valeur artistique en tant que telle. Pour ma part, je voudrais surtout témoigner de la force du message qui permet de telles expressions. Aucun animateur, aucun volontaire du Mouvement ATD Quart Monde, personne n'aurait pu susciter une telle créativité, si la liberté n'était pas préalablement inscrite au cœur de ces populations, si leur création n'était pas déjà un cri de libération lancé comme défi au désespoir.

La misère détruit l'homme mais elle lui apprend aussi qu'il a l'obligation de la détruire. La misère nous rappelle, à nous aussi, qu'il est de notre devoir de nous joindre à cette aventure, au nom des droits de l'homme. Car bâtir avec les plus pauvres la liberté est une aventure. Et libérer les intelligences, l'imagination et la créativité des familles dont nous avons tronqué la culture est aussi un combat pour les droits de l'homme.

« Sans nous, rien ne sera possible. La libération des familles est entre leurs mains et les nôtres, dans la mesure où ces mains se joignent. Ce combat est déjà engagé ; les victoires pour les droits de l'homme de demain se gagnent dès aujourd'hui. »[4]

La culture est aujourd'hui considérée comme un moteur de développement intégral pour ses valeurs intrinsèques d'identité, de cohésion sociale, d'estime de soi individuelle et collective, ainsi que pour le sentiment d'appartenance et de fierté ; mais aussi pour les mouvements économiques qu'elle engendre. Il est incontestable que, comme l'affirme la Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle, « le patrimoine, sous toutes ses formes, doit être préservé, mis en valeur et transmis aux générations futures en tant que témoignage de l'expérience et des aspirations humaines, afin de nourrir la créativité dans toute sa diversité et d'inspirer un véritable dialogue entre les cultures. »

C'est pour cette raison que le travail pour le maintien des expressions culturelles, en les respectant et en les promulguant, doit continuer, car ce sont des actions fondamentales du Mouvement ATD Quart Monde, du travail et de la spiritualité de ses volontaires permanents, un travail et une spiritualité qui doivent aussi caractériser ses alliés et amis. ATD Quart Monde peut et doit continuer à établir et à promouvoir des actions qui contribuent à la restitution de la dignité des personnes et au combat contre la grande pauvreté. De la même manière, dans les quartiers pauvres du Guatemala, avec tous ses habitants – indigènes ou non – les efforts doivent se poursuivre pour que les expressions artistiques soient accessibles aux plus méprisés, pour, comme le dit le *Popol Vuh*, Livre sacré des Mayas K'iche', « qu'ils se lèvent tous, qu'on les appelle tous, qu'il n'y ait pas un groupe ni deux groupes qui restent derrière les autres ».

4. *Ibid.*

Les écrits de Joseph Wresinski vus de l'Amérique latine

Jorge Cela, S.J.
(La Havane, 1941)

Ex-professeur de l'Université autonome de Santo Domingo et de l'Institut philosophique Pedro Francisco Bonó (Cuba). A dirigé l'ONG Ciudad alternativa (ville alternative), le Centre d'études sociales Padre Juan Montalvo SJ., et la revue Études sociales. Président de la Conférence provinciale des Jésuites d'Amérique latine depuis 2011.

1. Imaginés

Lorsque l'on évoque les populations vivant dans l'extrême pauvreté, je me remémore souvent une femme de Saint Domingue, en République dominicaine, qui m'avait dit en parlant de la situation de son quartier : « Parce que nous, les imaginés, personne ne nous écoute. »

Elle voulait dire *marginalisés*. Un mot trop technique que, ne sachant ni lire ni écrire, elle ne maîtrisait pas. Mais cette expression m'éclaira sur la réalité de leur situation : ils étaient les *imaginés*, inexistants et ne comptant pas pour la ville, mais présents seulement dans l'imaginaire collectif. Cela se rapprochait de la façon qu'avait Joseph Wresinski d'appréhender les choses : les très pauvres, quoiqu'étant des êtres humains, sont privés des droits fondamentaux. « Le pire des malheurs est de vous savoir comptés pour nul, au point où même vos souffrances sont ignorées. »[1]

Joseph Wresinski écrivait : « Partout, nous semblons retrouver le même mépris, le même rejet des plus pauvres, à qui paraît être niée leur condition d'homme, puisqu'aussi bien il n'est jamais question d'eux dans nos discours sur la société, sur la démocratie, sur la justice, la paix ou le développement. »[2]

C'est pourquoi lorsque l'on pense aux grandes foules de marginalisés urbains d'Amérique latine, on ne peut ignorer ce que nous décrit Wresinski : « La privation des droits fondamentaux dont elles sont victimes accule des familles entières à vivre désormais dépourvues de toute communication normale avec les autres hommes, isolées à la périphérie des villes ou dans leurs zones les moins habitables. Elles forment, en effet, les groupes

1. Joseph Wresinski. *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme* : contribution du père Joseph Wresinski à la réflexion fondamentale de la Commission nationale consultative des droits de l'homme, publiée dans *Commission nationale consultative des droits de l'homme*, Paris - La Documentation Française, 1989, p. 43.

2. Joseph Wresinski. *Peuple du Quart Monde, un appel urgent à repenser les droits de l'homme :* introduction faite au premier Cercle de pensée « Quart Monde et société » tenu à Pierrelaye, le 18 octobre 1980, rassemblant une quarantaine de juristes, philosophes, alliés et volontaires.

paupérisés des cités de transit de la région parisienne, des quartiers insalubres de Bruxelles ou de Londres, des maisons taudis, des cités délabrées de Hambourg, des immeubles les plus vétustes du Lower East Side de Manhattan à New York, de tant de « ghettos » dans les villes américaines et, d'une manière générale, des quartiers délaissés par les plus fortunés parce que les immeubles y sont détériorés et inhabitables à leur goût. »[3]

Nous pourrions dire la *même* chose des peuples indigènes non reconnus et des migrants sans papiers. Une image me vient, dépeinte avec une grande profondeur par Manuel Scorza dans l'*Histoire de Garabombo l'Invisible* : ce sont les *invisibilisés*. « Le Quart Monde, peuple privé de droits, donc de statut et d'identité, peuple humilié que nous ne rencontrons plus sur nos chemins, qui n'entre plus dans nos préoccupations et nos projets, nous interpelle. Il nous demande un nouveau regard sur la société. Il nous demande surtout que nous lui accordions une place de droit dans les structures humaines et donc que nous nous engagions avec lui pour bâtir une société autre, réellement juste et égalitaire. »[4] Wresinski en arrive à dire : « Le plus grand malheur de la pauvreté extrême est d'être comme un mort-vivant tout au long de son existence. »[5]

2. Les droits humains se découvrent aux frontières

Wresinski nous apporte un regard fondamental pour parler des droits humains. Il se situe du côté des vaincus, de ceux que l'on a dépouillés de leurs droits. Un regard similaire à celui qu'eurent les dominicains du Nouveau Monde face aux tribus indigènes (Frère Antonio de Montesinos et Bartolomé de las Casas), et qui conduisit l'ordre religieux à prendre leur défense au sein de l'université de Salamanque.

Les Noirs enlevés d'Afrique pour devenir esclaves n'eurent pas autant de chance, eux qui eurent des défenseurs en pratique exceptionnels, tel Pedro Claver, mais moins en théorie, comme le jésuite Alonso de Sandoval, les capucins Francisco José de Jaca et Épiphane de Moirans, ou encore le franciscain Bartolomé de Albornoz. Les répercussions pour leur défense furent beaucoup plus faibles.[6]

Au XXe siècle, Wresinski aborde l'idée des droits humains au sujet de l'extrême pauvreté des villes, qui intéresse de façon croissante. La question de la portée de leur universalité trouve sa réponse à travers l'histoire, en incluant pareillement les

3. Joseph Wresinski (1973). *Les droits du Quart Monde*, intervention faite au colloque organisé à l'occasion du 25e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, par l'Association pour le développement du droit mondial, avec la collaboration de l'ONU et de l'UNESCO, au Centre de droit comparé à Paris, les 30 novembre et 1er décembre 1973.

4. Joseph Wresinski (1973). *Les droits du Quart Monde*.

5. WRESINSKI, Joseph. *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme*, 1989, p. 43

6. NAVARRETE, María Cristina. *Consideraciones en torno a la esclavitud de los etíopes y la operatividad de la ley, Siglos XVI y XVII*. Historia y Espacio, vol. 27, 2006, pp. 7-42.

peuples indigènes, les Noirs, les femmes, les enfants et les marginalisés urbains.

C'est en se situant de l'autre côté de la frontière, au côté des victimes de l'histoire, que l'on découvre explicitement leur pleine humanité, leur condition de sujets de droits. C'est sans aucun doute un regard qui porte au-delà de la rationalité, qui se situe dans la proximité affective et le positionnement politique du point de vue de l'opprimé, à partir duquel s'éclaire la compréhension de ce qu'englobe l'universalité des droits humains.

Wresinski nous apprend à regarder, à comprendre, depuis l'autre côté de la frontière. Lui-même reconnaît que c'est un regard inhabituel : « De fait, que les droits de l'homme soient abordés par le biais des libertés civiles et politiques, par celui de thèmes spécifiques (tel le racisme) ou par celui de catégories de population (travailleurs migrants, populations autochtones…), l'expérience des plus pauvres est rarement prise en compte. S'il est souvent question des populations pauvres, les minorités en état de misère extrême semblent généralement échapper au regard. »[7]

Mais la proximité l'aide à découvrir que l'extrême pauvreté est une violation des droits de la personne :

« Quand les précarités deviennent excessives et persistantes, elles finissent par s'enchaîner et empêcher durablement les intéressés d'exercer les responsabilités et les droits normalement attribués dans leur société. »[8]

Et il perçoit cette condition d'extrême pauvreté comme la cause et le produit, en même temps, de la violation des droits fondamentaux « L'extrême pauvreté et l'exclusion sociale constituent une violation de la dignité humaine » et « la pauvreté est la cause et le produit des violations des droits humains, pour cela et par son extension il est probable qu'elle soit le plus grave des problèmes de droits humains en Amérique. »[9]

Parce que la misère convertit les sujets en objets de la politique populiste et de la charité mal comprise : « Dans ces conditions, la couche de population la plus pauvre peut être *objet*, mais jamais *sujet* de décisions politiques. Et la démocratie qui la traite en objet, sans avoir conscience de sa véritable identité, ne produira en aucun cas les législations économiques et sociales, les législations de l'habitat et de l'environnement, de l'emploi, de la santé et de l'école, aptes à mettre en œuvre les droits de l'enfant et les droits de l'homme, au pied de l'échelle sociale. »[10]

Les régimes populistes abordent le problème de l'extrême pauvreté non pas comme un thème de droits humains, mais par

7. Joseph Wresinski (1987). *La grande pauvreté, défi posé aux droits de l'homme en notre temps.* Communication écrite présentée à l'occasion de la 43e session de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, en février-mars 1987, à Genève.

8. Joseph Wresinski (1987). *La grande pauvreté, défi posé aux droits de l'homme en notre temps.*

9. CÚELLAR, R., IMENDIA, C., MOLESTINA, M. *Los derechos humanos desde la dimensión de la pobreza : Una ruta por construir en el sistema interamericano* (pp. 13-14). San José : Instituto Interamericano de Derechos Humanos, 2007. Traduction non officielle.

10. Joseph Wresinski (1980). *Les plus pauvres dans la ville : incitation séculaire au combat pour les droits de l'homme*, Intervention faite à la conférence *Les Pauvres dans la ville*, organisée par l'UNESCO, au Palais de l'UNESCO à Paris, du 8 au 11 décembre 1980.

le biais de l'assistanat et de la charité. Cette distinction a son importance : en effet, un droit doit être réclamé et ne nécessite ni paiement, ni remerciement pour son octroi ; tandis que la charité dépend de la générosité de celui qui l'offre, et mérite en cela remerciement et réciprocité. Ainsi, les mesures d'assistanat sont utilisées à des fins politiques : « Ce peuple, dont la pauvreté se trouve être le prétexte de toutes sortes d'idéologies et projets de transformation, sans jamais en être le bénéficiaire, nous le disions tout à l'heure, est le prototype des peuples opprimés. La lutte pour la reconnaissance effective de ses droits manifesterait la volonté des tenants du droit de n'exclure personne et de créer une société où toutes les minorités, quelles qu'elles soient et quelle que soit leur condition sociale, seraient entendues et auraient part à son élaboration et à sa créativité. La misère a été créée par l'homme ; l'homme peut la détruire. »[11]

Cette critique faite aux politiques sociales d'assistanat mises en place par les régimes populistes vaut aussi pour l'*assistancialisme* de certaines pratiques chrétiennes : « Faut-il simplement conclure que la misère tue l'amour humain ? Et que l'amour transfiguré que nous appelons la charité ne peut pas exister en Quart Monde ? »[12]

Wresinski se place de nouveau dans une proximité effective et affective avec les sujets en situation de pauvreté, car « les plus pauvres savent d'expérience que même les droits de l'homme ne valent que pour les hommes que l'on reconnaît comme tels ; qu'ils ne valent pas pour des hommes qui sont suspectés d'être des sous-hommes, des inférieurs, des déchets. Eux savent que le dernier rempart de l'homme, ce ne sont pas des droits inscrits dans des déclarations et des constitutions. Eux savent que le dernier rempart de l'homme est la miséricorde, l'amour, la justice et la paix fondées dans l'amour ».[13]

Ceux qui se trouvent de l'autre côté de la frontière de la misère sont exclus de leurs droits par leur propre incapacité à répondre aux attentes de la société qui les rejette ; ce que l'on ne peut saisir qu'en se plaçant de cet autre côté de la frontière pour appréhender les choses… « Comme sont jugées indésirables dans nos cités des familles qui n'ont pas pu apprendre à vivre dans un logement moderne ; des familles qui n'ont jamais de quoi payer leur loyer. Comme sont jugées intouchables ces mères de famille que la grande pauvreté a poussées à se prostituer dans le port d'une grande ville européenne pour pouvoir nourrir leurs enfants. »[14]

Comme l'écrit Jean Tonglet : « Pour prendre la mesure de la gravité de cette absence des plus pauvres dans l'histoire et du

11. Joseph Wresinski (1973). *Les droits du Quart Monde*. Intervention faite au colloque organisé à l'occasion du 25e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, par l'Association pour le développement du droit mondial, avec la collaboration de l'ONU et de l'UNESCO, au Centre de droit comparé à Paris, les 30 novembre et 1er décembre 1973

12. Joseph Wresinski (2005) *La charité en Quart Monde, un projet à bâtir*. Extrait du livre *Les Pauvres, rencontre du vrai Dieu*, Éditions du Cerf, 1986, réédition 2005, p. 43 à 59

13. Joseph Wresinski (1984). *Quart Monde et non-violence :* conférence prononcée le 31 août 1984, lors de la 10e session Théologie et non-violence, organisée par les Communautés de l'Arche de Lanza del Vasto, à l'abbaye de Bonnecombe, (Rodez, France)

14. Joseph Wresinski (1987). *Grande pauvreté : droits de Dieu et droits de l'homme* : conférence faite à l'invitation de l'évêque d'Anvers en Belgique, à l'occasion du 25e anniversaire du diocèse, dans le cadre d'une journée « Église et Quart Monde », le 29 novembre 1987.

silence dans lequel ils sont enfermés, il faut comprendre que leur absence ou leur présence uniquement dans les rubriques quasi criminelles, créent en elles-mêmes, au cœur de nos sociétés, une mémoire négative des plus pauvres, ne les reconnaissant dans le meilleur des cas que comme des êtres de besoin et de manque, des êtres à aider. Et donc ne les reconnaissant jamais dans leur contribution potentielle à l'humanité, à l'intelligence de ce qu'est l'humanité, à la construction d'une société. On n'attend rien d'eux, puisqu'en réalité on n'entend rien d'eux, si ce n'est des stéréotypes. Comment ne pas penser ici à ce qu'écrivait Charles Booth, sociologue anglais de la fin du XIXe siècle : "Les riches ont tiré un rideau sur la pauvreté, et sur ce rideau, ils ont peint des monstres". »[15]

Nous saisissons les choses différemment selon le lieu où nous nous plaçons pour les observer : de l'intérieur, du lieu affectif, pour observer avec tendresse, sans préjugés, ou bien du lieu politique, pour observer depuis le compromis, depuis la prise de position : « Il semble bien qu'en ce moment précis de notre histoire, les plus pauvres nous proposent un progrès substantiel de compréhension et de réalisation des droits inaliénables. Ils nous appellent à un effort soutenu d'atteindre des populations qui sont obligées de consacrer toutes leurs énergies à survivre dans la dignité au jour le jour, puisque même le droit à la survie dans des conditions honorables n'est pas assuré. Et cet effort nous conduira nécessairement à étudier plus à fond l'interdépendance des droits mais aussi les obstacles qui se dressent à les rendre, chacun, effectivement inaliénables, donc inconditionnels. Comment se fait-il, en effet, que des droits en principe reconnus à l'homme, parce qu'il est un homme, deviennent en réalité des droits qu'il ne peut exercer qu'à condition de disposer d'un minimum de moyens ? Dans ces circonstances, comment veiller à ce que tous disposent des moyens voulus ? »[16]

3. Les droits humains naissent de la personne

Cette sensibilité de Joseph Wresinski repose sur sa vision de la personne humaine, qui est selon lui un absolu non négociable par-delà le relativisme de certains points de vue. Et ce, non du point de vue de l'abstraction de la nature humaine, mais de celui de la personne concrète, qui, pour lui, est affaiblie par l'extrême pauvreté : « La société contemporaine […] ne valorise généralement pas l'homme pour l'homme, mais le soupèse pour ses biens accessoires : beauté, intelligence, valeur professionnelle…

15. TONGLET, Jean. *¿Tienen historia los pobres?, ¿por qué recordar? (Trad. de l'original en français)*. Dans *Foro internacional UNESCO Memoria e Historia*. Barcelona: Granica, 1998, pp. 51-55.

16. Joseph Wresinski (1987) *La grande pauvreté, défi pose aux droits de l'homme en notre temps.* Communication écrite présentée à l'occasion de la 43e session de la Commission des droits de l'homme des Nations unies, en février-mars 1987, à Genève.

Le pauvre, de ce fait, représente un élément négatif : non seulement il n'apporte rien mais il fait tache. Son habitat est considéré comme une honte pour la nation, son enfant au faible éveil intellectuel gêne à l'école tout comme lui-même, dépourvu de valeur professionnelle, gêne dans le processus du travail. »[17] La personne qui n'a pas d'autre valeur qu'elle-même nous révèle la valeur absolue de l'être humain.

En cheminant aux côtés des pauvres, il a ainsi découvert combien « la vie, c'est de n'avoir jamais à mendier, c'est d'être respecté, salué avec honneur. Quand ma patronne m'injurie, je ne dis rien, je pense en moi que la main qui donne est toujours au-dessus de la main qui reçoit. Pour mes enfants, je me tais. Mais ma patronne n'est pas Dieu. Dieu sait qui je suis ».[18]

Il les a entendus dire : «"Nous, on ne demande pas des droits, on ne demande qu'à travailler !" Cet homme n'exige pas du travail comme un droit pour gagner sa vie, mais comme le droit d'être quelqu'un. »[19]

L'absolu est, ainsi, la personne, et le relatif est le contexte qui définit les droits concrets. Cette valeur absolue de la personne, avec sa dignité irréductible, se révèle pour lui avec plus de force quand tous les autres attributs accidentels (ce qu'elle a, ce qu'elle sait, ce qu'elle peut, ce qu'elle montre) ont disparu : « Plus l'homme est pauvre, plus sa case est basse, sa cahute fragile, sa soupente exiguë et humide, son taudis délabré, sa cabane située dans les recoins les plus infestés de vermine d'un bidonville, le plus loin d'une eau même stagnante et polluée. Et plus il faut se courber pour y entrer, se serrer les uns sur les autres dans un surpeuplement qui entame toute harmonie de vie. Car la précarité de l'habitat engendre l'insécurité des relations, de l'amitié entre voisins, de l'amour entre époux, entre parents et enfants. Naissent alors le désordre et la violence. Ainsi, les familles, par leur misère, deviennent peu à peu des indésirables, source de répugnance et de peur pour leur environnement. On les pourchassera, si ce n'est elles-mêmes qui prennent la fuite, et on ne leur accordera plus aucun titre d'occupation, si précaire, si provisoire soit-il. »[20]

Et il continue : « Sur cette leçon, nous insisterons avec force. Car la question la plus souvent posée aujourd'hui, n'est-elle pas de savoir si les exclus qui se présentent à nous défigurés et méconnaissables, sont encore capables d'assumer leurs droits ? »[21]

En écho résonne alors la célèbre phrase d'Antonio de Montesinos sur les peuples indigènes : « Ne sont-ils pas des

17. Joseph Wresinski (1965). *La science, parente pauvre de la charité :* Préface au livre de Jean Labbens, La Condition sous-prolétarienne. L'Héritage du passé, Éditions Science et service, Paris, 1965.

18. Joseph Wresinski (1992-ep ; 1989-fr). *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme*, p. 45.

19. Joseph Wresinski 1987). *Grande pauvreté : droits de Dieu et droits de l'homme* : Conférence faite à l'invitation de l'évêque d'Anvers en Belgique, à l'occasion du 25e anniversaire du diocèse, dans le cadre d'une journée « Église et Quart Monde », le 29 novembre 1987.

20. Joseph Wresinski (1989-f). *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme,* p. 42.

21. Joseph Wresinski (1980). *Les plus pauvres dans la ville : incitation séculaire au combat pour les droits de l'homme*, Intervention faite à la conférence « Les Pauvres dans la ville », organisée par l'UNESCO, au Palais de l'UNESCO à Paris, du 8 au 11 décembre 1980.

hommes ? »[22]. Joseph Wresinski nous répète la phrase qu'il a entendue d'un pauvre : « Sommes-nous donc des chiens, pour avoir à vivre ainsi ? »[23]

Et de conclure : « Pour celui qui croit à l'homme, l'homme le plus pauvre a un droit absolu à l'engagement des autres à son service. »[24]

Parce que la pauvreté est exclusion des droits humains, elle devient un appel à ce que les autres s'engagent pour restaurer ces droits, c'est-à-dire pour éliminer les conditions de pauvreté qui lui font obstacle. Et il se demande : « N'est-ce pas d'avoir oublié que tout homme est un homme qui a pu nous conduire à laisser une partie de l'humanité sans moyens de manifester sa dignité, sa capacité de penser, son utilité ? »[25]

Cet engagement naît de notre co-responsabilité dans les droits de toutes et tous, qui vient de la condition partagée de personne humaine, du principe de fraternité qui, depuis la foi, nous engage, mais il naît aussi de notre responsabilité mutuelle dans l'existence de l'extrême pauvreté et de la négation de droits à n'importe quel membre de la société. Cela fait partie de nos devoirs en tant que citoyens : « Car si l'existence de la misère est notre plus grave péché, celui qui résume tous les autres, c'est bien parce qu'en dépouillant l'homme de sa juste part, en le refoulant dans les chemins creux hors de nos villes, en l'enfonçant dans l'angoisse, la peur, l'inutilité et la honte, nous défigurons cet homme qui était fait à "l'image de Dieu", car nous étouffons en lui ses capacités et nous le privons des possibilités de vivre la charité. Il ne peut ni l'introduire dans son esprit et dans son cœur, ni l'appliquer dans son existence. Nous l'empêchons d'aimer. »[26]

C'est là un apport supplémentaire de Wresinski. Au nombre des droits de la personne figure celui d'être aimé et d'aimer, le droit à un amour qui commence par le respect des droits : « Les droits de l'homme sans amour, sans respect inébranlable de l'homme, n'aboutissent pas pour les plus pauvres. Mais de même, l'amour qui ne serait que pitié épidermique, qui ne va pas jusqu'à reconnaître les droits de l'homme aux plus pauvres, les laisse dans la non-fraternité, dans l'infériorité blessante, dans l'impuissance contre les humiliations. Ce faux amour casse l'homme, plus que ne le fait la faim. »[27]

Sa vision introduit par ailleurs le concept du droit à la liberté. Il ne s'agit pas seulement de la liberté citoyenne d'expression, de circulation, d'organisation, etc., mais plus exactement d'un droit à la liberté intérieure qui naît de la condition humaine.

22. Texte du sermon de Antonio Montesino, selon Bartolomé de las Casas et commentaires de Gustavo Gutiérrez. Répéré le 25 octobre 2016, sur www2.dominicos.org/kit_upload/file/especialmontesino/.

23. WRESINSKI, Joseph. *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme,* 1989, p. 52.

24. Joseph Wresinski (1980) *Peuple du Quart Monde, un appel urgent à repenser les droits de l'homme :* Introduction faite au premier cercle de pensée « Quart Monde et société » tenu à Pierrelaye, le 18 octobre 1980, rassemblant une quarantaine de juristes, philosophes, alliés et volontaires.

25. WRESINSKI, Joseph. *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme,* 1989, p. 48.

26. Joseph Wresinski (2005) *La charité en Quart Monde, un projet à bâtir.*

27. Joseph Wresinski (1984) *Quart Monde et non-violence* : conférence prononcée le 31 août 1984, lors de la 10e session Théologie et non-violence, organisée par les Communautés de l'Arche de Lanza del Vasto, à l'abbaye de Bonnecombe, (Rodez - France).

Une liberté qui, quand elle est restreinte, affecte nos capacités de solidarité et d'amour : « Dans les cités sous-prolétariennes, les hommes et les femmes sont trop angoissés, trop humiliés pour agir librement et uniquement en fonction du bien de l'autre. Ils donnent parce qu'ils sont assaillis en permanence par les autres. »[28]

Pour Wresinski, la pauvreté extrême révèle des niveaux d'exclusion des droits humains particulièrement profonds : « L'exclusion par la misère est en quelque sorte celle qui résume toutes les autres, celle où tous les facteurs d'exclusion se conjuguent pour refouler hors de la vie socio-économique, culturelle et politique la population la plus pauvre de toutes les villes du monde. »[29]

L'hypocrisie de la proclamation des droits dans nos sociétés apparaît alors, puisque malgré leur reconnaissance théorique, leur application est rendue impossible par l'existence même de l'indigence. Cela attente au principe que « tout homme porte en lui une valeur fondamentale inaliénable qui fait sa dignité d'homme ».[30] Wresinski signale perspicacement que « l'existence des plus pauvres de tous continents démontre qu'accorder des libertés civiles, des droits politiques sans offrir les moyens concrets de les assumer peut être pire que de les refuser ».[31]

J'ai été témoin, dans une ville d'Amérique latine, du cas suivant : l'État offrait des cuisinières au gaz pour que les plus pauvres puissent cuisiner. Mais une femme que je connaissais se vit refuser ce droit car sa maison ne remplissait pas les conditions de sécurité nécessaires. C'est ainsi qu'elle devait parcourir la ville pour récupérer des morceaux de bois abandonnés afin de pouvoir cuisiner au feu de bois, activité d'autant plus dangereuse qu'elle était réalisée dans une ville-misère entièrement construite avec du matériel de récupération et fortement surpeuplée. Ainsi, les plus pauvres restaient exclus même des droits créés pour eux. La décision des représentants de l'État ne fut pas de lui donner accès à un foyer plus sûr, mais de lui nier son droit à une cuisinière à gaz parce qu'elle ne remplissait pas les conditions pour cela.

Et ceci fait le lien avec une autre des contributions de Wresinski à la réflexion sur la pauvreté et les droits humains : l'indivisibilité des droits.

28. Joseph Wresinski (2005) *La charité en Quart Monde, un projet à bâtir.*

29. Joseph Wresinski (1980) *Les plus pauvres dans la ville : incitation séculaire au combat pour les droits de l'homme*, Intervention faite à la conférence « Les Pauvres dans la ville », organisée par l'UNESCO, au Palais de l'UNESCO à Paris, du 8 au 11 décembre 1980.

30. Joseph Wresinski (1973). *Les droits du Quart Monde*, Intervention faite au colloque organisé à l'occasion du 25e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, par l'Association pour le développement du droit mondial, avec la collaboration de l'ONU et de l'UNESCO, au Centre de droit comparé à Paris, les 30 novembre et 1er décembre 1973.

31. WRESINSKI, Joseph. *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme*. 1989, p. 45.

4. La pauvreté extrême révèle l'indivisibilité des droits humains

En Amérique latine, depuis les temps de la colonie, il s'est agi d'essayer de faire reconnaître partiellement les droits des exclus : en les amputant en partie ; et en les limitant qualitativement, c'est-à-dire en les divisant en droits de premier et second ordre. Par exemple, les Noirs avaient le droit d'être libres, mais pas propriétaires ; les indigènes avaient le droit de ne pas être esclaves, mais ils étaient soumis à l'*encomienda*. Aujourd'hui, nous en avons encore des exemples : en République dominicaine, les descendants des Haïtiens nés sur le territoire ont réussi à être reconnus comme nationalisés dominicains, mais non comme natifs dominicains, comme le leur concédait la constitution en vigueur à ce moment.

La proclamation de l'indivisibilité des droits entend garantir la reconnaissance des droits de manière égale pour tous, de tous les droits de manière indivisible. L'ONU a pour la première fois officiellement reconnu cette indivisibilité en 1968, dans la Déclaration de Téhéran, où est également établie l'importance des droits économiques et sociaux, le droit au développement et à la coopération comme droits des peuples pauvres. La conférence de Vienne de 1993 a réaffirmé cette déclaration. Indubitablement, la pensée de Joseph Wresinski et le travail du Mouvement ATD Quart Monde ont beaucoup contribué à cette avancée. Comme l'affirmait Wresinski : « Au regard des plus pauvres, il semble bien que seul un combat pour le respect de l'ensemble des droits puisse assurer la dignité humaine »[32], parce que « les droits de l'homme forment un tout dont les éléments sont liés de façon indissoluble : si un seul droit est négligé, tous les autres sont compromis. Pour cela même, la grande pauvreté, la misère, la famine représentent les violations les plus répréhensibles de toutes ».[33]

Wresinski avertit dans ce même document du danger de se focaliser sur les droits civiques et politiques, comme l'ont fait les États jusqu'à présent ; ces derniers finissent par négliger de défendre le droit à sortir de la pauvreté, qui est la pierre angulaire de tous les autres : « L'avis confirme en effet que les libertés civiles et politiques sont aussi essentielles que l'emploi, les ressources, l'instruction scolaire. Il confirme que le logement, les soins de santé sont aussi importants que l'éducation aux droits de l'homme. Il affirme que toute action d'urgence doit permettre la participation des personnes et familles en grande difficulté, et être un tremplin qui leur permette de maîtriser l'aide reçue et

32. WRESINSKI, Joseph. *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme*. 1989, p. 46.

33. Joseph Wresinski (1985). *Les plus pauvres, moteurs des droits de l'homme* : Communication écrite présentée aux rencontres organisées par le Président de la République et le gouvernement français, les 30-31 mai 1985 à Paris. C'est à cette occasion que la place du Trocadéro a été baptisée Parvis des libertés et des droits de l'homme par le Président François Mitterrand.

d'échapper à l'assistanat. Il affirme enfin que les groupes humains les plus défavorisés doivent être considérés comme citoyens de droit, et à ce titre, comme partenaires. »[34]

Les conclusions de cette approche sont très importantes :

- « les droits de l'homme forment un tout dont les éléments sont liés de façon indissoluble : si un seul droit est négligé, tous les autres sont compromis ;

- pour cela même, la grande pauvreté, la misère, la famine représentent les violations les plus répréhensibles de toutes ;

- et enfin, ainsi, les droits de l'homme ne sont pas l'affaire des seuls États individuels, mais aussi celle de la communauté internationale dans son ensemble : de la communauté des États mais aussi de celle des hommes et des peuples. Les citoyens hollandais ou français seraient considérés coresponsables de la réalisation des droits de l'homme en Burkina Faso ou Belize. Et cette coresponsabilité ne se traduirait pas par des discours en faveur des libertés politiques, mais par le partage concret de ses propres biens matériels, son instruction ou sa santé ».[35]

En d'autres termes, l'on passe de la responsabilité des États à la responsabilité internationale de la coopération pour le développement, non pas en réalisant un geste volontaire de fraternité, mais comme un acte de droit qui se convertit en devoir de la part des pays développés. En ces temps de recul de la coopération internationale et de la réaffirmation des prétendus droits des donateurs, cette conclusion acquiert une force particulière.

« C'est l'indivisibilité des droits et des responsabilités que les plus pauvres de par le monde nous rappellent aussi de façon concrète et irréfutable. »[36]

Il est primordial de bien comprendre ces passages dans la pensée de Wresinski : passer de la considération du pauvre en tant qu'objet de charité à la perception de celui-ci comme étant sujet de droit ; de la vision du pauvre en tant qu'individu, vécue comme une interpellation personnelle, à la considération du collectif des sujets appauvris comme étant une exigence de l'État et de la société ; et du collectif de pauvres appartenant à une nation, à la perspective de l'inégalité entre les nations et de l'existence de nations pauvres qui sont sujets de droits sociaux face à la communauté internationale.

« En individualisant le pauvre sans l'introduire dans un groupe à sa mesure, on l'isole et le dépersonnalise. C'est là, nous semble-t-il, une des formes les plus subtiles de la ségrégation. »[37]

Wresinski nous donne la clé pour comprendre ces passages : la personne humaine, qui est centrale dans sa pensée comme absolu

34. Joseph Wresinski (1987) *La grande pauvreté, défi pose aux droits de l'homme :* intervention à la Commission des droits de l'homme de l'ONU, Genève, le 20 février 1987. Ambassadeurs et délégués des États membres, observateurs de la Commission des droits de l'homme, fonctionnaires du Centre des droits de l'homme de l'ONU et représentants des OING.

35. Joseph Wresinski (1985) *Les plus pauvres, moteurs des droits de l'homme.*

36. Joseph Wresinski (1992-ep ; 1989-fr) *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme*. p. 49.

37. Joseph Wresinski (1965). *La science, parente pauvre de la charité* : préface au livre de Jean Labbens, *La Condition sous-prolétarienne. L'Héritage du passé*, Éditions Science et Service, Paris, 1965.

éthique, n'est pas perçue par lui comme un sujet individualisable, mais est toujours vue comme sujet en relation, lié à d'autres : « Du plus loin que je me replonge dans mes souvenirs d'enfance jusqu'au jour présent, les plus pauvres me sont apparus comme des familles – tout un peuple en fait – auxquelles il était interdit d'habiter le monde des autres. D'habiter la ville, le pays, la terre. »[38]

On soulignera pour conclure que Wresinski inclut au nombre de ces droits indivisibles celui de défendre les droits : « Ainsi, il reste un autre droit à promouvoir. Celui des plus pauvres de trouver des hommes et des femmes engagés et confiants, susceptibles, par l'engagement de leur personne et les risques qu'ils sont prêts à prendre, de convaincre une population de sa dignité et de ses capacités de changement. »[39]

C'est donc encore un droit supplémentaire qu'ont les pauvres de trouver une aide fraternelle, des alliances politiques, des volontaires pour faire appliquer la justice. Le fait de situer ces éléments dans un contexte de droit est aussi une nouveauté qui redimensionne pour nous le rôle que les associations de solidarité ont dans nos sociétés et dans le contexte de la mondialisation.

5. Un regard depuis l'Amérique latine

L'Amérique latine nous apparaît être un continent non plus pauvre, mais inégalitaire. La pauvreté n'est pas le résultat d'un retard culturel ou de l'insuffisance des ressources, mais de leur mauvaise distribution. Elle est le résultat de l'action humaine, de l'injustice. L'Amérique latine est le continent le plus inégalitaire.

Cette inégalité est allée en s'exprimant dans des structures qui tendent à la perpétuer et dans des constructions culturelles qui cherchent à la justifier. Nous vivons la contradiction d'être le continent le plus inégalitaire et excluant, et cependant, le plus catholique. Et nous prétendons occulter cette contradiction au travers d'une conception *assistancialiste* de la charité qui, politiquement, s'exprime par diverses formes de populisme. Au fond, il existe une conception de la personne humaine qui n'a pas valeur absolue en soi, mais qui est conditionnelle de ses attributs. Sexe, race et condition sociale déterminent les différentes valeurs de la personne. Il n'y a pas la même éducation, la même justice ni les mêmes droits pour tous. Les droits ne sont ni universels, ni indivisibles. Par conséquent, les pauvres ne sont pas traités comme sujets de droits mais bien comme objets d'une charité qui se limite à l'assistanat.

38. Joseph Wresinski (1992-ep ; 1989-fr). *Les plus pauvres, révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme*. p. 40.

39. Joseph Wresinski (1987). *La grande pauvreté, défi posé aux droits de l'homme* : intervention à la Commission des droits de l'homme de l'ONU, Genève, le 20 février 1987. Ambassadeurs et délégués des États membres, observateurs de la Commission des droits de l'homme, fonctionnaires du Centre des droits de l'homme de l'ONU et représentants des OING.

À l'inverse, les pauvres ne sont pas considérés comme des sujets de devoirs, l'on attend d'eux soumission et remerciement. Ils sont les foules politiquement manipulables. Ils sont obligés d'assumer ce rôle de subordonnés, qui les condamne à renoncer à leurs droits à l'égalité. Et c'est ainsi que sont justifiés des services publics insuffisants et de qualité déplorable. Historiquement, les femmes, les peuples indigènes, les Noirs et les pauvres ont été discriminés et exclus de toute participation à la vie politique.

Les politiques sociales ont été caractérisées par leur nature de politiques d'assistanat, habituant le peuple à mendier comme des faveurs ce qui constituait en fait leurs droits ; et ce, en échange non de la réalisation de leurs devoirs citoyens – pour laquelle ils étaient considérés comme inaptes, mais de soumission et de remerciements pour les faveurs qui leur étaient accordées.

Cette situation a entraîné fuite et révolte. La fuite au travers de la migration, à la recherche de nouvelles opportunités, qui fréquemment se termine par une marginalisation urbaine ou par la condition de migrant sans-papiers, mais qui ouvre la possibilité pour certains de faire un pas vers des conditions de vie plus supportables.

L'autre façon de s'échapper est de rompre avec les règles du jeu pour accéder aux biens et au pouvoir par la voie rapide de la délinquance, fréquemment liée à l'incorporation au crime organisé. Le monde du narco-trafic, avec les fortes compensations économiques qu'il apporte à ceux qui s'y intègrent, ou l'incorporation à la corruption administrative des États, attire particulièrement.

Par ailleurs, ceux qui sont piégés dans ce monde de l'exclusion vivent l'expérience constante de la frustration de droits proclamés officiellement d'égalité pour tous, mais qui ne sont pas accessibles au même moment pour tous. Cette expérience de frustration sans issue génère une violence née de l'impuissance. Une violence qui s'exprime dans les relations familiales (violence de genre) ou sociales (individuelle ou collective). Une population frustrée se laisse facilement séduire par la violence organisée (criminelle ou politique) ou par la violence urbaine, spontanée. Et depuis l'autre côté de la société, la répression, justifiée par la loi, apparaît comme étant la seule réponse possible. Les politiques de sécurité citoyenne son généralement marquées par une répression organisée contre les groupes les plus exclus de la population, et par l'absence d'investissement dans des politiques sociales qui pourraient les soustraire à leurs conditions d'extrême pauvreté.

Si nous nous situions, comme Joseph Wresinski, dans la position de l'opprimé, nous découvririons que la solution réside dans des politiques effectives de reconnaissance et d'application des droits des plus pauvres, en commençant par le droit à une vie digne, au bien-être, le *buen vivir* dont on parle aujourd'hui en Amérique latine. Les politiques sociales ne doivent pas seulement être faites pour les pauvres, mais avec et à partir d'eux.

C'est un appel citoyen qui concerne non seulement les États mais aussi la société civile. L'engagement de Wresinski ne se limitait pas à l'accompagnement de l'extrême pauvreté, il cherchait à agir pour le changement de leur situation au travers d'une action publique et d'un plaidoyer, signalant ainsi la part importante de responsabilité qu'a la société civile. Dans la perspective d'un monde globalisé, Wresinski nous montre qu'il s'agit d'une responsabilité internationale. C'est pour cela que les formes de coopération internationale, tant étatiques que provenant de la société civile, sont aussi interpellées depuis cette vision.

L'Église d'Amérique latine, par sa vocation évangélique, est appelée à promouvoir ce point de vue aux côtés des plus pauvres, et à s'engager dans le plaidoyer et l'action pour vaincre l'extrême pauvreté. C'est ce qui s'exprime dans « l'option préférentielle pour le pauvre » qui a été développée dans ses documents depuis Medellín jusqu'à Aparecida, et qui s'incarne dans toutes les personnes et œuvres qui ont choisi de s'engager avec le pauvre à partir de ses droits et à travers son histoire, et qui aujourd'hui semble se renouveler sous l'autorité du pape François et par son invitation à nous convertir au principe de miséricorde. Wresinski nous fait prendre conscience qu'il ne s'agit pas d'un appel adressé à quelques chrétiens, mais à tous les chrétiens.

De manière particulière, l'Église doit s'engager aux côtés des pauvres, dans la lutte pour abolir l'extrême pauvreté, en tant que droit humain au niveau personnel, communautaire et international.

Pertinence de la proposition de Joseph Wresinski dans le contexte guatémaltèque

Texte collectif de l'atelier de lecture Wresinski à Ciudad de Guatemala

Participants : *Paolina Albani, Luis Catalán, Guillermo Díaz, Sulma Flores, Vilma Fonseca, Linda García, Erwin Gil, Raquel Juárez, Sergio Lobos, Oscar López, Verónica López, Norma Mateo, Ada Maritza Orozco, Dimas Pérez, Glenda Pérez, Orlando Pérez, Rosalbina Pérez, María Luisa Rojas*

Tout au long de l'année 2016, notre groupe de personnes issues d'horizons très divers – hommes et femmes ayant connu la pauvreté, étudiants à l'université, intervenants et volontaires permanents, entre autres – s'est réuni pour réfléchir sur la proposition de Joseph Wresinski dans le contexte guatémaltèque actuel. Nous nous sommes appuyés sur l'entretien de Wresinski avec Gilles Anouil *Les Pauvres sont l'Église*, publié en espagnol en 1996.[1]

« La réalité que nous vivons, nous, familles les plus pauvres, est triste et douloureuse en ce qui concerne la santé et l'éducation… mais aussi par rapport aux jeunes qui tombent dans la drogue, dans la prostitution… Moi, je regarde Joseph Wresinski, un homme fort, et je pense que s'il a pu aller de l'avant, nous avons l'espoir qu'un jour le soleil brille à nouveau. »

Ces mots prononcés par Raquel Juárez au début de nos réunions de travail expriment la conviction que la dure réalité aujourd'hui endurée peut changer.

Puis Sergio Lobos expose la façon dont le monde académique perçoit les plus pauvres, selon son expérience : « Récemment, une diplômée a critiqué le projet d'une ONG internationale au profit de personnes extrêmement pauvres, en arguant qu'il ne pouvait fonctionner car ce n'était pas de livres dont avaient besoin les pauvres, mais de quoi satisfaire leurs besoins vitaux. À cela j'ai immédiatement opposé que le programme de lecture mis en place dans la capitale et à Escuintla par ATD Quart

1. ANOUIL, Gilles. *Les Pauvres sont l'Église, entretiens du Père Joseph Wresinski avec Gilles Anouil*, Éditions le Centurion, Paris, 1983

Monde rencontrait un franc succès, car les livres leur arrivaient directement aux portes des maisons, et qu'ils pouvaient les garder le temps désiré. Comme elle répondait qu'ils ne les comprenaient sans doute pas, j'ai défendu l'idée contraire car il s'agissait d'ouvrages adaptés aux différentes tranches d'âge et qu'en en discutant avec eux, j'avais bien vu qu'ils en avaient compris l'intrigue. Nous n'avons cependant pas trouvé d'accord, elle restant convaincue par sa théorie, et moi par mon expérience aux côtés des plus démunis. »

Rosa Pérez explique que la situation très délicate des années 80 au Guatemala a empêché les volontaires d'ATD Quart Monde de diffuser ouvertement la proposition de Joseph Wresinski. Il leur était par exemple impossible de défendre en public la priorité des plus pauvres, ou encore de lier misère et violation des droits de l'homme. Trente-six ans plus tard, que souhaitons-nous aujourd'hui affirmer publiquement sur la pertinence de la proposition de Wresinski pour le Guatemala ?

Les pauvres, point de départ d'une nouvelle politique

Selon Joseph Wresinski, il n'y a pas de vraie réforme ni de révolution si les plus pauvres ne sont pas pris en compte.

« Les plus pauvres ont vu tant de révolutions et de réformes qui ne leur ont rien apporté (...) Comment choisir notre camp dans le débat entre réformistes et révolutionnaires ? Notre devoir est de demander aux uns et aux autres : où sont les plus pauvres ? En cela, le Mouvement se fait veilleur dans la nuit. En posant, à tous, la question des plus pauvres, il dit sa conviction que tous ont à contribuer à l'invention de règles nouvelles. »[2]

Jusqu'à présent, notre humanité n'a pas trouvé de modèle économique et social incluant les plus appauvris, leur réalité et leur raisonnement. Dans le contexte historique d'oppositions idéologiques du XXe siècle, nous voulons désormais aller au-delà des échecs du marxisme et du capitalisme, au-delà des gauches et des droites.

Rechercher la vraie libération est une mission en suspens dans laquelle la proposition de Joseph Wresinski a quelque chose à apporter : la libération qui a pour point de départ la reconnaissance de tous en tant que personnes ; la libération qui est possible si elle est conduite par une éducation qui a la conscience comme finalité ; la libération qui naît d'une politique de la dignité, une politique de sujet de droit ; une révolution qui est possible si

2. ANOUIL, Gilles. *op. cit.,* p. 207.

nous affirmons ensemble que la pauvreté est la violation même des droits de l'homme.

Nous, les pauvres, avons pris conscience, grâce à la pensée de Wresinski, que nous avons une dignité, des droits et de la force pour travailler. Sans l'ombre d'un doute, il manque le soutien de ceux qui gouvernent pour qu'il y ait plus d'égalité. Si nos droits étaient reconnus, la pauvreté disparaîtrait.

Trente-six ans de conflit armé interne au Guatemala ont démontré que la guerre n'est pas la solution. Si les questionnements au pouvoir sont bien nécessaires, notre proposition est une proposition de paix, une proposition pour laquelle il est indispensable d'humaniser la politique en nous poussant nous-mêmes et en poussant les politiques à nous former à travers la rencontre des réalités de la pauvreté.

Choisir de rester avec les plus pauvres

En tant que membres d'ATD Quart Monde, alliés, volontaires permanents et militants, nous nous demandons au sein de chacun de nos ateliers : comment les plus pauvres sont-ils intégrés dans leurs projets ? La réponse est toujours insaisissable : les plus pauvres sont encore exclus des politiques publiques, des espaces culturels et de la prise de décision, et cela même lorsqu'ils sont directement concernés.

Depuis ses débuts au Guatemala, ATD Quart Monde a fréquemment été invité à participer à des programmes de développement communautaire. Nous avons toujours tenu compte de la façon dont les plus démunis – mais pas seulement eux – seraient intégrés dans lesdits programmes. Être avec les plus pauvres n'est pas facile ; les signes matériels de la pauvreté sont les premiers obstacles à surmonter : la mauvaise odeur, les maisons en désordre, la dangerosité des campements, et une longue liste de situations et de contextes gênants.

Cependant, le volontariat permanent international, créé dans les années cinquante par Joseph Wresinski, a choisi d'être fraternel avec le peuple du Quart Monde. Ainsi l'exprimait Wresinski en 1977, lors d'un discours à Paris :

« Comment rejoindre l'inconnu ? Comment rejoindre une société dont l'histoire nous a séparés ? C'est vous, les permanents du Mouvement qui continuerez à être cette brèche dans le mur de l'exclusion. Vous êtes des citoyens à part entière et vous avez rejoint les exclus de votre société, vous avez fait avec eux

le passage inverse. Vous continuez à le faire avec les nouveaux exclus jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul. »[3]

Par ailleurs, les membres alliés d'ATD Quart Monde s'engagent depuis leurs espaces d'action et de travail. Nous sommes convaincus que, sans la voix et les actions des plus pauvres, les changements ne s'opéreront jamais, ni pour eux ni pour le reste du monde. Il ne s'agit pas d'être avec les personnes les plus démunies pour leur apporter un plat de nourriture, mais bien d'être ensemble pour partir à la recherche d'alliances dans les espaces où la voix des familles qui vivent le plus dur de la misère est toujours absente.

« Je m'adresse à tous les citoyens, car ce sont eux qui, en fin de compte, déterminent les choix et les grandes orientations de toute société. Face à l'exclusion, le Quart Monde nous rappelle donc, à nous qui sommes des citoyens reconnus, qu'une nouvelle alliance s'impose : alliance entre exclus et non exclus. Une alliance qui doit transformer les données de la vie politique, la pensée de notre temps, l'esprit des institutions et des lois, et la vie des églises. Il nous faut donc conclure une alliance nouvelle avec le Quart Monde pour que partout soit défendue la cause des laissés pour compte. »[4]

De la même manière, les militants ATD Quart Monde s'engagent pour changer leurs vies et celles des autres. La proposition de Joseph Wresinski nous aide à faire valoir nos droits et à ne pas nous laisser maltraiter. Ensemble, nous avons appris à parler, et nous avons affirmé que la solidarité est une chose très importante dans nos communautés. Nous ne pouvons pas laisser notre prochain de côté, celui qui se trouve dans une situation délicate et difficile. L'union fait la force. Une bûche seule ne brûle pas ; si on en met deux ou trois, alors le feu gagne en puissance. C'est ce que l'on vit à ATD Quart Monde, et ceci est l'appel de Wresinski auquel nous répondons :

« Militants et délégués du Quart Monde, c'est à vous que je m'adresse maintenant. C'est votre refus d'une vie sans espoir, votre refus d'être considérés responsables de votre souffrance, votre refus d'être considérés comme inexistants et inutiles, que le Mouvement a repris. En effet qu'est-ce donc que le Mouvement sinon le cri de votre révolte, mais aussi celui de votre appel ? Cependant vous savez que personne ne vous libérera sans vous. Vous avez l'expérience de trop de lâchages, de trop d'abandons. Vous savez que l'autre société n'a ni les mêmes intérêts, ni les mêmes idées ni les mêmes projets que vous. C'est pourquoi vous êtes les premiers garants de votre libération, du changement de vos vies »[5]

3. Joseph Wresinski (1977). Appel à la solidarité lancé par le père Joseph Wresinski à la Fête de la Solidarité organisée le 17 novembre 1977 au Palais de la Mutualité à Paris, pour le 20e anniversaire du Mouvement.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

Issu lui-même d'une famille pauvre, Wresinski a pu se reconnaître dans celles qu'il côtoyait et mener une réflexion sur sa propre vie. Il savait que partager leur souffrance ne suffisait pas et il a osé affirmer que « la libération du Quart Monde » est nécessaire : aspiration pour un peuple des plus défavorisés qui a franchi les frontières, aspiration qui a montré à l'humanité le caractère universel de la misère.

Tout comme Joseph Wresinski avait trouvé un peuple à Noisy-le-Grand (France) en 1956, le Mouvement ATD Quart Monde rencontra au Guatemala le peuple de San Jacinto en 1979, puis la population de la décharge de la zone 3 de la capitale en 1987, et les familles de Escuintla en 2002. Nous retrouvons aujourd'hui en 2016 à Ciudad Real ce peuple, ces enfants, et nous nous engageons de nouveau à comprendre qui sont les plus pauvres et ce qu'ils vivent.

La rencontre comme chemin de libération

Joseph Wresinski voit dans l'art et la culture un espace qui nous permet de nous rencontrer, et dans cette rencontre, l'origine même de la culture : « La culture est création, rencontre des hommes, produit des échanges entre les hommes. Elle est plongée dans l'histoire des hommes. Elle est l'histoire même des hommes, pétris, forgés ensemble. »[6]

Lorsque l'on ne connaît pas la pauvreté, il est difficile de s'en faire une idée. Notre éducation, nos préjugés, nous mettent des œillères qui nous privent, consciemment ou non, de voir la réalité qui nous entoure. Les plus pauvres nous sont invisibles quoique nous les côtoyions quotidiennement… il en va ainsi des familles les plus modestes ou encore des enfants exclus dans les écoles. Or une attitude à l'égard des plus démunis différente de celle qu'on a envers les autres, l'idée qu'il y aurait des êtres humains de catégories différentes, relèvent d'un comportement inhumain.

Les enquêtes universitaires menées auprès des plus démunis ne changent rien à la réalité de la situation, et n'ont rien d'une véritable rencontre. Les familles concernées y répondent cependant, mais sans illusion. Force est de constater que les universitaires n'ont souvent jamais rencontré – et ne le feront jamais – d'habitants des bidonvilles. Du simple point de vue théorique même, leur savoir restera incomplet puisqu'ils ignorent la réalité vraie de leur pays, de leur peuple.

6. Joseph Wresinski (1985). *Culture et grande pauvreté* Intervention au colloque « Culture et pauvretés » organisé par M. Antoine Lion, chargé de mission au ministère de la Culture et le Centre Thomas More à l'Arbresle, les 13 et 14 décembre 1985, publiée dans les Cahiers Wresinski, n° 7, février 2004, Éditions Quart Monde, Paris.

La rencontre – nous connaître et nous comprendre – permet un réel changement de situation. Si tu es opprimé, la rencontre avec une autre personne qui n'est pas dans cette situation te permet de te libérer ; nous nous libérons ensemble. Chez ATD Quart Monde, nous ne vivons pas les différences entre les personnes, mais nous partageons d'égal à égal. Cela nous permet de donner le meilleur de nous-même. Certes nous éprouvons parfois de la peur et pensons : « Que vont-ils dire puisqu'ils ont eux étudié alors que je ne sais pas, moi, m'exprimer ? » Lorsque nous partageons, nous faisons ressortir ce qui est dans notre cœur et nous apprenons à être en paix à tout moment. Notre objectif étant, par la rencontre avec les autres et par-delà les classes sociales, de réussir à détruire peu à peu la misère.

La proposition de Joseph Wresinski n'est pas de nous vaincre les uns les autres, mais bien de nous reconnaître ; non pas par le chemin de la guerre, mais bien par celui de la rencontre et de la paix. S'il y a une reconnaissance du caractère inacceptable de la misère et de la dignité de chaque être humain par le biais du dialogue, il est possible qu'une prise de conscience émerge. Cette logique est plus raisonnable et humaine, et nous invite à un processus qui donnera de meilleurs résultats à long terme que la guerre. Ainsi, l'écoute apparaît être le facteur de la libération et Wresinski n'arrête pas de lutter pour que les plus pauvres soient reconnus dans la politique, aux Nations Unies, dans les églises, dans les gouvernements… en créant les conditions pour qu'ils soient écoutés. Voici la politique de Wresinski : elle affirme qu'il ne peut pas y avoir de libération si l'on est pas reconnu en tant qu'humain. Par sa propre expérience, il sait que la libération n'arrive pas lorsque l'on reçoit de la nourriture, mais qu'elle apparaît lorsque l'être humain est libre car capable de penser et d'exprimer sa pensée. Ensemble nous avons appris à cesser de croire qu'on ne vaut rien si l'on a pas étudié, nous avons appris à nous valoriser nous-mêmes.

Le 17 octobre 1987, Wresinski a mobilisé plus de cent mille personnes sur la place du Trocadéro à Paris. Depuis lors, nous nous retrouvons et manifestons chaque année pour revendiquer la restauration de la dignité des plus pauvres, en refusant la misère, et en affirmant qu'il s'agit d'une violation des droits de l'homme. Au Guatemala, nous nous mobilisons depuis 2004 chaque 17 octobre – date qui est désormais celle de la Journée internationale pour l'éradication de la pauvreté – pour le changement de la Rose de la Paix dans le Palais national de la

culture. Il s'agit d'un moment d'union d'une importance vitale pour chacun d'entre nous, et plus particulièrement pour ceux qui souffrent quotidiennement de l'exclusion et du rejet, pour ceux qui ne sont jamais reconnus.

Toute notre diversité humaine est représentée à ATD Quart Monde. Nous sommes unis par notre volonté d'éradiquer la pauvreté : ensemble, nous révélons que la cause des plus pauvres est capable de rassembler l'humanité.

Construction d'utopies : l'héritage de Joseph Wresinski dans la lutte contre la misère

Elí Evangelista Martínez
(Mexico, 1967)

Professeur à l'École nationale de travail social et à la Faculté de sciences politiques et sociales de l'Université autonome de Mexico (Mexique). Allié d'ATD Quart Monde et participant au séminaire international La misère est violence *organisé en 2011 au siège de l'UNESCO à Paris (France).*

À mon très cher ami Marco Ugarte Ochoa, constructeur de solidarités essentielles.
À mes plus grands soutiens : Julia Isadora et Claudia Isabel.

La construction d'utopies dans la lutte contre la misère

La dimension utopique est liée aux possibilités qu'offre l'action humaine collective de projeter et de construire des paysages sociaux, locaux et globaux, équitables, égalitaires et libres, tout en gardant comme point de référence les situations, les circonstances, les conjonctures et les structures donnant forme à une réalité sociale. C'est pour cela que l'on peut trouver, dans chaque époque ou environnement social, des images de la vie idéale, de la vie telle qu'elle devrait être, ancrées dans la véritable vie. En d'autres termes, le monde des rêves et des désirs, tel que le présente Wresinski lorsqu'il évoque le volontariat d'ATD Quart Monde :

> « Le volontariat a une pensée sur l'amour, la paix, la justice, toutes les grandes questions du monde, mais cette pensée n'est jamais finie. Elle est pensée vécue, sans cesse confrontée à la vie, à la peine, à l'espoir des hommes.[1] »

Il ne s'agit pas de comparer ces lieux imaginés, ces territoires utopiques, que l'on réclame et que l'on cherche à rendre réels par la manifestation active, la rébellion, l'exode ou le mouvement révolutionnaire, avec les lieux où s'exprime notre quotidien,

1. Alwine de Vos van Steenwijk. *Père Joseph,* p. 126, Éditions Science et Service Quart Monde 1989.

lequel nous fait voir ces derniers comme les authentiques « non-lieux », soit le monde qui ne devrait pas exister. De ce fait, toute utopie est toujours la description d'une réalité distincte de celle existante. Initialement donc, l'utopie constitue une façon différente de percevoir la réalité.[2] [3]

La pensée de Wresinski reprend l'utopie comme une perspective alternative et différente du monde focalisée sur les sujets sociaux – dans ce cas les plus pauvres – et qui confère la capacité d'élaborer un monde alternatif. Pour être précis, il ne s'agit pas d'un, mais de plusieurs, voire d'une infinité de mondes alternatifs. Et c'est précisément cette capacité, conférée par l'utopie, qui permet à l'être humain de traduire sa réaction primaire négative en une divergence constructive, l'autorisant ainsi à bâtir une solution alternative à la réalité.[4] Tout cela comporte inévitablement un caractère utopique, tout du moins jusqu'à ce qu'il se concrétise dans les faits ou dans le quotidien.

Les utopies sont des constructions sociales, car dans le cadre de la lutte contre la misère, elles ne requièrent pas nécessairement d'intervention divine, ni de protagonisme moral ou surhumain, mais simplement la réorganisation des relations sociales via la création et l'instauration de règles de vivre-ensemble qui inhiberaient l'appropriation privée des ressources communes, des règles qui permettraient d'éviter que le pouvoir ne soit utilisé par ceux qui l'exercent contre ceux qui le leur octroient, des règles visant à améliorer la vie réelle.[5]

Dans la lutte pour l'éradication de la pauvreté, cette vision utopique implique une attente active, analytique, créative et militante.[6] Nous nous intéressons ici au fait que l'utopie est toujours une expression divergente de la pensée et de la praxis. Non pas qu'il s'agisse d'utopies au sens de rêves vains ou de fantaisies évanescentes sans queue ni tête, mais plutôt de l'aspiration à un monde plus juste, plus équitable ; et ce de façon collective, telle que la présente Wresinski au sein du processus de recherche d'une communauté :

> « Sachez aussi que, face à la misère, personne n'est jamais témoin, seul. Nous sommes témoins dans une équipe, dans une communauté. Comme tous ceux qui ont créé des communautés pauvres comme un témoignage de pauvreté au milieu de leur monde, pour affirmer que la misère de leurs frères était un mal inadmissible, vous aussi, vous faites partie d'une communauté, vous en êtes, pour un temps, un chaînon[7]. »

2. Ernst Bloch (1979). *El Principio Esperanza*, Aguilar, Madrid.

3. Esteban Krotz (1988). *Utopía,* Universidad Autónoma Metropolitana, México.

4. *Ibid.*

5. José Orihuela Guerrero (2004). *La Utopía Como Expresión Del Pensamiento Divergente Humano*. Asociación Andaluza De Filosofía, dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=3672246. Consulatado el 21 de febrero 2017.

6. Krotz (1988), *Ibid.*

7. Joseph Wresinski (1992) *Écrits et paroles aux volontaires*. Tome I p. 180-181. Éditions Saint-Paul/Quart Monde.

Les relations entre l'utopie et la lutte contre la misère naissent en opposant des restrictions à l'idée selon laquelle l'utopie constitue le non-lieu, par la contrainte ou la contestation, ainsi qu'en encourageant les regards qui poussent à comprendre l'utopique et son potentiel disruptif, lorsqu'il mêle dénonciation, annonce, proposition et projection, et comporte de ce fait une partie analytique et une partie constructive, toutes deux basées sur les mêmes sujets qui vivent dans la misère :

> « Les familles ne doivent pas être de façon récurrente confrontées à leurs défaites. Elles doivent avoir la certitude qu'elles sont en bonne voie. Les en assurer suppose une fidélité rare de notre part, à l'égard de l'ensemble du milieu. […] Il est évident que, si elles ont la conviction que le présent dans lequel elles vivent ne peut être envisagé qu'avec pessimisme, comme un présent qui ne comporte pas, en soi, des possibilités de promotion, alors elles sont vouées à rester dans un état de stagnation. Il est évident, aussi, que les familles voient sans cesse ressurgir leur passé comme un poids, comme une charge pour elles-mêmes et pour les autres. Dans ces conditions, leurs chances de promotion risquent d'être nulles. »[8]

Les utopies sont présentes de manière implicite dans les aspirations et les désirs des hommes, et lorsqu'on les admet comme parties intégrantes de la lutte contre la misère, il est possible d'incorporer certains aspects qui, dans d'autres cas, seraient exclus de l'effort cognitif. C'est le cas par exemple des phénomènes de pouvoir n'étant pas nécessairement directement liés à l'organisation étatique de la société, mais aussi des différentes rationalités ou sphères qui y coexistent, tout particulièrement celles pour lesquelles l'affectivité constitue une part indissociable des processus de symbolisation.[9]

Les utopies, dans le cadre de la lutte contre la misère, sont considérées comme la volonté d'aller au-delà des utopies existantes. Elles se rapportent toujours à ce futur, proche ou lointain, et supposé différent du présent que l'on souhaite modifier. Il n'y a pas une utopie, mais plusieurs. Au fur et à mesure qu'une communauté, quelle que soit sa taille, façonne son histoire, ce qu'elle estime désirable ou non est amené à changer. Nombre de ces choses désirées sont obtenues ou cessent de l'être, de nouvelles nécessités et de nouvelles aspirations émergent, résultats de ce qui est ou a été accompli, pour projeter des futurs :

8. Joseph Wresinski (1992) *Écrits et paroles aux volontaires*. Tome I, p. 147. Éditions Saint-Paul/Quart Monde.

9 Orihuela Guerrero (2004), *Ibid.*

> « Je devais moi-même respecter leur passé. Celui-ci doit être tellement enfoui dans ma mémoire, et effacé même de mon subconscient, que les personnes puissent se trouver toujours à neuf vis-à-vis de moi, comme je dois être toujours neuf vis-à-vis d'elles[10]. »

Si l'on considère les utopies comme étant liées au socialement bon ainsi qu'à l'élimination ou à l'atténuation de ce que l'on juge mauvais, et étant donné que le bon et le mauvais sont amenés à changer au fil du temps, on peut alors dire que chaque époque, chaque condition, chaque situation historique, chaque groupe social, génère ses propres utopies. Il n'existe pas d'utopie universelle valable pour toutes les époques mais différentes utopies ici et maintenant, car l'être humain est un être inachevé pour qui être consiste à s'améliorer en permanence. Ainsi, ceux qui sont touchés par la misère se convertissent en maîtres de ceux qui ne le sont pas :

> « J'avais pensé que ces communautés seraient une nouvelle manière de vivre une foi, une espérance et une fraternité parce que les familles les plus pauvres nous indiqueraient quels étaient ces trois chemins. Elles devaient nous permettre de réécrire, au jour le jour, les livres sacrés et ceux de nos maîtres en humanité, afin qu'elles soient réellement nos maîtres. Cela exigeait de nous une véritable dépendance vis-à-vis de ces familles mais aussi un don de chacun de nous à la communauté, celle-ci étant le creuset qui nous permet de nous réintroduire dans l'universel, et de le vivre chacun intensément selon ses convictions[11]. »

De ce fait, on ne peut en aucun cas considérer les utopies comme des anachronismes. À l'inverse, elles sont synchrones à l'instant historique de la communauté qui les élabore. Les utopies sont les héritières de chaque présent historique : ainsi, celles que nous avons construites – ou non – sont une représentation fidèle, peut-être la meilleure possible, de ce que nous sommes et de notre façon de l'appréhender. Les utopies révèlent aussi bien nos aspirations que les moyens que l'on juge valables pour les atteindre, et le font bien mieux que n'importe quelle analyse scientifique du passé. En partant uniquement de l'objectif que nous nous sommes fixé, il s'agit ensuite de prendre en compte le lieu où l'on se trouve, la critique que l'on en fait et la correction de ce que l'on juge inacceptable.[12]

10. Joseph Wresinski (1992) *Écrits et paroles aux volontaires.* Tome I p. 149. Éditions Saint-Paul/Quart Monde.

11. Joseph Wresinski (1987). *Lettre aux volontaires Assises 1988*. 28 décembre 1987. réf. JW/GE87 1348.

12. Orihuela Guerrero (2004), *Ibid.*

L'utopie comme base de la construction de sujets sociaux

La dimension utopique transgresse la situation du « non-lieu » et va au-delà de l'idée purement contemplative, individualiste, irréelle, imaginaire ou inexistante du rêve historique ou de l'imagination vide, en s'appuyant sur l'imagination constructive collective de nouveaux environnements sociaux, et à partir de l'interconnexion et de la sédimentation de vies individuelles et collectives, des actions, idées, images, imaginations, symboles, intérêts, passions, risques, peurs, découvertes, audaces, mots, expériences, projets, tactiques et stratégies.[13] [14] C'est pour cela que la construction de sujets sociaux signifie dire *non* à la misère : un problème à la fois actuel, mais également du passé lointain et proche, tel que le décrit Wresinski dans le livre d'or de la Maison des esclaves de Gorée, au Sénégal, en novembre 1987 :

> « Des millions et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, aujourd'hui disent non à la misère et à la honte parce que des hommes, hier traités en esclaves par les puissants, ont en leur cœur affirmé qu'ils étaient des hommes et nombreux sont morts pendant trois siècles pour que jamais personne ne l'oublie au long des siècles. »

De ce fait, la dimension utopique est toujours présente de façon implicite dans les aspirations et les désirs des hommes, et la considérer comme partie intégrante de la culture politique permet d'aller au-delà des utopies déjà existantes, qui se rapportent systématiquement à ce futur, proche ou lointain, et supposé différent du présent que l'on souhaite modifier.[15]

Lorsque l'on évoque la dimension utopique des personnes vivant dans la pauvreté, nous nous référons à la façon dont ces secteurs ou groupes accordent du sens aux anticipations du renouveau en gestation au sein de leurs univers symboliques. C'est-à-dire que la dimension utopique nous permet d'avoir une idée de ce que les pauvres et leurs familles pensent de leur présent et, fondamentalement, nous aide à identifier le sens et la signification de ce qu'ils projettent pour le futur :

> « Est-ce possible si une même foi ne nous unit pas ? L'amour de la justice est-il ce roc sur lequel nous pourrons bâtir ces communautés ? Je le crois. C'est le défi que nous lançons, mais il ne sera tenu que si dans chaque équipe l'amour des uns pour les autres est vivace, constructeur de personnalités. Si pour chacun de nous, nous sommes les libérateurs

13. Bloch (1979), *Ibid.*

14. Krotz (1988), *Ibid.*

15. Orihuela Guerrero (2004), *Ibid.*

de nos équipiers, prenant chaque personne en compte, car de chacun de nous en équipe dépend le futur des familles. Nous aidant à aller toujours au-delà de nous-mêmes[16]. »

Il est important de mentionner que la perspective des sujets sociaux a pour finalité la formation de ces derniers ; c'est-à-dire que considérer les membres de communautés comme les acteurs centraux et stratégiques du développement d'une société implique de les identifier et de leur donner les moyens, par une approche stratégique et des actions positives, d'être des sujets capables de développer des intentions et des finalités transformatrices, dans l'environnement qui les caractérise, en cherchant toujours à passer par des décisions collectives qui leur permettent d'établir des espaces pour créer et recréer leurs intérêts et leurs attentes. Ainsi, la lutte contre la misère considère les sujets sociaux comme étant des acteurs complets, ayant des problèmes et des besoins, mais fondamentalement dotés de potentialités, d'énergies et de forces. De plus, elle privilégie les changements, l'hétérogénéité, la force, la pluralité, la prise de décisions, les responsabilités, les initiatives de lutte, les contrastes et contradictions, ainsi que les objectifs communs. Pour la lutte contre la misère, les plus pauvres sont capables de transformer de façon positive leurs réalités. Les volontaires et alliés le sont également. Dans la lutte contre la misère, l'union fait la force.

En ce sens, le volontaire accompagnant facilite les processus éducatifs entre les personnes pauvres avec lesquelles il est amené à échanger, la finalité étant qu'elles développent le plus possible d'elles-mêmes leurs potentialités collectives pour l'auto-résolution de leurs problématiques et de leurs besoins sociaux réels et stratégiques. Le volontaire vit ces processus visant à construire des sujets sociaux, et incite les collectifs humains à mettre l'accent sur la création des espaces de rencontre et de dialogue nécessaires à l'effervescence de participations organisées conscientes, fidèles et dotées d'une certaine vision du monde :

> « Je songeais aussi à l'imagination extraordinaire qu'il nous faut, pour que ce que nous présentons ne soit pas trop difficile, toujours à leur portée et, aussi, toujours nouveau, intéressant, de façon à susciter de nouvelles motivations, de nouveaux intérêts. En somme, il faut s'engager à être fidèle, avoir toujours la vision de l'ensemble du groupe et du milieu, avoir sans cesse une idée assez grande de l'autre pour que même son passé devienne pour lui un piédestal[17]. »

16. Joseph Wresinski (1987). *Lettre aux volontaires Assises 1988* - 28 décembre 1987. réf. JW/GE87 1348.

17. Joseph Wresinski (1992) *Écrits et paroles aux volontaires*. Tome I p. 150. Éditions Saint-Paul/Quart Monde.

De ce fait, la construction et le développement des sujets sociaux vivant dans la pauvreté sont un exercice collectif, de foi, d'espoir et de projection, qui comporte des défis, des contradictions et des convergences, et pour lequel marcher aux côtés des volontaires permet d'éliminer la possibilité que certains acteurs en ignorent ou en excluent d'autres :

> « Les équipes ATD Quart Monde iront, j'en suis sûr, dans le sens indiqué plus haut. Toutes n'y parviendront pas, mais tous les volontaires sentent qu'ils ne sont pas une association de bienfaiteurs ou de laïcs engagés ; tous ont la conscience et la volonté de former un corps, c'est-à-dire un être vivant, pensant et aimant, où chacun a non seulement son rôle mais où chacun communie profondément à la pensée des autres membres de l'équipe. Où chacun vit un amour profond, vrai, ce qui ne veut pas dire une façon de vivre entre soi sans conflit ou débat[18]. »

L'utopie comme base de la construction de micro-pouvoirs et d'espaces alternatifs

L'utopie fait systématiquement référence à l'émancipation des sujets, ainsi qu'à leur capacité à constituer des espaces de micro-pouvoirs, de pouvoirs alternatifs, articulés et meilleurs pour toutes et tous. Cela implique pour les sujets sociaux pauvres la possibilité de stimuler leur capacité de création, d'organisation et d'association d'un espace communautaire, local, institutionnel ou de groupe spécifique. Ainsi, elle supprime les barrières, promeut, motive, augmente et encourage les processus de transformation locale, tout en incitant les mécanismes à s'articuler autour d'autres espaces locaux.

Par ailleurs, la conception de pouvoirs et d'espaces alternatifs se définit comme le processus ou ensemble d'actions et d'opérations visant à renforcer ou à accroître l'énergie créative et la force créatrice des sujets collectifs autour des problèmes, phénomènes ou questions sociales. On recherche avant tout la « non-intervention », c'est-à-dire à ne pas faire obstacle ni à interférer, mais au contraire à motiver, faciliter, initier et encourager les qualités humaines collectives menant à la construction de sujets sociaux par eux-mêmes, ainsi qu'à la création de pouvoirs et d'espaces alternatifs. Ainsi, il s'agit de dégager la voie aux espaces sociaux (institutionnels, communautaires, locaux et ethniques, aux groupes, etc.) et d'encourager l'autodétermination, afin

18. Joseph Wresinski (1987). *Lettre aux volontaires Assises 1988* - 28 décembre 1987. réf. JW/GE87 1348.

d'atteindre cette transformation sociale par des approches successives, transformation des actions sur le court terme, transformation des conjonctures sur le moyen terme, et transformation des structures sur le long terme, comme l'esquisse Wresinski :

> « Cette communauté, je la pensais projetée vers l'avenir, voyant à travers elle le futur des familles qui, grâce à nous, deviendraient révélatrices de liberté, de fraternité, de justice. Liées à notre communauté, elles auraient été les créatrices d'un monde neuf que les hommes portent en chacun d'eux mais dont ils ont perdu le secret[19]. »

Du point de vue de l'émancipation sociale, les agents de transformation sont les groupes sociaux pauvres eux-mêmes, dès lors qu'ils développent leurs potentialités créatrices et transformatrices. Les volontaires jouent les rôles de partenaires, d'initiateurs et de facilitateurs qui s'insèrent dans la même réalité sociale où ils agissent. Celle-ci coexiste et interagit avec ses membres, et facilite la formation d'environnements sociaux favorables au développement des aptitudes, des capacités et des intelligences collectives. Le volontaire garde comme objectif – tout en construisant des relations horizontales, basées sur le dialogue et autogérées ainsi qu'en créant des espaces de pouvoir alternatifs – d'agir systématiquement en commun avec les plus pauvres :

> « Il n'est peut-être pas difficile de créer des communautés autour d'une pensée achevée. Nous avons à bâtir une communauté autour d'une pensée inachevée, nous devons vivre en communion pour continuer[20]. »

En ce sens, la question des pouvoirs alternatifs est liée à la création collective d'espaces de rencontre et de dialogue nécessaires à l'effervescence de participations organisées et conscientes. Ainsi, l'autoconstruction simultanée de sujets sociaux génère des possibilités pour bâtir des espaces de pouvoir alternatifs, qui doivent, une fois formés, conduire à la prise de décisions relatives aux différents niveaux de la vie sociale.

La construction d'utopies comme élément d'articulation dans la pensée de Joseph Wresinski

Le 17 octobre 2017, nous célébrerons les trente ans de l'événement fondateur au cours duquel Joseph Wresinski proclama un idéal de lutte contre la misère devant une foule sensible et

19. *Ibid.*

20. Alwine de Vos van Steenwijk (1989). *Père Joseph*, p 126, Éditions Science et Service - Quart Monde.

consciente de plus de cent mille personnes, réunies sur la place du Trocadéro, une date clé pour le Mouvement international ATD Quart Monde et pour toute l'humanité.

Ainsi, la lutte contemporaine pour éradiquer la pauvreté est une priorité qui doit s'inspirer des luttes internationales historiques. L'une d'elles, humble – et la plus puissante – est celle de Wresinski, pour laquelle nous pouvons affirmer que la construction d'utopies est une catégorie d'analyse fondamentale et nécessaire pour comprendre les plus pauvres et agir auprès d'eux.

En ce sens, les utopies en tant que composantes des sujets en situation de misère signifient une perspective pour la prospective, ce qui passe par la mise en place de processus éducatifs visant à réenchanter sans cesse les apports sociaux les plus importants de toute société : ses histoires, sa vie intime et commune, ses expériences, ses solutions, ses erreurs, la mémoire, les identités, les souvenirs, les lieux d'interconnexion sociale, les espaces qu'elle a délimités, les instants historiques qu'elle a traversés et les futurs qu'elle a esquissés.

Concernant les utopies, il est important de préciser que nous pouvons identifier deux variantes : d'une part la macro-utopie, générale, globale, unique ou généralisable ; et d'autre part l'utopie perçue comme un kaléidoscope de micro-utopies, soit des utopies réalisables à court terme, assimilées à des étapes menant à la grande utopie, des étapes successives vers un certain cap, des actions locales, à petite échelle, infimes, annonciatrices d'horizons et de quotidiens meilleurs et plus dignes. Les micro-utopies sont des modalités ou des efforts collectifs qui se transforment en rêves jusqu'au moment où elles deviennent réalité.[21]

En ce sens, l'image de la micro-utopie est nécessaire à la mobilisation des énergies humaines locales. Sans elle, les personnes resteraient paralysées. La micro-utopie est un ensemble d'horizons qui orientent et guident la praxis, et sans laquelle la vie serait un voyage sans but et l'activité humaine n'aurait aucune finalité. Par ailleurs, ce sont des dispositifs et des instances critiques qui remettent en question la réalité, mais constituent également des solutions alternatives et des propositions en marge du quotidien.[22]

Les micro-utopies génèrent des espaces de pouvoir alternatifs. Indépendamment de leur portée et de leur temporalité, elles influeront nécessairement sur la construction de nouvelles identités sociales horizontales, plurielles, inclusives,

21. Orihuela Guerrero (2004), *Ibid.*

22. *Ibid.*

libératrices, transformatrices, qui se baseront sur des utopies émanant du bas – ces mêmes utopies locales, partiales, cumulatives et articulées entre elles – et non sur une utopie pensée par le haut, globale, unique, omniprésente, exclusive et imposée.

Nous pouvons ainsi affirmer que pour lutter contre la misère, la construction de micro-utopies demande un effort collectif conscient d'engagement et articulé autour d'un espace local. Elles se convertissent ainsi en moyens d'identification et de promotion des potentialités collectives et sont sources de soutiens indispensables à l'apport de réponse aux besoins, problèmes, requêtes et demandes. Ainsi, les micro-utopies font systématiquement appel au processus d'amélioration de la capacité des sujets locaux à se considérer comme protagonistes de leur propre développement, mais aussi à identifier leurs besoins et leurs problématiques, leurs potentialités, leurs ressources et leurs lacunes, à définir leurs demandes et à savoir utiliser leurs ressources dans la résolution de leurs problèmes.

Dans le cadre de la lutte contre la misère, les utopies se caractérisent par les éléments suivants :

- Ce sont des mécanismes de la conscience humaine, qui anticipe que le bonheur humain sera atteint.
- Ce sont des images inadéquates du futur dans le présent, ce sont des signes déficitaires d'un futur plein.
- Elles sont fondées sur l'histoire, la mémoire et les nostalgies, c'est-à-dire sur l'imaginaire du passé, la réélaboration du vécu, et sur l'éclaircissement et le réenchantement du passé.
- Elles aspirent à révéler puis à réaliser ce que l'on ignore encore et ce qui ne s'est pas encore produit.
- Elles génèrent des idées ambitieuses ainsi que des projets politiques et artistiques qui innovent.
- Le *moi* d'une utopie est celui d'une personne pleinement consciente de ce qu'il se passe autour d'elle, mais qui aspire grandement à un ou à plusieurs mondes meilleurs.
- Les utopies sont transmissibles grâce à des images d'intérêt communautaire.
- Il ne s'agit pas d'accomplissements partiels, et bien que certaines soient des micro-utopies, soient approximatives ou s'enchaînent, elles génèrent une fois combinées des visions ou des accomplissements de grande ampleur, ou macro-utopies.[23]

De ce fait, dans le cadre de la lutte contre la misère, nous sommes en mesure d'affirmer que la construction d'utopies n'est

23. Bloch (1979), *Ibid.*

pas qu'une grande catégorie d'analyse indispensable à l'action militante et engagée. En réalité, il s'agit également d'un héritage apporté par Joseph Wresinski, fondé sur sa vie, sa pensée humaniste, son engagement et son militantisme, principalement aux plus pauvres, ainsi qu'à tous ces professionnels, institutions, organisations, universitaires, syndicalistes, hommes politiques, chefs de communautés et beaucoup d'autres qui ont leur place dans la lutte contre la misère.

Pour conclure, nous demandons à ce qu'à compter de ce 17 octobre 2017, nous redoublions d'efforts stratégiques et rassemblions un grand mouvement mondial dans le but de planifier des actions qui s'articuleront autour de l'idéal suivant : « De l'humiliation et l'exclusion à la participation : en finir avec la pauvreté sous toutes ses formes. »

Le croisement des savoirs : une épistémologie de la reconnaissance

Sergio Lobos Balcarcel
(Ciudad de Guatemala, 1988)

A étudié la sociologie à l'université de San Carlos de Guatemala. Volontaire permanent d'ATD Quart Monde de 2010 à 2014 et actuellement allié au Guatemala. Responsable de l'Observatoire des droits de l'enfant au sein de la Coordination institutionnelle de promotion des droits de l'enfant.

Jusqu'à l'invasion européenne qui a débuté en 1492, les peuples autochtones de Abya-Yalá – appellation américaine du peuple Kuna de Panama et Colombie – avaient une organisation sociale et des connaissances qui leur étaient propres. De nombreuses études archéologiques ont mis en évidence des preuves de la complexité des structures sociales des cultures inca, aztèque et maya, entre autres.

Ces trois civilisations avaient atteint un développement scientifique et technologique important qui leur a permis de s'adapter et de tirer le meilleur parti de leurs environnements respectifs. Elles avaient construit leur propre vision du monde, leur épistémologie et leurs sciences. Elles possédaient également des connaissances complexes en mathématiques, médecine, astronomie, agronomie, physique, etc.[1]

L'invasion espagnole a représenté une rupture transcendantale, et un événement historique traumatisant qui a interrompu les processus de développement social des peuples autochtones. La supériorité technique et militaire des envahisseurs a justifié la supercherie de la supériorité-infériorité imposée et exercée tout au long des siècles de colonie. Cette pseudo-supériorité et la discrimination ont été alors si fortement imposées, qu'un sentiment d'infériorité perdure encore de nos jours.

À la violence de la guerre d'invasion s'est ajoutée la violence épistémique, puisque la connaissance que détenaient les cultures abya-yalá fut niée, *invisibilisée*, discriminée et violentée dans une volonté de destruction : ainsi la quasi-totalité des manuscrits mayas ont été brûlés parce que considérés comme « hérétiques ».

1. GALICH, Manuel. *Nuestros Primeros Padres.* La Habana: Casa de las Américas, 1979.

Au XVIIe siècle, la méthode scientifique a été consolidée en Europe avec le débat épistémologique apporté par Descartes et Bacon, définissant comment produire de nouvelles connaissances valides et prouvées.[2] Mais en s'arrogeant l'exclusivité de la création d'une connaissance nouvelle et authentique, on commettait une erreur : les savoirs de tous les autres peuples du monde étaient invalidés et infériorisés.

Au fil de l'histoire, différentes perspectives épistémologiques ont vu le jour et ont reconnu de diverses manières celui qui sait et la façon dont il sait ; du point de vue positiviste qui établit une relation verticale entre le *sujet conscient* (le sujet apte et idoine pour connaître, ou étudier) et l'*objet d'étude*, au point de vue interprétatif qui reconnaît les personnes étudiées comme des *acteurs sociaux*. Le féminisme s'est développé, affirmant que les questions ou perspectives épistémologiques changent selon le contexte des sujets féminins et masculins, et l'étude comme action participative a placé tous les impliqués dans le processus d'étude comme des sujets (masculins ou féminins) conscients.

La proposition de Wresinski et ATD Quart Monde : épistémologie du croisement des savoirs

Joseph Wresinski, fondateur du Mouvement international ATD Quart Monde, était issu d'un milieu très pauvre. Il fit le choix courageux de ne pas oublier ses origines et élabora ses questions et réflexions sur leur base.

Wresinski lança cette prémisse révolutionnaire selon laquelle les personnes vivant dans l'extrême pauvreté détiennent un savoir qui leur est propre et particulier : des connaissances nées de leur expérience de cette pauvreté et de leur réflexion à son sujet, de concepts et idées issus de leur manière de l'affronter et de survivre avec astuce aux vicissitudes de l'existence. Transmis de génération en génération, ces savoirs doivent être écoutés.

« Il [Wresinski] voulait que les personnes en grande pauvreté ne soient pas seulement considérées comme des gens à instruire, mais qu'elles soient elles-mêmes source d'un savoir appelé à s'échanger avec les savoirs des autres membres de la société. Le dialogue ne devient possible que si ceux réputés "savants" acceptent de se laisser instruire par ceux-là mêmes qui étaient alors regardés comme "ignorants". C'est ce qui fut initié au sein de ces Universités populaires Quart Monde où des personnes en

2. LAMO DE ESPINOSA, Emilio. *La Sociología del Conocimiento y de la Ciencia.* Madrid: Alianza Editorial, 2010.

situation de grande pauvreté apportent et partagent leur connaissance issue de leur expérience de vie avec d'autres, qui n'ont pas vécu la misère. Ensemble, ils en tirent une pensée et une action originales. »[3]

En 1980, Joseph Wresinski a eu l'occasion de s'exprimer devant un comité international de scientifiques réunis à l'Unesco et de rappeler la nécessité de :

– « faire place à la connaissance que les très pauvres et les exclus eux-mêmes ont de leur condition et du monde qui la leur impose, de la réhabiliter comme unique, indispensable, autonome, complémentaire à toute autre forme de connaissance et de l'aider à se développer…

– consolider la connaissance que peuvent avoir ceux qui vivent et agissent parmi et avec les plus pauvres.

[…] Avec ces deux parties d'une connaissance globale, il y a la troisième, celle des chercheurs, celle de l'observateur extérieur. La connaissance universitaire est partielle. Elle ne peut être qu'une connaissance indirecte, informative et explicative ».[4]

C'est ainsi que cette vision épistémologique reconnaît également les personnes en situation d'extrême pauvreté comme des sujets conscients. Le phénomène de l'extrême pauvreté (que l'on prétend connaître) est abordé par le biais d'un dialogue entre des sujets conscients dans des conditions de reconnaissance et d'horizontalité, où le chercheur en sciences sociales, mais aussi toutes les personnes impliquées dans le processus de recherche, sont constructeurs de la nouvelle connaissance.

Méthodologie du croisement des savoirs

La nouvelle épistémologie était posée, mais il fallait encore affiner et concrétiser la méthodologie. En 1993, à l'initiative du Mouvement ATD Quart Monde, un groupe de travail a été constitué dans le but de « concevoir et d'élaborer les conditions d'un projet expérimental pour mettre en dialogue et en réciprocité trois types de savoirs : le savoir de ceux qui ont vécu la misère et l'exclusion, le savoir de ceux qui se sont engagés à leurs côtés et le savoir des scientifiques »[5].

La méthodologie qui résulte de ce projet expérimental a été nommée *croisement des savoirs*. Plus de trente personnes porteuses des trois types de savoirs mentionnés ont pris part à cette expérience. Par leur dialogue, elles ont construit, collectivement, une nouvelle connaissance concrétisée par cinq études.[6]

3. Groupe de recherche Quart Monde-Université *Le croisement des savoirs*, 1999, p. 13.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. I) Histoire : de la honte à la fierté ; II) Famille : le projet familial et le temps ; III) Savoirs : libérer les savoirs ! ; IV) Travail, activité humaine : talents cachés ; V) Citoyenneté : représentation, extrême pauvreté. Ces études sont présentées dans le livre « *Le croisement des savoirs et des pratiques : Quand des personnes en situation de pauvreté, des universitaires et des professionnels pensent et se forment ensemble* », que je vous invite à lire pour approfondir la méthodologie et les recherches réalisées.

Selon cette méthodologie, tous les participants sont des sujets conscients ; les techniques et dispositions prises cherchent à maintenir équilibre et équité entre les acteurs et leurs savoirs, pour en garantir l'échange de façon optimale. La technique des déchiffrages doit par exemple permettre aux plus pauvres de suivre le rythme de l'étude.

Les intervenants s'engagent à la réciprocité, à l'écoute et à la prise en compte du dialogue de chacun. L'auto-réflexion permet en particulier aux plus pauvres de prendre pleine possession de leur propre savoir et de gagner la confiance nécessaire à son partage. Pour les universitaires, elle en facilite la vulgarisation.

Dialogue entre épistémologies : les savoirs de tous les peuples de Abya-Yalá

Les épistémologies du sud, avec l'épistémologie du croisement des savoirs, entendent retrouver la légitimité et la reconnaissance de tous les savoirs et connaissances qui ne s'inscrivent pas dans la logique du « scientifique » du point de vue occidental. Elles peuvent également contribuer à la revalidation des savoirs de tous les peuples de Abya-Yalá, partie intégrante de la pensée plurielle et diverse générée depuis les « suds » métaphoriques[7].

L'épistémologie du croisement des savoirs, par l'échange des connaissances entre les plus pauvres, les universitaires et les intervenants de la lutte contre la misère, a permis la construction d'une nouvelle connaissance. Cette méthode, qui se caractérise principalement par la reconnaissance et la recherche de l'horizontalité entre les différents apports, pourrait être pareillement appliquée pour un dialogue entre les épistémologies du sud et de l'occident.

Nulle perspective épistémologique ne saurait se considérer comme unique dans la construction d'une connaissance valide. Il doit y avoir une écologie des savoirs, concept de Boaventura de Sousa Santos : toute connaissance est un dépassement d'une ignorance particulière et les savoirs sont appelés à dialoguer, à se compléter, à se comprendre mutuellement. Par le biais du croisement des savoirs en conditions d'équité, il est possible de parvenir à générer de nouvelles connaissances plus intégrales sur presque n'importe quel domaine.

Assez des prétentions de suprématie, de l'invalidation entre les savoirs ! Le temps est venu de la rencontre, de l'élargissement des horizons et de la reconnaissance que nous sommes toutes et tous des sujets conscients, sans distinction d'origine ni de condition.

7. D'après Boaventura de Sousa Santos, les épistémologies du sud sont « la vitrine de nouveaux processus de production, de mise en valeur de connaissances valides, scientifiques et non scientifiques, et de nouvelles relations entre différents types de connaissances, *à partir des pratiques des classes et groupes sociaux qui ont souffert de façon systématique la destruction, l'oppression et la discrimination provoquées par le capitalisme, le colonialisme et toutes les naturalisations de l'inégalité dans lesquelles elles se sont transformées ; […] En ce sens, c'est un ensemble d'épistémologies, et non une seule, qui part de cette prémisse, et d'un Sud qui n'est pas géographique, mais métaphorique : le Sud anti-impérialiste* » (De Sousa Santos, 2012, p. 16).

Une nouvelle connaissance

Avec la méthodologie du croisement des savoirs déjà conçue et concrétisée, les deux éléments nécessaires afin de générer de nouvelles connaissances, ou théories, se complètent, de telle façon que l'on compte désormais :

a) une épistémologie de la reconnaissance des savoirs des différents sujets conscients ;

b) une méthodologie du croisement des savoirs qui permet le dialogue entre les connaissances en toute équité et en toute horizontalité ;

c) une nouvelle connaissance ou théorie plus intégrale sur l'extrême pauvreté, fruit du croisement des savoirs.

De ce point de vue, l'on reconnaît que la production d'un nouveau savoir est un processus éminemment collectif ; les études sociales, à moins qu'elles ne soient que documentaires, rassemblent des savoirs à partir des interactions avec les personnes, et souvent, sans leur donner crédit ni restituer les découvertes réalisées.

Mon engagement au sein d'ATD Quart Monde m'a conduit à expérimenter le croisement des savoirs à plusieurs reprises. Ainsi lors de ma première participation à une « Rencontre de connaissances »[8] : nous avons traité des programmes sociaux et quoique n'ayant moi-même que quelques notions du sujet, j'ai pu apprendre des personnes qui étaient présentes. Des participants ont ainsi défini ce que devaient selon eux être les programmes sociaux, tandis que les militantes et militants Quart Monde[9] partageaient leur expérience en tant que « bénéficiaires ». Pour moi, il a été très intéressant de connaître les versions des militantes et des militants, car j'ai ainsi pu comprendre comment ils fonctionnaient réellement. Bon nombre de mes préjugés se sont écroulés ce jour-là ; j'ai été surpris d'entendre des phrases telles que « oui, les programmes sociaux nous aident, mais il vaudrait mieux que le gouvernement nous donne du travail pour qu'on puisse gagner les choses de nos propres mains ». J'ai également pu entendre les humiliations ressenties par ces personnes du fait de l'assistanat. Cette expérience d'apprentissage et les suivantes m'ont permis de m'enrichir et d'approfondir les problématiques différemment, c'est-à-dire par la participation de toutes et tous, sans qu'aucune voix ne soit bâillonnée ou ignorée.

Cette méthodologie et ses variantes permettent rencontre, compréhension et reconnaissance mutuelle. Le croisement des savoirs autorise la chute des barrières : il prouve que le dialogue entre des personnes différentes et d'origines variées est possible ;

8. Les Rencontres des Savoirs utilisent une variante de la méthodologie du Croisement des Savoirs et sont précisément des espaces pour que les personnes qui vivent en situation de pauvreté, les professeurs et les personnes engagées échangent leurs connaissances.

9. Militants du Quart Monde : personnes en situation de pauvreté qui, au sein de ATD, Quart Monde, s'engagent à long terme pour l'éradication de la misère.

il permet d'adopter d'autres points de vue, grâce à l'échange, et de découvrir que nous ne sommes finalement pas si éloignés les uns des autres, ou du moins, que nous pouvons nous rapprocher.

C'est pourquoi, face à la persistance de la pauvreté et de l'extrême pauvreté à travers le monde, et face aux multiples échecs dans la tâche indispensable qui vise à l'éradiquer, il est temps de changer de stratégie. Et cela commence par une connaissance plus juste de la pauvreté, une connaissance qui comprenne le savoir que possèdent les personnes qui la vivent dans leur chair au quotidien.

Le défi est de poursuivre la construction d'une nouvelle connaissance sur la pauvreté à partir du croisement des savoirs : plus intégrale et plus complète, elle devra permettre la conception et la mise en place de politiques, stratégies, programmes et projets plus informés et pertinents, rendant réellement possible l'éradication visée de l'extrême pauvreté.

• De Sousa Santos, B. (2012). *Boaventura de Sousa Santos.* Récupéré le 17 septembre 2016, sur www.boaventuradesousasantos.pt/media/INTRODUCCION_BSS.pdf

• Galeano, E. (2001). *Les Veines ouvertes de l'Amérique Latine.* Paris : Éditions Pocket.

• Le croisement des savoirs et des pratiques, de Groupes de recherches Quart Monde-Université et Quart Monde Partenaire, 2008, Éditions de l'Atelier et Éditions Quart Monde, version numérique Éditions Quart-Monde

• Lamo de Espinosa, E., & González García, J. M. (1994). *La Sociologie de la Connaissance et de la Science.* Madrid : Éditions Alianza.

L'humanisme de Joseph Wresinski et ATD Quart Monde : un nouveau chemin dans la lutte contre la pauvreté dans notre Amérique

Mario Rey
(Cali, 1955)

Promoteur culturel et écrivain d'origine colombienne et mexicaine. Professeur et chercheur à *l'Université autonome de la ville de Mexico (UACM, Mexique) et* à *l'Université nationale autonome de Mexico (UNAM, Mexique).*

Pour Beatriz, Julieta, Matt
et les compagnons d'ATD Quart Monde

La pauvreté est définie de multiples façons : elle est considérée tantôt comme la carence ou l'insuffisance de biens et de services – alimentation, logement, éducation, prise en charge médicale, accès à l'eau potable, aux réseaux d'assainissement et d'électricité, transports, sécurité… ; tantôtcomme la dépendance aux aides sociales ; mais aussi comme une situation de vulnérabilité ; ou encore, comme l'absence ou l'insuffisance de revenus autorisant une consommation et un niveau de vie acceptables : en 2015, la Banque mondiale a situé le seuil de l'extrême pauvreté à 1,90 US$ de revenus par jour (et à 3,10 US$ pour la pauvreté). Ces définitions peuvent être ajustées ou améliorées d'un point de vue technique, matériel ou économique, mais aucune d'entre elles ne saurait cependant rendre compte de la douleur complexe qu'elle porte : comment, en effet, exprimer toute la souffrance des personnes qui vivent cette pauvreté ? Comment décrire la douleur des familles de chacun des millions d'enfants victimes de sous-alimentation ? Avec quels mots transcrire la frustration et l'humiliation ressenties par celui qui se sent incapable de se réaliser en tant qu'être humain, car exclu, humilié et ignoré du fait même de sa pauvreté ? Et cela, en gardant à l'esprit les incommensurables inégalités de notre monde, où l'homme le plus

riche possède 84,9 milliards de US$, où l'Union Européenne produit chaque année quatre cents millions de tonnes de nourriture, alors qu'un milliard de personnes se couchent avec le ventre vide nuit après nuit…

Joseph Wresinski a connu dans sa chair la pauvreté durant son enfance et sa jeunesse. Il l'a assumée et volontairement maintenue dans sa formation et l'exercice de sa vocation religieuse. Et quoiqu'il l'ait surmontée par ses études et son travail, il a choisi de vivre, penser et lutter en restant pauvre parmi les pauvres, uni avec les plus démunis et sans prétendre remplacer ni usurper leur parole. C'est ainsi qu'il a pu saisir de nouveaux modes de compréhension, de pensée et de définition de la misère, et la combattre par une méthode essentielle de lutte ; qu'il a pu bâtir un refuge pour les pauvres, fonder une organisation dédiée à cette bataille et dont les bénéficiaires en sont également les principaux acteurs ; qu'il a formé des militants affrontant la pauvreté au sein d'ATD Quart Monde, selon la posture et la vision inspirées de ses nouvelles idées, attitudes et actions.

Wresinski définit ainsi la pauvreté : « La précarité est l'absence d'une ou plusieurs des sécurités, notamment celle de l'emploi, permettant aux personnes et familles d'assumer leurs obligations professionnelles, familiales et sociales, et de jouir de leurs droits fondamentaux »[1]. Elle entrave l'individu dans sa réalisation personnelle et attente à son humanité. Elle est d'ailleurs violente pour l'ensemble des hommes, pauvres ou non, et l'utopie d'une humanité pleine et entière ne saurait être approchée tant qu'une partie d'entre eux – un seul d'entre eux – n'a pas les conditions nécessaires à son épanouissement individuel. C'est que les idéaux du paradis, de l'Âge d'or, d'un monde meilleur où les êtres seraient respectueux, solidaires, démocratiques, justes, amoureux et finalement heureux – sans faim, pauvreté, guerres et inégalités –, ces idéaux, donc, impliquent celui d'une humanité capable de transcender les instincts négatifs et piégeants de la personne, celui d'une humanité pleinement humaine.

Car comment être et se sentir totalement humain en sachant – ou prétendant ignorer – qu'un enfant meurt de faim toutes les dix secondes[2], que la faim fait davantage de victimes que le sida, la malaria et la tuberculose réunis[3], que ce sont « près de 795 millions de personnes dans le monde qui n'ont pas de quoi s'alimenter convenablement afin de mener une vie saine et active […] soit presque une personne sur neuf »[4], que « presque la moitié de la population mondiale vit avec moins de 2,5 US$

1. Joseph Wresinski, *Rapport Wresinski Conseil économique et social de France de 1987*, cité par SPICKER Paul, *Pobreza un glosario internacional, op. cit.*

2 Ruth Alexander *¿Es verdad que cada diez segundos muere de hambre un niño ?* BBC, repéré à www.bbc.com/mundo/noticias/2013/06/130618_salud_mortalidad_infantil_estadistica_gtg

3. Programme alimentaire mondial, repéré à https://es.wfp.org/hambre/datos-del-hambre

4. *Ibid.*

par jour »[5] ? Tant que par indifférence et lâcheté, nous n'agirons pas pour que cessent inégalité, injustice et guerre, l'être humain restera incomplet et l'utopie de pleine humanité, inaccessible.

Par sa compassion humaniste, c'est-à-dire sa capacité à rêver un monde meilleur tout en vivant la pauvreté, à simultanément combattre et subir cette misère en tant que pauvre parmi les pauvres, Wresinski comprend leur souffrance, leurs faiblesses, leurs forces et potentialités, qui sont finalement celles que tout un chacun possède à des niveaux divers.

Il insiste sur la nécessité de transcender le rapport d'assistanat et de travailler avec les pauvres sans prétendre assumer le rôle principal de la lutte ou se placer au-dessus d'eux ; de sorte qu'il souligne qu'il faut chercher à les connaître véritablement, connaître et respecter leur culture, leurs savoirs, leur histoire et leurs histoires, et qu'il est possible et nécessaire d'apprendre d'eux, parce que les pauvres ont aussi des choses à nous enseigner et à partager. Il met en avant l'importance et la richesse de la rencontre entre égaux et le croisement des savoirs et cultures.

En combattant la pauvreté avec les pauvres, à partir de leur culture et de leurs savoirs, avec leur engagement et leur effort, avec empathie et amour, nous apportons tous une pierre à l'édifice de l'utopie de l'humanité, pour la construction d'un monde meilleur et la reconquête de l'Âge d'or, inventant ainsi les chemins et faisant les pas nécessaires à l'éradication de la pauvreté, des inégalités, de l'égoïsme et de la guerre – entre autres maux qui portent atteinte à notre humanité. En combattant la pauvreté avec les pauvres, à partir de leur culture et de leurs savoirs, avec leur engagement et leur effort, avec empathie et amour, nous faisons de nous-mêmes des êtres humains meilleurs, nous nous faisons plus humains. L'éradication de la pauvreté ne « bénéficie » pas seulement aux pauvres, elle fait de nous tous de meilleurs êtres humains.

Parallèlement, Joseph Wresinski soutient clairement l'idée que « l'homme n'a pas seulement besoin de pain pour vivre ». Il faut donc alimenter l'esprit dans une joyeuse communion, dans le croisement des savoirs et des cultures de tous horizons. C'est pourquoi Wresinski, les alliés et les militants d'ATD Quart Monde créent et dynamisent des écoles, des bibliothèques, des ateliers d'artisanat, des ateliers artistiques et des festivals culturels. Dans le même temps ils promeuvent des projets économiques et communautaires : hôpitaux, garderies, écoles et universités populaires ; et ils stimulent la réflexion sur

5. Children International, «Datos sobre la pobreza global», repéré à www.children.org/es/pobreza-global/datos-sobre-la-pobreza/datos-sobre-la-pobreza-mundial

le phénomène de la pauvreté, les manières de la combattre et l'expérience vécue dans ces chemins de vie.

Je suis moi-même un vieux militant socialiste insatisfait avec les contradictions, les limites et les résultats de notre militantisme politique centré sur la lutte des classes, la recherche du pouvoir politique et économique pour la classe ouvrière et les travailleurs agricoles : engagement auquel j'étais arrivé par mon refus de la pauvreté, des inégalités, de l'inefficience et de la corruption. Ma rencontre avec les membres d'ATD Quart Monde, leur joyeuse austérité et engagement, leur dévouement et leur militantisme, leurs publications, réflexions et travail ont été moteurs de réflexion et de changement et m'ont grandement enrichi tant politiquement que personnellement.

Ma confrontation avec la pratique, la vision et l'humanisme de Wresinski et d'ATD Quart Monde a nourri ma réflexion et mes espoirs de changement : si j'ai renoncé à l'idéal du grand chamboulement social généralisé, à la lointaine révolution socialiste paradisiaque, je crois cependant pouvoir contribuer modestement au changement autour de moi. En prenant part à de petites actions qui génèrent des transformations pour et avec les individus et familles, de manière moins héroïque et égocentrique, je travaille ma propre évolution sans tomber dans le pessimisme, l'indifférence ou le reniement. Cette rencontre m'a aidé à être plus souple et tolérant, et à reconnaître que beaucoup d'individus et organisations ont travaillé et travaillent toujours avec passion, honnêteté, dévouement et cohérence pour une société plus juste ; que dans cette lutte il est absurde d'attribuer une place spéciale à un parti ou une organisation, à un sexe, une classe ou une nationalité, à une idéologie ou une religion en particulier : n'importe quel être humain qui s'indigne devant cet état injuste des choses et qui désire le changer est mon camarade, et nous nous donnons la main et marchons heureux côte à côte pour laisser entrevoir un monde meilleur.

Les nombreux membres d'ATD Quart Monde m'ont montré les résultats concrets de leur travail, leur amour, leur solidarité et créativité déployés main dans la main, épaule contre épaule, tête à tête, cœur à cœur dans les quartiers périphériques comme à la campagne, avec les pauvres, adultes et enfants, et les militants engagés dans la lutte contre la pauvreté de *Notre Amérique* – selon l'expression de José Marti pour nommer cette Amérique latine continentale et insulaire qui nous fait mal : l'hôpital et le centre d'éveil et de nutrition pour bébés ; les bibliothèques de rue, festivals des savoirs et samedis des

savoirs ; les écoles et universités populaires ; les ateliers d'informatique, d'artisanat et de création ; les projets communautaires et de production ; les publications et enquêtes participatives sur la pauvreté, dans le quartier de l'Alto à La Paz en Bolivie ; Petrópolis et Mirantao au Brésil ; Guatemala City et Escuintla au Guatemala ; Port-au-Prince à Haïti ; Lima, Cuzco et Cuyo Grande au Pérou, et à Mexico City. De même, j'ai vu l'intérêt qu'il y avait à établir le contact avec les autres militants contre l'abomination de la pauvreté et de la misère dans d'autres régions d'Amérique latine et des Caraïbes.

Je suis honoré de collaborer avec eux et de célébrer le centenaire de la naissance de Joseph Wresinski, le soixante-dixième anniversaire de la création d'ATD Quart Monde, la Journée mondiale du refus de la misère, et ainsi la lutte quotidienne pour son éradication, pour un monde meilleur et une humanité plus humaine.

Joseph Wresinski, sa conception de la pauvreté et le rôle du volontariat

Guatémaltèque, anthropologue sociale et chercheuse à l'Université San Carlos de Guatemala, diplômée de troisième cycle de l'Université d'État de New York. Collaboratrice d'ATD Quart Monde à ses débuts à San Jacinto, Chiquimula, Guatemala. A rencontré Joseph Wresinski au Guatemala dans les années 80.

Claudia Dary Fuentes

Lorsqu'il y a vingt ans, j'ai rendu visite aux volontaires du Mouvement ATD Quart Monde établis dans le village aride et étouffant de chaleur de San Jacinto (Chiquimula, Guatemala), je n'ai pas pu comprendre pourquoi ils faisaient ce choix : abandonner leur profession et le confort du foyer de leur pays d'origine – assurément plus développé que le Guatemala – pour s'installer dans ces communautés souffrant de tant de maux et privations.

En 1986, au nombre des problèmes auxquels devaient faire face les volontaires dès leur premier jour de travail dans la partie orientale du Guatemala, figuraient l'extrême pauvreté, la violence, la pollution environnementale, la surpopulation, les maladies tropicales et infectieuses ainsi que le mauvais fonctionnement ou l'absence des services publics – problèmes qui persistent encore aujourd'hui.

C'est en apprenant à connaître les époux Brigitte et Gérard Bureau, ainsi que les autres volontaires français et guatémaltèques, que je commençai à y voir un peu plus clair. Le don de soi, l'engagement et la solidarité avec les personnes dans le besoin trouvaient leur source dans une philosophie de vie et une compréhension de ce que sont la communauté et l'Église, inspirées par la pensée de Joseph Wresinski. La lecture du livre *Les Pauvres sont l'Église* m'a permis de comprendre plus globalement la situation historique concrète à la base de la conception de la

pauvreté pour Wresinski, tout comme les principes et idéaux qui, depuis cinquante ans, ont inspiré les volontaires permanents d'ATD Quart Monde. L'approche de Wresinski envers les pauvres n'était pas une démarche théorique, mais une manière de repenser sa propre existence, celle de sa famille et celle de la communauté de foi dans laquelle il avait grandi. Lui-même avait connu dans son enfance la faim et les privations. Ces quelques lignes sont une réflexion sur cette conception de la pauvreté et sur le rôle des volontaires.

La pauvreté dérange une partie de la population et constitue un problème de gestion publique pour les gouvernements. Dans sa définition la plus communément retenue, elle concerne la partie de la population disposant de moins d'1,90 US$ par jour – nous ferons ici abstraction des distinctions entre pauvreté tout court, pauvreté générale, extrême pauvreté… La Banque mondiale et le Fonds Monétaire International dépensent paradoxalement des milliers de dollars pour rémunérer consultants et experts internationaux chargés d'identifier les formules économiques et autres mesures sociales propres à vaincre la pauvreté. Quant au bilan des Objectifs du millénaire pour le développement (OMD) fixés en 2000 lors du Sommet du millénaire de l'ONU et qui devaient être atteints en 2015, il est finalement mitigé.

Il importe ici de souligner que Wresinski ne méprisait pas le travail des organisations internationales, ni surtout l'investigation sociale. Mais son pari était de « partager l'opprobre » avec les plus pauvres en œuvrant pour la restitution de leurs droits et de leur dignité. C'est pourquoi il avait lui-même créé, en 1960, un institut de recherches sociales dont le but n'était pas d'enquêter pour exploiter les plus pauvres, mais bien de les comprendre et surtout, de donner à entendre leur voix, leur histoire et celle de leurs ancêtres : « Plus nous étions attentifs et plus elles nous confiaient de leur histoire. Vivre l'histoire, non plus comme une honte, mais comme un honneur, être fier de l'expérience vécue ».[1]

Wresinski a ouvert une voie innovante pour approcher les familles les plus pauvres, en expérimentant et partageant leur souffrance et rompant avec la façon dont intellectuels et administrateurs publics cherchaient à résoudre le problème de la pauvreté. Ce qui lui importait était de faire reconnaître la dignité de ceux qui la vivent au quotidien ; de créer des initiatives les considérant non comme une erreur sociale, mais comme un ensemble de personnes pouvant enrichir la société dès lors qu'on leur donne l'opportunité de le faire.

1. ANOUIL, Gilles. *Les Pauvres sont l'Église, entretiens du Père Joseph Wresinski avec Gilles Anouil*, Éditions le Centurion, Paris, 1983, p. 181.

Dans l'Europe de l'après-guerre, de nombreux gouvernants ont voulu cacher la pauvreté, la nier et non l'affronter, au motif qu'elle faisait honte à l'image de leur pays. C'est ce qu'explique Wresinski dans ses mémoires, quand il écrit que « la misère écrasait les familles et les pouvoirs publics feignaient de l'ignorer »[2] . Jusqu'en 1958, évoquer la pauvreté en France était saugrenu : « Les institutions démocratiques représentatives ne s'intéressaient pas à une population aussi peu "efficace" (c'était un terme souvent utilisé) »[3]. Or la pauvreté était bel et bien présente à la périphérie des grandes villes ; les enfants erraient à la recherche de nourriture, et beaucoup d'entre eux abandonnaient leur scolarité avant son terme. Wresinski raconte comment le processus d'industrialisation a affecté les familles rurales : « La mécanisation agricole les faisait fuir de la terre vers les villes, où le marché de l'emploi n'était pas assez développé pour offrir du travail aux migrants de l'intérieur. »[4]

La France et le Guatemala sont des pays très éloignés, tant géographiquement qu'économiquement, mais ce qui a été vécu outre-atlantique et a contribué à créer le Mouvement offre aujourd'hui des expériences et des apprentissages d'une valeur inestimable. Dès ses débuts, ATD Quart Monde a rejeté l'assistanat qui consiste à aller passer une journée aux camps et se satisfaire d'avoir offert des vieux habits et de la nourriture. Le Mouvement a au contraire voulu « obliger une société à accueillir les plus pauvres »[5], à faire en sorte que les gouvernements assument leurs responsabilités.

Wresinski savait que dans certains endroits de France – comme le camp de Noisy-le-Grand, où a été fondé ATD Quart Monde –, les organisations tiraient profit des pauvres ; elles les instrumentalisaient, se vantaient de leur octroyer une assistance sporadique et n'y réapparaissaient ensuite plus jamais. Ces comportements, au lieu de les aider, appauvrissaient et humiliaient les familles. Chez ATD Quart Monde, les volontaires et les alliés ont pour consignes de ne distribuer aucun bien matériel *per se*, et de travailler avec les pauvres en se plaçant au second plan. On peut dire des premiers volontaires – et des volontaires actuels, je pense – qu'« ils étaient larges d'esprit, nullement enfermés dans une théorie »[6].

La volonté de Wresinski en 1957-1958 était de créer, avec les familles, une organisation internationale propre à leur servir de plateforme afin qu'elles soient écoutées et reçues par le Vatican, l'UNESCO, l'ONU et l'OIT. L'objectif de Wresinski n'était pas de secourir les familles pauvres pour qu'elles puissent mieux

2. *Ibid.*, p. 157.
3. *Ibid.*, p. 159.
4. *Ibid.*, p. 157.
5. *Ibid.*, p. 150.
6. *Ibid.*, p. 162.

subsister, tout en restant pauvres toute leur vie. Il affirmait de façon réaliste que si l'on ne pouvait les sortir de la pauvreté du jour au lendemain, il était en revanche envisageable de « bâtir ensemble – les volontaires et les familles – des possibilités de vie matérielle meilleure, de bâtir des lieux de culture, de bâtir des solidarités avec l'extérieur »[7]. C'est dans cette logique qu'ont été créés les centres de savoir, les bibliothèques, les garderies et les foyers pour les familles. Soit tous ces espaces qui permettent d'une part de « développer l'esprit », et de l'autre, de libérer aux mères un peu de temps pour étudier, se préparer et réaliser des travaux avec lesquels elles gagnent leur vie.

Quand aujourd'hui j'observe les bibliothèques mobiles sillonnant la ville de Guatemala d'un bout à l'autre, je pense immédiatement à ATD Quart Monde qui a été l'initiateur de cette proposition culturelle dans les campements à la fin des années 80. D'autres activités y ont été ensuite ajoutées : j'ai par exemple vu à San Jacinto, en 1986, les volontaires enseigner des solutions nutritionnelles alternatives à la population, et inciter les mères à fabriquer des paniers et broder nappes, tapis et sacs. Les femmes maîtrisaient depuis fort longtemps la broderie : les volontaires n'ont eu qu'à renforcer leur estime d'elles-mêmes, en les félicitant de leur travail qui méritait d'être montré au reste du monde. Leurs représentations de scènes de la vie paysanne sur tissu ont commencé à voyager au Guatemala et en Europe, devenant art et sources de revenus familiaux. Les meilleures brodeuses ont transmis leur savoir aux jeunes filles inexpérimentées : la chaîne d'apprentissage était mise en place. Qui ne connaît pas San Jacinto pourrait douter de l'importance de cette nouvelle activité ; or pour cet endroit aride où ne poussent que pruniers et rares manguiers, cela a définitivement marqué un tournant historique.

J'ai compris que les volontaires accompagnaient ces populations vers une sortie digne et pacifique de leur situation. Issu moi-même du milieu académique et politisé de l'Université de San Carlos, où le matérialisme économique et la révolution étaient présentés comme l'outil-clef de l'évolution sociale, je dois bien avouer avoir à l'époque considéré que l'action d'ATD Quart Monde ne serait que palliative et ne porterait aucun changement sur le long terme. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'il s'agissait d'un lent et patient travail d'accompagnement des personnes au cours duquel petit à petit, côte à côte, on les escortait pour les aider à identifier par elles-mêmes les voies de sortie de la pauvreté, dans le respect des droits humains fondamentaux alors ignorés.

7. *Ibid.*, p. 154.

La lecture de *Les Pauvres sont l'Église* m'a aidée à comprendre la philosophie de travail de Wresinski et de ceux qui ont poursuivi son action. Dès les années cinquante, Joseph Wresinski était convaincu que les pauvres devaient être reconnus par les États comme des citoyens jouissant de leurs pleins droits. C'est un point très important, une leçon toujours d'actualité : ne pas les tenir pour des citoyens de seconde ou troisième zone, des personnes au nom desquelles il faut penser et prendre des décisions, au motif qu'elles seraient ignorantes, rebuts de la société et, pire encore, masses manipulables.

Wresinski disait des activités du Mouvement destinées à amener les pauvres à leur participation aux affaires les concernant directement, qu'elles relevaient de l'action politique – entendons là la prise de décision partagée. Ils étaient en cela sujets de droits. Et j'ai finalement compris que c'est dans la lutte essentielle pour la reconnaissance de leur dignité que les volontaires les accompagnaient.

Sur l'amour, l'espoir et la fraternité

Mariana Guerra

Brésilienne, a participé à divers projets et mouvements sociaux de lutte contre la pauvreté depuis 2012. A travaillé au Brésil, au Pérou, en Bolivie et en France. A étudié la communication sociale et la sociologie urbaine à Rio de Janeiro (Brésil). Vit et travaille actuellement en milieu rural au Brésil.

J'ai vécu en 2005 une expérience avec l'équipe d'ATD Quart Monde qui m'a réellement transformée. Nous avions décidé de rendre visite à Alex, un garçon de treize ans alité depuis quelques mois à cause d'une grave insuffisance rénale ; trois d'entre nous lui apporteraient du matériel pour qu'il puisse nous apprendre à fabriquer des cerfs-volants, que nous ferions ensuite voler avec lui. Cette visite auprès de ce jeune qui n'avait pas quitté son lit depuis des mois, l'apprentissage qu'il nous transmit, le contact du soleil, du vent, des autres enfants – de leurs rires, leur joie, leur liberté – fut pour moi un vrai présent qui changea le cours de mon existence.

Je saisis dès lors clairement les valeurs cultivées par le Mouvement : l'immense respect pour toutes les personnes, la reconnaissance et la valorisation de tous leurs savoirs. Et quoique ne connaissant alors pas bien son fondateur Joseph Wresinski, j'étais cependant sûre de vouloir le suivre : mon chemin était dans le Mouvement. C'est peu à peu que j'en appris davantage sur sa pensée et compris que le volontariat permanent qu'il avait créé fonctionnait *avec* les personnes vivant dans la pauvreté :

« Le volontaire contre l'impuissance, lui, a le temps devant lui, pour lui ; le temps qu'il faut, il le prend et il va le remplir à fond. Ce temps ne lui appartient d'ailleurs pas, puisqu'il a tout donné. Je dirais même que son don, c'est ce temps, celui de la communion, de la pénétration dans un autre monde, de l'admiration, aussi. On ne peut pas aimer, si l'on n'a pas le temps de regarder, de comprendre, de pénétrer les choses, de les

découvrir en profondeur, de les introduire en soi. Le temps de se transformer soi-même, de devenir un être nouveau, puisque l'on a connu quelque chose de nouveau.

Le volontaire contre l'impuissance ne compte pas le temps, il le donne et je dirais qu'il le fait doucement. Il le fait dans cette unité, dans cette communion avec l'autre. La notion de la durée, qui est une notion gâchée, perdue, aujourd'hui, il la porte en lui. Elle fait partie de sa façon de vivre et c'est pour cela qu'il n'est pas pressé. Je ne crois pas que nous puissions faire quelque chose contre la misère, si nous n'avons pas le temps, si nous n'acceptons pas le facteur temps. *Être* pressé, vouloir compter, faire des statistiques, obtenir des résultats rapides, ce sont des données valables pour d'autres gens, mais qui n'ont aucune valeur pour nous. Dans un combat contre la misère, au contraire, ce sont des valeurs de perte, des éléments de valeur perdue. Si nous ne donnons pas le temps, nous perdons tout. »[1]

Tout au long de ces années en tant que volontaire permanente, j'ai eu le privilège de rencontrer des personnes qui, comme Alex, ont une grande capacité à se transformer et transformer, pour se soutenir mutuellement ; ils changent la situation très difficile dans laquelle ils se trouvent en quelque chose de nouveau, de grandiose, non seulement pour eux-mêmes, mais également pour les autres et pour le monde.

Alicia, Cristina et Laurita sont quelques-unes de ces grandes Latino-américaines qui m'ont transformée et changent le monde quotidiennement.

Madame Alicia était déjà membre du Mouvement ATD Quart Monde lorsque nous fîmes connaissance. Comme Alex, elle était alitée depuis longtemps – des années – à cause d'une grave maladie et de l'abandon des services publics. Chacune de mes visites était accompagnée d'un sentiment croissant d'impuissance, car je constatais que rien ne s'améliorait dans sa vie. Jusqu'à ce jour où, alors que je lui rendais visite accompagnée d'une autre membre de l'équipe, nous osâmes lui faire part de notre frustration et lui demander comment nous pouvions l'aider. Elle nous sourit en disant : « Vous savez quoi ? Je ne manque de rien. J'ai tout le nécessaire : une personne m'aide pour les soucis de santé, une autre pour les questions juridiques, d'autres encore pour les tâches ménagères, et vous venez m'écouter. Vous venez, vous parlez avec moi, vous me permettez de rencontrer d'autres gens. Avec vous, je peux rire et pleurer, je retrouve le goût de la vie et réalise que je suis encore utile. Il m'est important de raconter mon histoire à d'autres, de leur transmettre de l'espoir

2. WRESINSKI, Joseph. *Écrits et paroles aux volontaires,* tome I, Édition Saint Paul - Quart Monde, 1992, pp. 177-178.

pour avancer… Parce que si je suis moi-même parvenue à élever mes quatre enfants depuis mon lit, c'est que d'autres peuvent réussir. »

En vivant ces expériences, la pensée de Wresinski a gagné en couleur et en sens pour moi :

« Encore, l'histoire du Mouvement – nous le disions hier – est l'histoire des absents, de ceux qui se terrent encore dans le silence. Il faut donc que la population mène son combat et écrive avec nous son histoire de manière à faire sortir de l'ombre ceux qui se taisent, ceux qui demeurent ensevelis dans leur enfermement, ceux qui se trouvent encore dans les ténèbres de leur désespérance. Ainsi, notre histoire n'est pas seulement celle qui pousse vers le haut pour faire bouger les hommes et les systèmes. Elle est aussi celle qui pousse vers le bas, créant des solidarités avec les plus cachés à l'intérieur même du milieu, celle qui va chercher les moins respectés, les plus méprisés.

C'est pour cela que l'on peut dire que l'histoire que nous écrivons ensemble de nos déchirures et de notre sang, de nos succès, de nos joies et de nos bonheurs, est avant tout une histoire d'amour, puisqu'elle nous éveille à la tendresse et à la pitié, à la compréhension et au respect, à la justice et la confiance, à la certitude qu'en chaque homme il existe une part de lui-même qui peut le forcer à se mettre debout et à se sentir responsable des autres. »[2]

Notre relation avec Alicia était bien plus qu'un accompagnement institutionnel ; c'était une vie partagée. Avec elle, j'ai découvert les valeurs de l'amitié et de l'harmonie comme bases de la fraternité et de la transformation sociale en laquelle je crois. De la même manière qu'Alicia ne se sentait pas seule en notre présence, je ne me sentais pas seule non plus dans ce nouveau pays qui dès lors, était mon foyer. Ensemble nous tissions des liens avec d'autres familles qui se sentaient seules aussi, et ainsi nous nous renforcions, nous trouvions de nouvelles voies, nous comprenions que nous tous avons un rôle important dans nos sociétés. Grâce à elle j'ai beaucoup appris sur le dépassement de soi, l'humilité, la patience, la sérénité et l'amour ; et je voyais que même dans des conditions très difficiles, elle avait une capacité incroyable à trouver la paix. Avec elle, j'ai compris le sens de ce que voulait dire Wresinski quand il affirmait que l'existence du peuple du Quart Monde remet en question notre propre manière de vivre et de penser. C'est justement ce questionnement qui nous transforme et c'est une grande opportunité de développement personnel. Je ne suis plus la même personne depuis.

3. Joseph Wresinski (1981). Introduction aux Assises du volontariat, 25 août 1981.

À mon retour dans mon pays natal, le Brésil, j'ai rencontré Cristina. Elle m'a aidée à voir Wresinski dans ma propre culture. Elle m'a raconté comment la police avait un jour fait irruption dans sa maison en bois pour y chercher de la drogue, alors qu'elle s'y trouvait avec sa fille. À l'issue de cette fouille, cette chambre n'était plus le foyer qu'elle entretenait pour sa fille : tout avait été saccagé et détruit. Cristina avait alors pris sa fille dans ses bras et était sortie. La lune était pleine, et la mère avait montré la beauté de la nuit à sa fille en entonnant une chanson pour la calmer. La petite s'était finalement endormie, le cœur en paix ; Cristina aussi était en paix. Elle était alors rentrée dans sa maison qu'elle avait rangée, et la vie avait repris son cours.

Face à chaque difficulté, Cristina a toujours plus de force pour avancer. Elle a élevé seule ses quatre enfants. Lorsqu'ils étaient tristes, énervés, furieux, elle leur tendait papier et crayon en leur disant : « Sortez tout, ne gardez rien en vous. »

« L'injustice de la privation est affreuse, mais l'injustice de l'ignorance est certainement le plus grand mal qu'on puisse faire à n'importe qui. […] C'est pourquoi le Mouvement a toujours lutté, que les volontaires luttent pour que dès l'enfance, les enfants reçoivent le maximum de ce qu'ils peuvent recevoir, qu'ils puissent en profiter, et le développer pour pouvoir se permettre demain d'avoir un esprit clair, un langage compréhensible et pouvoir de ce fait se sentir exister devant les autres. »[3]

Joseph Wresinski, en France dans les années cinquante, et Cristina, au Brésil dans les années quatre-vingt-dix ont la même lumière sur les chemins vers la sortie de la pauvreté qu'ils connaissent si bien. Dans une interview, Joseph parlait ainsi de sa mère :

« Nous avons eu la chance d'avoir eu une mère qui ne nous a jamais enseigné la haine ; elle ne cherchait pas des coupables de ce que nous vivions. Nos difficultés matérielles étaient considérables ; je ne l'ai pourtant jamais entendue accuser quelqu'un. II lui est arrivé d'avoir des conflits, mais c'était toujours des conflits d'honneur : jamais elle n'a accepté de n'être pas respectée par le voisinage, en raison de sa pauvreté. […] Elle était la plus pauvre du quartier, elle réclamait d'autant plus le respect. Elle s'est "battue", non pour exiger des droits et des biens, mais pour obtenir le droit à l'honneur. Elle avait profondément conscience qu'elle était quelqu'un. La pauvreté qu'elle subissait n'atteignait pas le plus profond d'elle-même, son être de mère de famille, de femme .»[4]

4. Rencontre avec le père Joseph Wresinski – Entretien avec Claudine Faure, octobre 1987.

5. *Solidaires… ou frères ?* Interview du père Joseph Wresinski, par le père J.P. Ripoll, « Annales du Sacré-Cœur d'Issoudun », juin 1985.

Cristina vit et cherche la même chose que la mère de Wresinski. Cela m'unit à elle. Nous faisons partie du même Mouvement, et je suis dans la même quête.

Par cette recherche, j'ai découvert avec mon époux et mes enfants une nouvelle réalité, celle du monde rural. Il y a un peu plus de quatre ans, nous nous sommes installés dans un petit village et avons ce faisant appris qu'au sein de notre propre pays, nous pouvions vivre dans une culture totalement différente.

J'y ai rencontré Laurita, que j'ai la chance d'avoir comme voisine et amie. Elle est à la fois maman, agricultrice, couturière, guérisseuse et connaît la médecine des plantes – et a bien d'autres compétences. Mais elle est avant tout disponible pour autrui et particulièrement pour les plus démunis ; elle sait comme nul autre enseigner qu'il est possible de vivre dans un monde différent. Son aptitude à surmonter ses propres difficultés et à accompagner celle ou celui qui a besoin d'elle m'impressionne et m'apprend beaucoup : ses bras ouverts et le sourire qui illumine son visage sont extraordinaires. Sur son petit terrain, elle plante de tout et commente : « Par ici, la terre est bénie. Seul ce qui ne se plante pas ne pousse pas. » Ses graines, bourgeons et racines deviennent au fil de l'année nourriture et remèdes pour elle-même, sa famille et ses nombreux voisins. Sa mère lui a appris que tout ce qui est d'essence divine se multiplie… Logique non pas mathématique, mais enseignée par la vie ! Vivre le don illumine le chemin par temps sombre, et c'est dans cette lumière que nous sommes au sein de cette communauté ; nous y ignorons l'individualisme, l'accumulation et la rareté et partageons ces valeurs extraordinaires dans notre monde actuel que sont l'attention et la disponibilité pour autrui, le partage et la logique de l'abondance.

Il y a bien d'autres endroits comme celui-ci, bien des communautés semblables, bien des Laurita dispersés ailleurs dans le monde. Autant de personnes qui, dans la pratique, indiquent d'autres voies. Autant d'experts capables d'élaborer un *Nouveau plan de vie* pour une planète qui, depuis des décennies, suit un plan de mort. Autant d'hommes et de femmes qui, ayant surmonté bien des difficultés et si souvent recréé une nouvelle façon de vivre, nous guident aujourd'hui. Grâce à eux, nous voulons apprendre à bâtir une société libérée de la misère et de toute la souffrance et la violence qu'elle engendre.

Laurita, Cristina, Alicia et Alex sont quelques-unes des nombreuses personnes que j'ai eu la chance de rencontrer et qui ont changé ma vie. Wresinski nous invite à aimer chacun, à avoir conscience de la situation de ceux qui vivent dans l'extrême

pauvreté, à saisir leurs histoires et leur identité. C'est seulement en connaissant l'autre que nous pourrons modifier notre façon de voir les choses, nos attitudes et, ainsi, le monde. L'amour est ce qui transforme.

Il est urgent pour la planète que nous continuions à chercher des façons alternatives de vivre dans l'amour, la justice et la fraternité. C'est par l'union que nous pouvons soutenir les bonnes initiatives. Le Mouvement ATD Quart Monde nous invite à nous rassembler pour chercher ces voies ; ici nous nous retrouvons – comme le disait Joseph Wresinski – entre « gens qui pensent. Mais ils ne reprennent pas des idées toutes faites, emballées, enrubannées dans un paquet cadeau. Ils sont une pensée en marche, parce qu'ils sont en communion avec des hommes et des femmes qui vivent, marchent et pensent. Le Volontariat a une pensée sur l'amour, la paix, la justice, toutes les grandes questions du monde, mais elle n'est jamais finie. Elle est pensée vécue, sans cesse confrontée à la vie, la peine, l'espoir des hommes. Elle ne peut pas se figer et c'est d'ailleurs ce qui désarçonne ceux qui nous observent. Elle n'est pas rassurante, car elle invite chacun à donner vraiment de sa vie et de sa personne pour aider à pousser plus loin la réflexion. Il n'est peut-être pas difficile de créer des communautés autour d'une pensée achevée. Nous avons à bâtir une communauté autour d'une pensée inachevée que nous devons vivre en communion, pour la continuer ».[6]

Nous sommes un Mouvement ouvert à la participation de tous ceux qui croient à un monde de respect, d'amour et de fraternité. Soyez-y tous les bienvenus !

6. DE VOS VAN STEENWIJK, Alwine, *Père Joseph*, Science et Service Quart Monde, 1989, p. 126..

Parus dans la collection

Dossiers et Documents de la Revue Quart Monde

28 • Mourir lorsqu'on est pauvre : « où s'arrête la dignité ? » (2018), 10 €
27 • Les enfants acteurs de leur développement (2017), 10 €
26 • Là ou nous vivons (éd. espagnole 2017), 10 €
25 • Se nourrir lorsqu'on est pauvre (2016), 10 €
24 • Quelle école pour quelle société ? Actes des Ateliers pour l'École (2015), 5 €
23 • Pour un développement durable qui ne laisse personne de côté : Le défi de l'après-2015 (2014), 15 €
22 • Vivre, travailler, apprendre ensemble : refuser tout gâchis humain (2014), 7 €
21 • Apprendre ? Oui, on aime (2014)
20 • Disponible en trois langues, française, anglaise, espagnole (2012) : La misère est violence. Rompre le silence. Chercher la paix ; Extreme Poverty is Violence. Breaking the Silence. Searching for Peace ; La miseria es violencia. Romper el silencio. Buscar la paz. Prologue de Federico Mayor Zaragoza, 15 €
19 • Tous citoyens pour une Europe active contre la misère (2012), 8 €
18 • Le défi urbain à Madagascar. Quand la misère chasse la pauvreté (2010)
17 • La démocratie à l'épreuve de l'exclusion. Quelle est l'actualité de la pensée politique de Joseph Wresinski ? 2 vol. (2010-2011), 25 €
16 • La démocratie à l'épreuve de la grande pauvreté : l'actualité de la pensée de Joseph Wresinski (2008), 7 €
15 • Chronique du séminaire Méditerranée. Quand se rencontrent ceux qui, en divers pays du Bassin méditerranéen, se font proches des plus pauvres (2005), 7 €
14 • « Ce que l'on dit doit faire changer notre vie. » Grande pauvreté, participation et accès de tous aux droits fondamentaux (2006), 7 €
13 • Quand l'extrême pauvreté sépare parents et enfants : un défi pour les droits de l'homme (2004), 7 €

12 • Précieux enfants, précieux parents. Miser sur les « liens fondamentaux » dans la lutte contre la pauvreté des enfants en Europe. Repérages pour un dialogue (2003). Préface par l'ONU et l'UNICEF, 7 €

11 • Le droit de vivre en famille. Dialogue entre professionnels et familles en situation de grande pauvreté (2001), 7 €

10 • Grande pauvreté et précarité en Europe à l'horizon 2010 (2002), 7 €

9 • Refuser la misère à l'échelle d'un pays : une lecture de la loi d'orientation relative à la lutte contre les exclusions (1998), 5 €

8 • Sortir de l'inactivité forcée (1998). Préface par Joseph Wresinski, 5 €

7 • Repenser l'activité humaine (1988-1995-1997). Introduction par Geneviève de Gaulle-Anthonioz, 5 €

6 • Extrême pauvreté et droits de l'homme en Europe : défendre des causes significatives (1995), 5 €

5 • Aucun jeune sans avenir, une société pour demain (1993), 5 €

4 • Pour la formation et l'insertion économique des jeunes les plus défavorisés (1992), 5 €

3 • Contre l'exclusion : quels parcours d'insertion professionnelle et de qualification ? (1991), 5 €

2 • Familles sans abri : un défi (1987), 5 €

1 • Le Quart Monde, partenaire de l'Histoire (1988), 5 €

Ces hors-séries peuvent être commandés en ligne sur le site **www.editionsquartmonde.org** ou par courrier à l'adresse :
Librairie ATD Quart Monde, 12 rue Pasteur, 95480 Pierrelaye

• Frais de port : 3,50 € pour un numéro, 5 € pour deux numéros et plus

• Chèque à l'ordre d'ATD Quart Monde

Certains numéros sont librement accessibles en ligne sur **www.revuequartmonde.org**